

Le Sang de la Miséricorde

Bernadette Boissié-Dubus

Clair de Plume 34

CHAPITRE I

Natacha Pavalovla fit rouler son fauteuil jusqu'à la fenêtre. La buée sur les vitres avait du mal à se dissiper. Dehors, le soleil du mois de juillet, encore timide, tentait de chasser l'humidité. Il avait plu toute la nuit. Une petite pluie fine, crasseuse, inondait la ville depuis trois jours. Contrainte de rester enfermée dans cet appartement, piètre souvenir des fastes d'antan, où l'odeur de moisi suintant des murs se mélangeait à celle des poubelles, Natacha ressassait son amertume. Il faisait froid. Elle regarda ses mains... Tordues, cagneuses, comme celles d'une sorcière. Tomber si bas, et si peu de recours. Si peu d'espoir aussi... Nikolai viendrait-il avant de partir ? C'était peu probable. La dernière fois, elle l'avait trop harcelé. Ses mains... Quelle déchéance. Plus possible de jouer du piano avec ces mains-là ! Le piano qui avait été toute sa vie. Le piano, les bruits de bottes, les sirènes d'alarme. Dans sa tête, tout se mélangeait : valse de Vienne, Chopin, Wagner, et la musique pour oublier les hurlements dans la rue, les cris de haine et de douleur. Oublier. Ne plus les entendre. A présent, c'était Saint-Pétersbourg, un soir de 2004. Mais dans son souvenir valsait un autre soir à Leningrad. Leningrad où elle n'était pas, ni ce soir-là, ni les autres... Dans sa tête, se disputaient les noms successifs de la ville de ses ancêtres¹ et lui mangeaient la raison.

Dehors, le soleil illuminait enfin Saint-Pétersbourg. Plus de barrages antichars dans les rues, plus de tranchées-refuges. Depuis si longtemps... Et pourtant, toujours ce bruit de bottes. Plus fort que la musique. Toujours cette angoisse de la faim et du froid qui l'avait poussée à agir comme elle l'avait fait. Oui, la peur. Trop pour pouvoir résister. Qui pouvait comprendre l'horreur qu'elle avait vécue ?

Tout s'emmêlait dans son esprit. Leningrad, Berlin. Wagner, Chopin, les bruits de bottes et les talons aiguilles sur le carrelage des salons.

Nikolai ne viendra pas.

— Arrêtez ce bruit ! hurla Natacha. Je vous en prie.

Seul le coup de canon donnant le signal de Midi lui répondit.

¹ Saint-Pétersbourg : rebaptisé Leningrad de 1924 à 1991

Au pied des immeubles aux façades délabrées, la Neva coulait immuable, indifférente aux morsures du temps.

A l'aéroport de Moscou, Nikolai attendait l'heure du vol Moscou-Paris. Il n'était pas allé voir Natacha avant de partir et un vague sentiment de culpabilité venait ternir son plaisir de revoir la France. Il aurait dû y aller, baiser une fois encore son front fripé, supporter ses jérémiades, l'écouter ressasser son passé. Mais il ne voulait plus l'entendre. Il avait accompli ce qu'il estimait être son devoir filial et le terminerait. Point final. Natacha ne pourrait plus lui empoisonner la vie. En était-il certain ? Le poison, elle le lui avait versé dans sa vie en le mettant au monde. La vie et le poison dans ses langes.

« Bonjour le cadeau ! » dit Nikolai tout haut, en français, sans se préoccuper des coups d'œil étonnés autour de lui. Certains le connaissaient de vue et ne s'en formalisèrent pas. Il avait fait la Une des journaux quelques semaines plus tôt pour son nouveau roman policier « Le temps des assassins ». Beaucoup l'avaient vu à la télévision. Leur indulgence lui était acquise. C'était un artiste. Pouvait-on savoir ce qui se passait dans la tête de ces gens-là ? Peut-être un nouveau roman en préparation. Certains diront à leurs proches « j'ai pris l'avion avec Nikolai Pavalovla, il est en train d'écrire un autre livre ».

Nikolai écarta le souvenir de sa mère pour se pencher sur ceux plus doux de Paris. Paris cinq ans auparavant... La tour Eiffel, Notre Dame, le Louvre, la descente de la Seine en nocturne avec Elisabeth... Elisabeth. Qu'était-elle devenue ? Il l'avait quittée précipitamment aux premières lueurs du jour, sans explication, sans adieux. Il ne l'avait jamais rappelée, ne lui avait jamais donné d'éclaircissement sur sa conduite. A quoi bon ? Le haut-parleur annonça « Les passagers pour Paris sont priés de se rendre en salle d'embarquement ».

L'avion amorça son départ et le ciel gris de Moscou disparut. Au-dessus des nuages il faisait beau. Nikolai songea à Paris. Il n'y resterait pas. Terminé Paris. Disparue Elisabeth. Il fallait effacer les souvenirs, gommer le passé. Oublier Paris. Une nuit à l'hôtel, ensuite encore l'avion. Pour le sud de la France, cette fois-ci. Pas la Côte d'Azur, il y était déjà allé plusieurs fois avec Natacha pour ses concerts. Il se souvenait, étant enfant, des chambres impersonnelles, des hôtels de luxes avec majordomes condescendants et

portiers en livrées, des grosses voitures silencieuses aux sièges invraisemblables qui semblaient l'avaloir à chaque fois, énormes gueules de cuir froid, grand ouvertes sur un petit garçon inquiet. Une enfance feutrée, ennuyeuse, une adolescence gommée dans le sillage d'une mère castratrice. Castratrice, mais célèbre. Les palaces de Londres et le retour à Saint-Pétersbourg à la fin du régime communiste... Non, surtout pas la côte d'Azur. Le sud de la France dans une petite ville parfaitement inconnue, Frontignan, dans l'Hérault. Il avait été invité pour un festival de roman noir. Ou plutôt, il s'était invité à ce festival, pour le plus grand bonheur de ses organisateurs. Lui, le grand Nikolaï Pavalovla, s'invitant lui-même à leur festival ! Une aubaine pour une association de Province, n'est-ce pas ? Nikolaï, toujours imbu de sa personne, se délectait de cette gloire en souriant avec fatuité. Il étendit ses longues jambes devant lui sous le fauteuil vide, se gratta le menton, tic qui indiquait chez lui une parfaite satisfaction, et bascula ses longs cheveux blancs en arrière. Il pouvait encore dormir tranquillement.

L'avion amorça sa descente sur Paris. Le soleil brillait sur la capitale de la France.

— Qui a fait ces affiches ? demanda Sabine en ouvrant la porte du bureau du responsable du service communication. Quand même, ce type prend toute la place ! Merci pour les autres.

— D'abord, on dit bonjour, mon petit. Il me semblait vous l'avoir déjà dit ? répondit son chef vexé par l'intrusion inopinée de la jeune secrétaire pendant qu'il jouait aux cartes sur Internet. Justement, je viens de recevoir un coup de fil de Jean-Paul. L'arrivée de Monsieur Pavalovla est prévue pour demain 15h00. Il faut aller l'attendre à l'aéroport. Vous irez avec lui.

— Oh non ! Pas lui ! Il n'est pas marrant. Il rit chaque fois qu'il se coince un doigt dans la porte et je crois qu'il ne m'aime pas. Vous ne pouvez pas y envoyer Marie-Claude ? Et en plus, j'ai des choses à faire demain, c'est samedi.

— Pardon ? Qui donne les ordres ici, mon petit ? Moi. On vous l'a dit que pour le temps du festival vous travailleriez le samedi. Alors demain, vous allez accueillir Monsieur Pavalovla et vous laisserez tomber le reste. Vu ?

— Oh non ! J'aurais préféré aller accueillir Jérôme Laval, vous savez, celui qui écrit des romans bien saignants, hein ? Le jeune, vous

savez ? Il a des yeux bleus, wouah ! Et j'adore ce qu'il écrit, au moins ça décoiffe. Tandis que l'autre, là, le Russe, c'est d'un barbant, intello, tout ça. J'aime pas. En plus c'est un vieux croûton.

— Un : on dit « je n'aime pas ». Avec un « N » apostrophe. Ensuite, le vieux croûton, il est connu mondialement et c'est notre invité d'honneur. Ce n'est pas tous les jours que la ville de Frontignan reçoit un tel hôte. En plus, exécuter ce qu'on vous demande, cela me paraît faire partie de vos fonctions, non ? Donc, demain, vous allez recevoir notre hôte russe avec Jean-Paul. Et habillez-vous correctement. Il est hors de question que vous fassiez partie des accompagnateurs de ce festival accoutrée comme une SDF. Vu ?

Sabine haussa les épaules, prit la pile de prospectus posée devant son chef et sortit en maugréant :

— Tu parles d'une campagne de pub !

Sébastien commençait à voir rouge.

— Sabine ! Revenez ici ! Ce n'est pas parce que vous avez commencé un « BTS de communication » que vous savez tout. Vous êtes ici en stage, et parce que je connais votre papa. Nous sommes bien d'accord ? Alors vous gardez vos réflexions pour vous. Et emportez-moi ces prospectus chez Marie-Claude, elle sait ce qu'il faut en faire, elle.

Sabine se mordit la lèvre pour ne pas répondre. Elle balbutia un « bien Monsieur » peu convaincant, et sortit à reculons. A ce même moment, Marie-Claude ouvrit brusquement la porte, percuta sa collègue de travail, et Sabine s'affala au pied de son chef, jetant à la volée les prospectus aux quatre coins du bureau.

— Et merde ! jura Marie-Claude pour tout commentaire. Qu'est-ce que tu foutais là, aussi !

— Dehors toutes les deux ! hurla Sébastien. Allez bosser ! Le festival commence dans cinq jours et ces prospectus sont toujours là !

Puis, en voyant Sabine sortir, il rajouta :

— Vous allez me laisser ces paperasses parterre ? Vous comptez peut-être que je les ramasse ?

Les deux jeunes filles se précipitèrent en même temps sans oser répondre, emportant chacune, pêle-mêle, un paquet de prospectus. Elles s'éclipsèrent en silence et refermèrent la porte.

— Ouf ! soupira Sabine. Quel ours ce type ! Qu'est-ce qu'il a aujourd'hui ?

— Il s'est fait remonter les bretelles par le maire. Il a demandé au service technique d'installer les chapiteaux une semaine avant le festival, à cause du Russe. Rien n'est prêt, il manque des tables, des chaises, et il a invité un nombre dingue de personnalités. Le maire trouve qu'il a pris la grosse tête. Il dit que la ville de Frontignan n'est pas équipée pour recevoir tout ce monde. Et l'équipe technique ne veut pas installer les chapiteaux à l'avance. Ils disent que ça ne servira à rien et qu'ils ne vont pas passer leur temps à les surveiller. Il s'est disputé avec la moitié de la mairie, et maintenant il s'en prend à nous. Ne te bile pas. C'est son premier festival depuis son embauche, il a peur de ne pas être à la hauteur.

— Zut ! Il m'envoie avec Jean-Paul chercher le Russe à l'aéroport. Et en plus, il veut que je change de fringues. Où veut-il que je trouve des fringues ? Elles ne sont pas bien, celles-là ?

— Ben, tu vois, elles ne sont pas vraiment dans le style de la boutique. Des franges au fond du pantalon et un tee-shirt des « Pokémons », cela ne fait pas très sérieux, non ?

— Et bé, j'ai pas autre chose. Tu ne voudrais pas me prêter un de tes costumes ?

— Un de mes costumes ? Pour que tu m'y fasses des bougnettes² de mayonnaise ou de confiture ! Tu passes ton temps à manger, et tu en mets partout. Regarde-toi ! Bon sang ! Sabine ! Comment veux-tu que le chef ne se mette pas en colère ? Fais un effort.

— J'en fais des efforts. Déjà, aller à l'aéroport chercher le vieux avec Jean-Paul, c'est plus qu'un effort, c'est de l'abnégation.

— Là, tu as raison, répondit Marie-Claude en riant. Comme rabat-joie, ce Jean-Paul, on ne fait pas mieux. Peut-être auras-tu un ticket avec l'écrivain ?

— Boaf ! Tu as vu sa tête ? Très peu pour moi. As-tu lu son bouquin ? Moi j'ai essayé. Je suis fana des romans policiers. Mais alors là ! Je n'accroche pas. Ce type règle ses comptes avec la société de son époque, à travers ses personnages. C'est d'un barbant... Rien ne bouge dans ce livre, ça sent la poussière, les vieux meubles de grands-mères, c'est coincé, tristounet...

— Peut-être, mais c'est extrêmement bien écrit, et on y apprend plein de choses sur l'époque, sur les goulags, la politique. Enfin, tu n'es pas tenue

² Taches

de le chapoter pendant tout le festival. Seulement d'aller le chercher à l'aéroport. Il y aura France 3, M6, et toute la presse écrite du coin. Tu devrais être ravie.

— C'est pour cela que tu vas me prêter un de tes costumes, n'est-ce pas ? supplia Sabine.

Devant son désarroi non feint, Marie-Claude se sentit contrainte d'acquiescer.

— C'est bon, tu as gagné. Mais fais gaffe ! Si tu me le taches, tu le payes ? Ok ?

— D'accord, d'accord, dit Sabine en jubilant. Donne-moi ces prospectus. Je les apporte à la bibliothèque.

De l'étage supérieur, une voix tonna :

— Vous vous magnez, oui ? Ou faut-il que je les porte moi-même ?

Sabine fit une grimace peu respectueuse et s'éclipa, un carton plein de prospectus dans les bras.

Elle sortit de la mairie, descendit prudemment les marches, et se retrouva en plein soleil face au jet d'eau devant lequel quelques vieux faisaient la causette en espintchant³ les passants. Pour le moment, la place était vide et l'arrivée de Sabine fut une aubaine. Ils avaient épuisé tous les sujets de conversation, d'Alexandre malade qui ne voulait voir personne, à la femme de Marius atteinte d'Alzheimer. Pauvre Marius, obligé de la suivre toute la journée, de la faire surveiller chaque fois qu'il allait aux boules ou faire la causette avec ses copains ! Parfois, elle ne le reconnaissait pas, refusait de lui ouvrir la porte, pour finalement le disputer deux heures plus tard à cause de son retard. Dieu les garde d'une telle déchéance !

— Elle n'est pas mal, la petite, remarqua Philippe le plus vieux de la bande qui allait allègrement vers ses quatre vingt cinq ans. Dommage qu'elle soit aussi mal fagotée.

— Son père doit en être malade, renchérit Marcel. Dire que sa grand-mère était si jolie !

— Ah, ah ! La Louise ! Tu l'aurais bien épousée, hein ? Mais elle n'a pas voulu de toi ! ironisa Philippe. Au fait, vous avez des nouvelles d'Emile ?

— Non, maugréa Marius. Il se terre chez lui. Ce n'est pas parce que son petit-fils a fait des conneries qu'il doit nous éviter.

— Qu'est-ce qu'il a fait comme connerie ?

³ Regarder avec insistance. Peut être utilisé pour « espionner »

— Il s'est fait prendre par les flics avec du « shite » dans la voiture.

— Ah ! du « shite » ! dit Marcel en hochant la tête d'un air entendu, bien qu'il n'en ait jamais vu, ni de près ni de loin. Du « shite »...

— Quand même, elle a un beau postérieur, rajouta Louis. Le même que sa grand-mère.

— Parce que tu l'as connu, le postérieur de sa grand-mère toi ? T'es même pas d'ici. Ne parle pas de ce que tu ne connais pas.

— Oh, mais en 47, quand je me suis marié et que je suis venu habiter ici, elle avait encore un beau derrière, Louise ! Elle n'avait pas trente ans. Je m'en souviens comme si c'était hier.

— Je t'interdis de mal parler de Louise, s'énerva Marcel, toujours prêt à se mettre en colère contre celui qu'il considérait comme un étranger. Le derrière de Louise, c'est notre patrimoine.

— C'est ça. Causes-en à Firmin du derrière de sa femme, tu verras s'il pense qu'il fait partie du patrimoine de la commune ! D'ailleurs, elle est morte, la Louise. Tu n'as pas le droit de parler d'elle.

— Toi, l'étranger, rentre chez toi, cria Marcel en menaçant Louis de sa canne.

— C'est ça, je rentre chez moi. Bonjour à tous.

Louis se leva en soufflant à cause de son asthme et emboîta le pas à la petite Sabine qu'il suivit de loin, pour ne pas la déranger dans son travail. Etranger... Il ne l'était pas tant que ça. Lui, il était né à Mèze, de l'autre côté de l'étang, et avait épousé Antoinette, une fille de Frontignan. Mais Marcel et lui avaient un contentieux qui datait des années cinquante. Le temps avait empiré le litige au lieu de l'arranger. Les deux hommes, veufs depuis presque dix ans, ressassaient leur amertume. Mais demain, à la même heure, ils seraient là tous les deux avec les copains des belles années, pour parler de ces femmes qui avaient illuminé leur vie et que l'absence rendait plus merveilleuses encore. Louise, la femme de Firmin avait un beau derrière, c'était un fait, mais celle de Philippe des yeux magnifiques, celle de Marcel des seins à faire pâlir d'envie Marilyn, et les autres étaient toutes aussi belles dans les tourments de la guerre, ou la grisaille des années cinquante. Ils étaient tous restés seuls, parfois aigris, parfois tendres, et continueraient à venir regarder les femmes de tous âges, les jeunes et les moins jeunes, assis en ringuette⁴ sur les bancs publics.

⁴ ligne

Sabine entra dans la bibliothèque, accueillie par des soupirs de soulagement, et Louis retourna dans la solitude pesante de sa maison. Il était déjà dix sept heures, l'horloge de la ville sonna les cinq coups, et l'avion de Moscou atterrit sur la piste parisienne.

Devant l'aéroport de Fréjorgues la chaleur était telle que le sol dégageait une odeur écoeurante de goudron fondu. En sortant de l'avion où il faisait frais et de la salle climatisée, Nikolaï crut s'évanouir devant ses hôtes. Malgré la canicule, les appareils photos et les caméras de télévision harcelaient l'écrivain. Sa carrure d'athlète lui donnait une allure de géant. Ce qui surprenait le plus, au premier abord, c'étaient ses jambes et son ventre, et sa chevelure blanche retenue par un ruban. Dans la foule, on ne voyait que lui, colosse semblant sorti d'un livre de Tolstoï, souvenir de la Russie tzarine et d'une époque révolue. Il en « jetait », comme on dit vulgairement. Mais vulgaire, Nikolaï ne l'était pas, il n'en avait jamais eu le droit. On l'interpella, en français, en russe, et des dizaines de micros virent se balancer devant son visage. Il adressa aux journalistes un geste solennel de ses mains fines contrastant avec le reste du corps, en disant en français « Mesdames et Messieurs, je vous en prie, je suis très fatigué ». Puis, refusant de répondre aux questions pressantes, il invita toutes les personnes présentes à venir le jour de l'ouverture du festival, à Frontignan. Il s'appuya sur l'épaule de Sabine en lui disant « on y va mon petit ? ». Elle était visiblement à son goût et Jean-Paul apprécia peu sa façon de le prendre pour le larbin de service. Vêtue d'un petit ensemble court dans les tons vert Nil, Sabine était rayonnante. Pour une fois, elle avait assuré, grâce à Marie-Claude et à ses dons d'esthéticienne. En la voyant arriver en fin de matinée à la mairie, son chef avait failli ne pas la reconnaître. Les papés, chassés de leurs bancs et refoulés vers le bar à cause du marché, n'étaient pas là pour siffler leur admiration. Sabine s'était trouvée très mal à l'aise face à son chef qui, pour une fois, sortit de sa réserve en lui faisant des compliments. Mais au milieu des journalistes et des photographes, elle sentait naître chez elle une nouvelle vocation : celle d'hôtesse d'accueil. Pourquoi pas secrétaire privée de l'écrivain ? Jean-Paul fut contraint de lui ouvrir la porte de la voiture pour ne pas déplaire à l'écrivain. Il marmonna au passage « n'en profite pas », et Sabine lui offrit son plus beau sourire. Les appareils photos crépitérent et Sabine inaugura sa première

sortie mondaine au bras de l'hôte privilégié de la mairie. De quoi s'attirer pas mal d'inimitiés !

— Je vous ai réservé une chambre dans le meilleur hôtel de Frontignan, avec vue sur un petit parc, dit Jean-Paul en insistant sur le « je ». Vous y serez tranquille. Pendant deux jours, vous serez tout seul. Nous n'attendons les autres que pour lundi soir. Votre secrétaire nous a dit que vous étiez souffrant. Vous pourrez vous reposer. Si vous avez besoin d'un médecin, dites-le-nous.

— D'un médecin ? demanda Nikolaï surpris. Non, je n'ai pas besoin d'un médecin. Seulement de calme et de solitude. J'ai eu de gros soucis familiaux.

— Voulez-vous que nous vous accompagnions au restaurant ce soir ?

— S'il y a un restaurant dans l'hôtel, je préfère rester seul. Je vous remercie.

Jean-Paul et Sabine le conduisirent à la réception et le quittèrent en lui donnant rendez-vous le lendemain pour une visite à la mairie.

— Drôle de type, dit Sabine en sortant. Je n'en ai jamais vu d'aussi imposant.

— C'est le fils d'une grande pianiste russe, Natacha Pavalovla, grande au sens propre et au sens figuré. On dit qu'elle était d'une beauté à faire tomber à genoux les plus réfractaires à la beauté féminine. Toujours d'après les rumeurs de l'époque, elle aurait collaboré avec les Allemands pendant sa détention à Berlin. Elle était à Berlin au moment de la déclaration de guerre et elle n'a pas pu retourner à Leningrad, les Allemands ne l'ont pas laissée partir. Du coup, elle est restée à Berlin, mais au lieu de se tenir pénarde, elle jouait de la musique pour l'armée ennemie, et participait à des banquets pendant que ses compatriotes crevaient de faim et de froid. Ensuite, elle et son fils ont vécu en Angleterre car les communistes avaient en travers leurs amitiés passées. Quoique, Nikolaï n'était pas concerné. Il est né juste après la guerre. De père inconnu. Ce devait être une sacrée fêtarde, la Natacha. C'était sans doute un Allemand...

— Et moi ? Qu'est-ce que j'en fais de ce type ? Je ne vais pas m'occuper de lui tout le festival. Il n'est pas rigolo.

— Et pourquoi pas ? Tu t'en tires très bien. Je me demande si on ne va pas t'en confier la garde.

— Tu plaisantes, hein ? demanda Sabine inquiète.

— Eh, oui, ma grande, je plaisante. Crois-moi, il y a pas mal de personnes qui se le veulent pour elles, le Russe. Pour se faire mousser, se placer au niveau politique, se faire une notoriété facilement acquise. Tu es trop petite et trop jeune.

— N'empêche qu'il m'aime bien.

— Et bé, garde ça pour toi. Il y a plein de femelles hystériques qui voudront te disputer la place. Méfie-toi.

Elle éclata de rire.

— A t'entendre, on dirait que je vais me faire tuer.

— Du point de vue mondain, il y a des chances. Elles sont redoutables.

— Qu'est-ce que je m'en fous ! Je n'ai pas envie de finir ma vie à la mairie de Frontignan. C'est mon père qui a insisté pour que je vienne y bosser. Moi j'aurais voulu aller à Midi Libre. Mais il n'y connaissait personne. L'année prochaine, si j'ai mon BTS, j'aimerais travailler dans une agence de pub ou au conseil régional. Ici, ce sont des ploucs.

— Des ploucs ? Rien que ça ! Garde tes impressions personnelles pour toi. Je ne pense pas que les gens du coin les apprécient. Des sentiments un peu entachés de parti pris, non ? Que t'ont-ils fait tes compatriotes pour que tu aies d'eux une opinion si peu indulgente ? Bon, demain rendez-vous à neuf heures. Tache d'être à l'heure pour une fois, sinon Sébastien va encore péter un câble.

Sabine haussa les épaules. Ce stage commençait sérieusement à lui peser. Elle remonta le boulevard Gambetta, s'arrêta à la boulangerie pour s'acheter un flan pâtissier, son pécher mignon, et se dirigea vers l'esplanade où les chapiteaux devaient être installés pour le festival. Pour le moment, rien n'avait été fait. Elle imagina la rage de son chef le lundi, en se disant qu'elles allaient encore, Marie-Claude et elle, faire les frais de sa colère. A moins que les ouvriers du service technique n'aient fait le nécessaire le dimanche. Après tout, le festival commençait seulement le mardi. Puis, elle traversa le Rond Point, se dirigea vers l'école Anatole France, puis vers la rue des Carrières pour rejoindre le domicile de ses parents. En chemin, elle rencontra Louis, un des papés de la place de la mairie avec lequel elle allait souvent à la pêche au bord du canal et qui avait un appartement dans une petite résidence près du stade, derrière l'ancien cimetière, ou plutôt ce qu'il en restait. Celui-ci marqua un temps d'arrêt en voyant la jeune fille.

— Et ben, pitchoune, te voilà bien belle. Tu viens d'un rendez-vous galant ?

Sabine lui sourit.

— Bonjour, Louis. Hélas, non. Pas de rendez-vous galant.

— C'est bien dommage. Justement, l'autre jour, nous disions, avec les vieux de la place, que tu ressemblais à ta grand-mère. Elle était jolie ta grand-mère. Même qu'il y en avait pas mal qui étaient amoureux d'elle à l'époque. Il a eu de la chance ton grand-père. Tu es tout son portrait. Surtout bien habillée.

— Ah oui, mamie Louise. Il en est encore fier, papi. Vous venez le voir ?

— Oh non, pitchounette. Je rentre chez moi.

— Vous allez à la pêche demain ?

Louis tapota ses jambes.

— Pas demain, non. Elles ne veulent rien savoir, les bougresses. Saloperie de rhumatismes. Peut-être un de ces jours.

— Vous devriez prendre papi avec vous. J'ai l'impression qu'il s'ennuie.

— Oh ! Pauvre ! Ton papi ! Il n'a jamais aimé la pêche. Mais toi, à quelle pêche es-tu allée ainsi accoutrée ?

— Vous ne le direz à personne ?

Louis baissa la voix.

— Juré Pitchounette. Tu me connais.

Sabine éclata de rire.

— A la pêche au vieux Russe. Vous connaissez la Russie, papé Louis, il me semble ?

Louis se rengorgea.

— Un peu que je connais la Russie ! Et je suis un communiste enragé. Ton grand-père a dû te le dire. Crois-moi, nous nous sommes assez carcagnés⁵ à ce sujet, lui et moi, dans le temps. Ton grand-père, c'est un vieux réac.

— Ça, c'est un peu vrai, admit Sabine. Mais je l'aime mon papi. Vous aussi, je vous aime bien. Je vous présenterai le Russe si vous voulez.

Louis eut un moment d'hésitation.

⁵ Battus, accrochés

— Les Russes, pitchoune, ce n'est plus ce que c'était. Ton Russe, c'est un petit jeune. Qu'est-ce qu'il connaît de la vieille Russie ? De la Russie de Staline ? Parce que moi, je l'ai connue la Russie de Staline. Ah ! C'était le bon temps !

— Pour vous ou pour eux ? Parce que papi, il dit que ce n'était pas le paradis là-bas. Les goulags, tout ça... Vous connaissez ?

— Jamais vu les goulags...

— D'accord. Moi je n'ai jamais vu Napoléon, n'empêche qu'il a existé, hein, Louis ?

— Oui, oui, bon, grommela Louis. Tu es trop jeune pour comprendre. Bon, bon, je te laisse pitchoune. Mais méfie-toi de tes fréquentations. Un vieux Russe... on n'a pas idée. Quelle jeunesse !

— Quand même, vous m'amènerez à la pêche un de ces jours ?

— Quand tu voudras. Le week-end prochain si tu veux et si mes douleurs me laissent tranquille.

Il rajouta d'un ton bourru :

— Et sans ton Russe, hein ?

Puis il la quitta précipitamment sans rien ajouter.

Sabine le regarda partir en se demandant quelle mouche l'avait piqué. Mais le mauvais caractère de Louis était légendaire et la jeune fille ne s'en formalisa pas outre mesure. Il était son vieux copain, et elle évitait la plupart du temps d'aborder des sujets épineux comme la guerre, le communisme et surtout les goulags. Qu'est-ce qu'il lui avait pris de lui poser ces questions qui le mettaient toujours mal à l'aise, voire en colère ? En plus, elle savait qu'il avait des problèmes avec ses voisins, des copains à elle par ailleurs, et qu'il se disputait régulièrement avec Frédéric le locataire de l'appartement du dessus. Louis ne supportait pas le moindre bruit, ni la nuit, ni le jour, et ses jeunes voisins avaient tendance à faire la fête au moins trois fois par semaine. Combien de fois n'avait-il pas tapé au plafond, appelé les gendarmes, fait des esclandres dans les escaliers ? Frédéric était un violent. Sabine savait qu'il prenait de la cocaïne, ce qui le mettait dans un état de rage folle chaque fois que Louis venait protester. Sabine se disait qu'un jour cela finirait mal.

Elle remonta la rue des Carrières et poussa le portail de la maison familiale. Cohabiter avec ses parents devenait une vraie galère. Elle ne parvenait pas à se décider à prendre un logement, et d'ailleurs, n'en trouvait pas. Frédéric, le voisin de papé Louis, lui avait bien proposé de s'installer

chez eux, mais elle préférait s'en abstenir. Papé Louis n'avait pas tort de se plaindre de leur voisinage. Descentes de police, drogue. Non, elle ne voulait pas tomber dans cet engrenage. D'autant plus qu'il vivait avec son amie Edwige et elle ne voulait pas s'immiscer dans leur intimité, encore moins être l'objet des calomnies des voisins qui n'hésiteraient pas à jaser sur ce ménage à trois. Dans le hall, elle tomba nez à nez avec son grand-père.

— Mazette ! Quelle élégance ma chérie ! Tu avais un rancard ?

— Oui, avec un Russe.

— Un Russe ? Et d'où sort-il ton Russe ?

— De Russie, s'énerva Sabine. D'où veux-tu que sorte un Russe ?

— Eh, oh ! Ne t'énerve pas ! Quelle mouche t'a piquée ?

— J'ai rencontré Louis. Il est comme toi. Pourquoi un Russe ? Et pourquoi pas ?

— Ah ! Louis ! Les Russes, il les aime. Il est même déjà allé là-bas après la guerre. C'est un Rouge.

— Et bé, pas le mien. C'est un écrivain. Il écrit des romans policiers et le dernier, justement, se passe dans un goulag après la guerre. « Le temps des assassins » ça s'appelle. Et puis, vous m'agacez, Louis et toi. Toujours vos vieilles querelles. Pourquoi ne vas-tu pas à la pêche avec lui ?

— A la pêche ? Avec Louis ? Tu rigoles ? Et pourquoi pas sur le banc devant la mairie aussi ? Occupe-toi de tes affaires...

Puis il grommela.

— Un Russe ! Merde alors !

— A table ! cria Emilie la mère de Sabine, mettant un terme à leur chicane. Le souper va être froid !

Sabine était perplexe. Les deux grands-pères l'exaspéraient. Tous l'exaspéraient. Son chef, sa mère, les deux vieux, la ville tout entière. Elle espérait profiter de la notoriété de Nikolaï et de sa rencontre avec les journalistes pour se trouver un moyen de quitter cette ville dans laquelle elle étouffait.

La nuit tombait lorsque Nikolaï descendit prendre son repas. La salle de l'hôtel était complètement vide. Le serveur l'installa près de la fenêtre ouverte par laquelle on pouvait voir le patio. Il aurait préféré déjeuner à l'extérieur pour profiter de l'air doux, mais le serveur semblait frigorifié. Nikolaï

n'insista pas. Il parcourut la carte et s'en remit à son intuition, ignorant totalement quels étaient les plats présentés. Pour ne pas sembler stupide, il préféra ne pas le demander et attendit, un peu inquiet, son assiette. Sa vanité lui avait déjà joué des tours, ça il le savait, mais c'était plus fort que lui, il ne pouvait pas s'abaisser à reconnaître qu'il ne comprenait rien. Les plats du sud de la France étaient tellement éloignés de ceux de son pays ou des mets anglais qu'il avait consommés toute sa vie, qu'il avait peur de ce qu'ils pouvaient contenir. Surtout les coquillages ! Rien qu'à l'idée de manger des bêtes vivantes, son cœur lui remontait dans la gorge ! Le serveur apporta une soupière pleine de soupe aux poissons, des croûtons et un petit pot d'aïoli. Nikolai avait horreur de l'ail qui lui soulevait le cœur. Il dédaigna la sauce. La soupe ne lui déplut pas, sans plus. Ensuite, il avait eu la bonne idée de demander un steak bien cuit, et qu'il avait dû renvoyer à la cuisine pour prolonger la cuisson. Il échappa à la seiche à la Sétoise, aux encornets farcis et, concernant le dessert, il se contenta d'un bout de fromage de Hollande. Il se souvenait avec horreur d'un camembert bien fait et à l'odeur nauséabonde qu'on lui avait servi dans un restaurant parisien. Le serveur était désolé. Il s'attendait à plus d'enthousiasme venant d'un touriste étranger.

Nikolai termina son repas, ne prit ni digestif ni café, et sortit de l'hôtel. Il désirait se promener seul, prendre la température de cette ville encore inconnue quelques mois auparavant. Allait-il l'aimer ? Y trouver ce qu'il cherchait ? Etre enfin en paix avec lui-même ? C'était possible, mais il y aurait toujours Natacha. Il ne pouvait quand même pas tuer sa mère pour trouver le repos. Cela faisait presque soixante ans qu'elle lui empoisonnait la vie. Elle la lui empoisonnerait de toute façon jusqu'à sa mort.

Dehors, il faisait doux. Vingt deux heures sonnèrent à l'horloge de la mairie. Que faisait Natacha dans son appartement glacial et humide de Saint-Pétersbourg ? Elle qui avait tant aimé les palaces et son logement somptueux de Londres ! Il ne comprenait pas comment elle pouvait supporter cet endroit sordide où elle s'était retirée, uniquement parce que c'était l'appartement de ses ancêtres, à l'époque où sa famille faisait partie de la haute bourgeoisie russe. L'appartement était totalement délabré, il aurait fallu y faire des travaux de réhabilitation très coûteux que Natacha pouvait d'ailleurs se payer. Mais non, elle voulait le garder « en l'état ». En l'état de quoi ? Nikolai se le demandait. Elle était devenue à moitié folle et lui, au lieu de la mettre dans une maison de repos pour personnes mentalement déficientes, il avait accepté de la laisser là, avec seulement une femme de ménage qui venait

deux fois par semaine. Il ne savait même pas pourquoi il cédait à ses désirs, même les plus stupides, même les plus dangereux. Devant elle, il redevenait le petit garçon craintif, le môme solitaire des palaces feutrés traînant son ennui et sa tristesse dans d'interminables couloirs. Il n'avait jamais pu se marier, toujours à cause d'elle, à cause du regard condescendant qu'elle posait sur ses conquêtes, des regards exprimant la profondeur de son mépris. Il ne pouvait pas souffrir l'idée d'avoir une femme que sa mère aurait méprisée. Certainement pas ! Il aurait fallu qu'elle lui plût. Pourtant, il en avait aimées, et avait profondément souffert de leur perte. Pas d'enfant non plus, bien entendu. Qu'est-ce qu'il lui restait ? Il lui restait Natacha. Mais il était sûr que ce n'était pas de l'amour. Seulement un attachement morbide. Un attachement qui lui avait empoisonné toute la vie et continuerait jusqu'à la fin des temps.

Oublier Natacha. Dans les ruelles de Frontignan, il lui semblait percevoir le murmure des vieilles pierres et le bruit de la mer pourtant trop loin pour être entendue. Ce n'était pas Nice, seulement une ville du sud, qu'il trouvait plutôt sale, et ses pas le conduisirent jusqu'à la place de la mairie perchée sur un petit monticule, pas même une colline. Derrière la mairie, il y avait les halles, fermées à cette heure-là. En face, une librairie affichait ses romans près de ceux d'autres auteurs, des romans noirs évidemment, les autres ayant été relégués aux oubliettes, c'est-à-dire sur les étagères au fond du magasin. Son roman « le temps des assassins » figurait en première place. Il se rengorgea. Il aurait dû avoir l'habitude avec le temps, mais de se voir en figure de proue dans des vitrines lui faisait toujours un plaisir immense. Là, au moins, il n'était pas l'ombre de Natacha. Il y avait sa photo sur la bande d'annonce de la couverture, pas assez bien prise à son goût car on voyait trop les pattes d'oies sous ses yeux. Mais quand même, c'était lui. Pas encore la soixantaine, pas trop laid finalement pour son âge, assez bien conservé. Surtout sa chevelure parfaitement blanche qu'il rejetait en arrière d'un mouvement de la main. Il resta un moment à contempler son double face à lui et, satisfait, reprit sa promenade.

Dans l'embrasement d'une porte un homme l'observait, mais Nikolai ne le vit pas. Il se dirigea vers l'église. Là, au moins, il ne fut pas déçu. Austère, masse sombre et trapue, le style roman lui semblait toujours empreint de mystère et de magie. Peut-être parce qu'il puisait ses racines dans un passé perdu, dans un Moyen Age religieux à outrance, superstitieux ? Il n'en savait

rien, mais les pierres monumentales lui donnaient envie de pleurer. Il imaginait les foules paysannes massées dans la nef, les chants grégoriens montant jusqu'à Dieu. Il n'était pas vraiment religieux, mais tout ce qui entourait la religion exerçait sur lui une profonde fascination. Il fit plusieurs fois le tour de l'église puis continua vers l'esplanade où auraient dû être montés les chapiteaux. L'esplanade était vide. En face, par contre, les bistrots semblaient afficher complet. Mais Nikolai rebroussa chemin sans s'y rendre. Il connaissait bien son penchant pour la vodka. Il préféra ne pas se faire remarquer, sa réputation d'ivrogne invétéré ne l'ayant pas suivi en France. Inutile de leur donner une image de lui aussi peu reluisante, bien que les Russes en général eurent ici une réputation de cette nature. A Saint-Pétersbourg, il avait l'habitude de passer ses soirées dans un bar en compagnie d'intellectuels paumés et de personnalités douteuses, d'où il sortait à une heure avancée de la nuit dans un état innommable. Sa secrétaire en avait tellement par-dessus la tête de ses appels téléphoniques en pleine nuit, qu'elle avait pris l'habitude de commander tous les soirs un taxi pour le raccompagner. Immanquablement, le taxi était devant la porte du bar sur les coups de trois heures du matin et l'attendait patiemment. De ce fait, la plupart des chauffeurs de taxis le connaissait et son statut d'artiste le mettait à l'abri des quolibets. Combien de fois le chauffeur de taxi avait-il dû le ramasser couché sur le trottoir ? Nikolai réfléchit... Impossible de compter. Des dizaines de fois sans doute... Cela faisait des années qu'il buvait.

Tout en réfléchissant aux raisons qui l'avaient poussé très jeune à sombrer dans l'alcoolisme, il retourna à l'hôtel, salua le portier et monta dans sa chambre. Il ouvrit la fenêtre, des odeurs sucrées de fleurs montèrent jusqu'à lui. Dans le parc, des enfants jouaient en criant. La nuit était presque tombée. Il se fit couler un bain bien chaud et bien moussant pour se décontracter. Dehors, les cris des enfants s'apaisèrent. Seuls les derniers chants d'oiseaux troublaient le silence et au loin, le bruit des voitures qui lui parvenait feutré. Il s'allongea tout mouillé sur le lit, ses pieds dépassaient du matelas, et il s'endormit en regardant les mouches courir sur le plafond.

Assis devant sa bouteille de vin rouge, Louis repensait à sa rencontre avec la petite Sabine.

« Elle est mignonne à croquer cette gamine, se dit-il en souriant. Tout le portrait de sa grand-mère. »

Le vin rouge aidant, Louis franchissait allègrement le temps pour se retrouver quelques cinquante ans plus tôt, à l'époque où il était venu s'installer à Frontignan. A cette époque, Antoinette était toute menue, toujours pimpante et de bonne humeur. Mais la Louise ! Une beauté. Il y a des femmes qui ne passent pas inaperçues, et Louise en faisait partie. Dans le brouillard de son esprit, Louis voyait danser Louise sous les lampions de la fête nationale à deux heures du matin.

Un fracas à l'étage supérieur le tira de sa torpeur. Un bruit de bouteilles jetées à terre, puis des cris. Louis attendit que l'orage passât, habitué depuis longtemps aux frasques des locataires du premier. Deux minutes plus tard, les cris devinrent des hurlements et il lui sembla qu'un meuble était tombé. Le lustre de la cuisine se mit à danser, et Louis excédé se saisit du balai et tapa au plafond. Des insultes lui répondirent, suivies de claquements de porte. Le silence parut s'installer. Louis en conclut que Frédéric était parti, mais le répit fut de courte durée. Dehors, Frédéric l'invectivait :

— Tu vas sortir, ivrogne ? Qu'on puisse s'expliquer ? Montre-toi, trouillard.

Le sang de Louis se mit à bouillir, mais il préféra ne pas répondre.

— Tu sors ? Vieux con ?

Un caillou fracassa la vitre de la porte-fenêtre du balcon et atterrit dans la salle à manger. Louis se leva pesamment et prit son téléphone pour appeler la gendarmerie. Du balcon de l'appartement du dessus, Edwige, la copine de Frédéric, se mit à crier.

— Laisse-le tranquille ! Il n'y est pour rien.

— Je le crèverai ce vieux, je le crèverai.

Louis commença à avoir peur. De quoi ce jeune était-il capable ? Les autres locataires s'étaient mis à la fenêtre essayant de calmer le jeune homme.

— Ça suffit maintenant ! cria le locataire du dernier étage. Tu vas nous emmerder encore longtemps, le drogué ? Fous la paix au vieux, ou je descends te casser la gueule !

La sirène de la camionnette de gendarmerie interrompit la dispute.

Frédéric invectivait encore le pauvre Louis tandis que les gendarmes l'entraînaient dans leur fourgon.

— Je le crèverai ce vieux ! Je le crèverai.

Le calme revint dans la résidence. A l'étage supérieur, Edwige, tentait de remettre en ordre l'appartement. Frédéric avait cassé la porte à coup de poing et renversé une petite commode dont elle avait hérité de sa mère. Lorsqu'on frappa à la porte, elle ramassait les morceaux de vaisselles jonchant le sol. La jeune fille hésita à ouvrir à cause du cocard ornant son œil droit. C'était la première fois que Frédéric la frappait et Edwige essayait de lui trouver des circonstances atténuantes, comme un abus de drogue qui peut-être était frelatée. Mais elle n'était pas dupe. Il devenait de plus en plus violent et nourrissait à l'encontre du vieux Louis une haine incompréhensible. Pour Edwige, Louis était un gentil papé, un peu bourru mais pas méchant pour deux sous. Il était devenu la tête de Turc de Frédéric chaque fois qu'il abusait de la cocaïne ou qu'il buvait pour des raisons qu'elle ne s'expliquait pas. Elle ouvrit, le visage de Louis s'encadra dans l'embrasure de la porte.

— Je ne vous dérange pas ? demanda-t-il timidement.

— Non, entrez.

Louis pénétra dans l'appartement presque sur la pointe des pieds. Frédéric présent, il n'aurait jamais osé. La jeune fille referma la porte et le précéda dans le salon. Louis resta sans voix en voyant les dégâts.

— Et bé ! C'est à cause de moi tout ça ?

— Oh non. Pas de vous. Une dispute d'amoureux.

— Pardon ? Une dispute d'amoureux ? Et c'est parce qu'il t'aime qu'il t'arrange la tête comme ça ? Merde, alors ! Dieu — enfin s'il existe celui-là — sait que je l'ai aimée mon Antoinette, mais je ne l'ai jamais touchée ! Battre une femme ! Quel scandale ! Mais cela ne me regarde pas, bien entendu... Pourquoi restes-tu avec lui, mon petit ?

— Je ne sais pas. Peut-être parce que je l'aime.

— Oh, pauvre ! Aimer ce fou furieux ! Il n'en est pas digne. Tu mérites mieux. Regarde autour de toi, il y a plein de jeunes gens gentils qui peuvent t'aimer. Pourquoi lui ?

— Vous buvez quelque chose, Monsieur Louis ? demanda Edwige pour détourner la conversation.

— Un verre de vin, si tu as ça. Je ne bois rien d'autre. Jamais d'alcool.

Edwige posa une bouteille de Saint Chinian entamée sur la table et sortit deux verres du placard.

— Au train où ça va, je n'aurai bientôt plus un seul verre pour boire.

— Et moi, plus de carreau. Ton Frédéric a cassé ma fenêtre.

— Vous allez porter plainte ?

— Pour que ton Frédéric m'arrange le portrait comme il te l'a fait ?

Tu rigoles ? Très peu pour moi, je ne suis plus assez costaud pour me défendre. Si j'étais plus jeune, soit j'aurais déménagé, soit je lui aurais cassé la tête à ton amoureux, histoire de lui apprendre à respecter une femme. Mais je suis trop vieux, et ici c'est chez moi. Tu vois, autrefois près d'ici, il y avait ma maison. On me l'a échangée contre cet appartement après la mort d'Antoinette. Ils me l'ont rasée ma maison et j'en ai pleuré. Pourtant elle était vieille, il y avait des infiltrations d'eau partout et chaque fois qu'il pleuvait nous étions inondés. Mais au moins, les voisins étaient tranquilles. Nous étions à côté du vieux cimetière. Quand je pense que j'avais envie d'un peu d'animation ! Je suis servi. Et crois bien que je les regrette mes anciens voisins.

Edwige posa sa main sur la sienne.

— Je vous demande pardon papé Louis. Vous êtes tellement gentil.

— Ne te fie pas aux apparences, mon petit. Je n'ai pas toujours été gentil. J'ai même été très moche au moins une fois.

— Tout le monde peut être moche une fois dans sa vie. Il y a parfois des circonstances...

— Quelles circonstances ? s'énerva soudain Louis. Il n'y a pas de circonstances ! Seulement, nous sommes tous des salauds en puissance.

— Ecoutez, Louis, peut-être avez-vous été un salaud à une époque de votre vie, mais je m'en fiche. Vous vous êtes racheté, non ? Pour moi, vous êtes papé Louis et à côté de mon Frédéric...

— Il y a des mochetés qui ne se rachètent pas. Ton Frédéric n'est pas si moche après tout, il est malade. Fais-le soigner. Je te laisse pitchounette, il est tard.

Louis avait les larmes aux yeux. Edwige ne l'avait jamais vu dans cet état.

— Vous n'allez pas faire une bêtise, au moins ?

Louis lui accorda un petit sourire en se levant.

— Si j'avais dû en faire une, il a longtemps que je ne serais plus là. Ne t'inquiète pas, je ne suis pas assez courageux pour ça. Les fantômes d'à côté me le disent toutes les nuits. Je les entends, ils errent autour de l'immeuble, ils m'appellent. Ils peuvent toujours courir, tiens ! Ce n'est pas demain la veille que je vais les rejoindre.

En le raccompagnant à la porte, Edwige lui dit :

— Je peux vous embrasser ?

Louis lui tendit sa joue sur laquelle elle posa un baiser, et elle lui dit :

— Elle a raison Sabine. Tous les papés, là-bas, sur les bancs, vous êtes des amours.

— Ah, Sabine. Sabine et son Russe...

Louis laissa Edwige effarée sur le pas de sa porte. Qu'avait-il voulu dire par « son Russe » ? Pour autant que Edwige le sut, Sabine n'avait pas de Russe dans sa vie. Pauvre Louis ! Elle se dit que sa dispute avec Frédéric et le vin rouge avaient considérablement endommagé l'esprit du vieux. Il déménageait complètement. Et ces histoires de fantômes la mettaient mal à l'aise. Pas qu'elle était superstitieuse, non, pas du tout. Mais quand même. Elle alluma toutes les lumières dans le salon, manière de chasser les revenants de tous poils et les idées morbides. Un peu aussi par culpabilité. Dormir ? Alors que Frédéric était en garde à vue ?

— Triste journée, dit-elle tout haut.

Elle s'allongea sur le canapé, alluma la télé sur Arte où était projeté un film en version originale. Pendant un petit quart d'heure, elle s'efforça de suivre le texte en bas de l'écran mais le sommeil la surprit et elle oublia Frédéric, papé Louis, et le cocard bleu qui ornait son œil droit.

Dans l'appartement de dessous, Louis non plus ne pouvait pas dormir. Mais la télé l'emmerdait, pour rester poli... Il sortit un vieux carton d'où il tira un paquet de photos jaunies et les étala sur la table. Leningrad. Leningrad à la fin de la guerre. On n'y voyait que des ruines. Il avait vingt quatre ans et l'esprit plus rouge que les rouges de Moscou. Il avait été libéré par les Russes du camp de concentration où il avait été expédié en 1943 après son arrestation, tout ça parce qu'il était communiste et à moitié juif par sa mère. Deux ans de souffrance, de privations, de flirt avec la mort. Deux ans qu'il aurait voulu effacer de sa mémoire, mais qui venaient hanter encore ses nuits. Il aurait pu rentrer chez lui bien pénard comme tous les autres. Mais non. Au lieu de rejoindre Antoinette, il était parti en Russie, en passant par Berlin, avec une bande de soldats mongols qui semblaient sortir d'un film sur Taras Boulba. C'était hallucinant. Ils étaient à moitié nus, cartouchières en bandoulière et chapeau pointus sur la tête. Ils ne parlaient pas un mot de français, et buvaient de la vodka comme on boit le muscat ou le pastis à Frontignan. Pire encore. Ils étaient toujours complètement imbibés d'alcool et fous à lier. Lui, il n'avait jamais vraiment bu d'alcool. Chez lui, cela ne se faisait

pas, on buvait du vin, un point c'est tout. Et encore, le vin de pays, pas un grand cru de Bordeaux ou autre à 12° la bouteille, non, une piquette de quatre sous. Alors la vodka... Un poison, surtout après les mois de famine qu'il avait passés dans le camp. Il ne se rappelait pas la moitié des bêtises qu'il avait faites pendant sa virée avec les Mongols et avec ce Parisien, dont il ne se souvenait pas du nom, rencontré dans le camp de concentration. Il avait torturé des Allemands, par vengeance, mais ça passe encore, bien qu'à présent il ne fût plus certain de la légitimité de ces actes. Mais c'était le reste qui le tourmentait et cela depuis plus de cinquante ans. Il n'en avait jamais parlé à personne, sauf peut-être à Firmin un jour de confidences réciproques, en tous cas pas à Antoinette. Trop de honte. Il préféra ne pas penser à son infamie et rangea les photos. Il était temps d'aller dormir. S'il y avait un dieu, ce dont il doutait, il réglerait ses comptes avec lui le moment venu. De toutes façons, il avait consigné ses aveux dans un courrier qu'il avait confié au seul homme, à ses yeux, digne de confiance, avec mission de ne divulguer son secret qu'à sa mort. Il se demanda si c'était une bonne chose d'étaler au grand jour des erreurs de jeunesse, mais il était honnête. Il ne voulait pas laisser un souvenir trompeur aux futures générations. Il fallait que toute cette jeunesse actuelle sût de quoi on pouvait être capable sous l'emprise de l'alcool et de la haine... Saloperie de guerre... Louis s'endormit sur des souvenirs douloureux et méprisables.

Il n'était que dix heures du matin, ce dimanche-là, et pourtant le thermomètre affichait déjà généreusement les 30°. Dans l'hôtel, la climatisation était tombée en panne et le régisseur ne décolérait pas. Il attendait au moins vingt personnes pour le lendemain soir et la femme de chambre, Ghislaine, embauchée il y avait à peine une semaine, lui avait donné son congé, et l'avait plaqué en emportant la clé de la porte de secours par dessus le marché ! Et cette fichue clim qui se mettait de la partie pour le faire tourner en bourrique ! Monsieur Dupont n'aimait pas l'imprévu, surtout pas en pareilles circonstances ! Dieu que ce festival commençait mal ! Il s'en prit au serveur arrivé avec cinq minutes de retard et lui passa un savon que celui-ci prit avec philosophie en haussant les épaules. Question d'habitude. Nicolai interrompit leur altercation en descendant vêtu d'un short impeccablement repassé lui arrivant aux genoux, et d'une chemise à carreaux

rouges décorée d'une cravate jaune moutarde. Il n'en fallut pas plus pour réconcilier l'hôtelier et son employé qui eurent toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire. Nicolaï, pour sa part, était ravi de son look. Il trouvait que le jaune de la cravate se mariait bien avec le rouge des carreaux, jaune qui se retrouvait aussi dans ses chaussettes. Il avait bien ciré ses chaussures – opération qui ne souffrait pas le moindre manquement – et il se trouvait beau. Dans la glace de l'entrée, il regarda son portrait et se sourit, satisfait de lui-même et des autres.

— Avez-vous bien dormi ? lui demanda Monsieur Dupont en retenant un hoquet.

— Comme un enfant, je vous remercie. De toutes façons, je prends des somnifères. Votre hôtel pouvait s'écrouler, je ne l'aurais pas senti.

— Dieu du ciel ! Ne parlez pas de malheur ! s'écria Monsieur Dupont superstitieux, redevant sérieux. Cet immeuble a survécu à la guerre, il est inébranlable.

— Mais je n'en doute pas, le rassura Nicolaï. Je plaisantais. M'a-t-on demandé ce matin ?

— Pas que je sache. Vous attendiez un coup de fil ?

— Non, mentit Nicolaï qui espérait avoir des nouvelles de Natacha sans avoir à en demander. Non, non.

Puis il rajouta :

— Je vais à la messe ce matin. J'ai vu à l'église qu'il y en avait une à onze heures.

— Ah ? fit Monsieur Dupont surpris. A la messe ? Bon, bon, c'est comme vous le voulez. Vous rentrez manger ?

— Je ne crois pas. Le petit déjeuner était copieux. Je vais aller me promener. J'irai jusqu'à la plage.

— Jusqu'à la plage ! s'écria Monsieur Dupont. Mais il y a sept kilomètres ! Avec cette chaleur ! Et vos chaussures !

Nicolaï regarda le bout de ses souliers. Il hocha la tête, ne répondit pas, et tourna les talons.

— C'est quoi, ce zigue ? demanda le serveur. D'où l'ont-ils sorti ?

— C'est un grand écrivain russe. Allez, au boulot ! Et ne te moque pas des clients. Leur look ne te regarde pas. Tu les prends comme ils sont : excentriques, râleurs, radins. On s'en fout. Tu es payé pour les servir. Un point c'est tout.

— Ça commence bien... Bougonna Gabriel. La semaine promet.

Ils rentrèrent dans l'hôtel et Nicolaï se retourna pour les regarder disparaître. Au lieu de suivre le boulevard comme l'hôtelier le lui avait conseillé, il prit la direction de la mairie, ce qui n'était pas le chemin le plus court pour rejoindre l'église.

Sur les bancs, tous les papés s'étaient rassemblés à l'ombre des platanes. Les discussions étaient animées, la dispute de Louis avec Frédéric ayant déjà fait le tour de la ville.

— Ce petit con, disait Maurice à Louis, tu aurais pu l'étaler par terre d'une seule main. C'est un gringalet, juste bon à boire et à fumer l'argent que l'état lui donne. Ferait mieux d'aller travailler...

— Tais-toi ! le tança Philippe. Tu ne sais plus ce que tu dis, vieux radoteur. Le Frédéric, c'est le promis de la petite Edwige, et Marius a assez avec sa femme qui débloque, pas la peine de mal parler du fiancé de sa petite fille.

— Du fiancé ? se mit à glousser Marcel. Tu parles d'un fiancé ! Un vaurien. Qu'est-ce qu'elle lui trouve ? Tu le sais Marius ?

— Je vous emmerde, répondit l'intéressé. Foutez-lui la paix à mon Edwige. Quant à ce Frédéric, si j'avais vingt ans de moins...

— Mais t'as pas vingt ans de moins, lui rétorqua Louis. Et moi je vis en dessous de chez lui, je subis ses insultes, et j'assiste aux bagarres. Même que ta petite fille, elle a pris une telle casque hier soir qu'elle a l'œil tout bleu. ! Vous ne la verrez pas pendant une semaine. Le temps que ça cicatrise. Elle ne veut pas que ça se sache, la pitchoune. Elle a de la dignité.

— De la dignité ! Quelle courge ! grommela Marcel en martelant le sol avec sa canne. Et toi, Louis ? T'as pas peur du petit ? On m'a dit qu'il t'avait menacé.

— Il m'a promis de me faire la peau. Mais il était saoul. Quand on veut buter quelqu'un, on ne le crie pas sur tous les toits. Il ne me fait pas peur.

— Peut-être que tu devrais.

Louis secoua la tête.

— J'ai pas peur de mourir. J'irai rejoindre Marguerite. J'en ai marre.

— Ne dis pas ça, Louis. Et puis t'es communiste, non ? Les communistes, ça croit en rien. Tu n'iras pas rejoindre ta Marguerite. Il faudrait savoir. Soit, tu ne crois en rien, soit tu crois en quelque chose.

— Putain, Marcel ! Tu me cherches encore ?

Marcel se leva, brandit sa canne et la reposa en apercevant un étranger accoutré comme un clown. Les bras lui en tombèrent et il en oublia

tout à coup ses griefs contre Louis, griefs qui, du reste, dataient de tellement d'années qu'il aurait dû y avoir prescription depuis des lunes. D'autant plus que leur dispute venait de leurs femmes et qu'ils avaient épousé leur cause en passant devant Monsieur le maire, au mépris de la plus élémentaire des prudences... Après la mort de leurs femmes, au lieu de rendre les armes, ils continuaient à se chamailler comme des collégiens. Mais cette manière de communiquer était devenue pour eux une seconde nature, ce qui ne les empêchait pas de s'estimer.

— Ça alors ! s'exclama Marcel soudain calmé. Regardez ce qui nous arrive. Les touristes sont de plus en plus allumés...

— C'est le Russe de la petite Sabine. Elle m'en a parlé.

— C'est avec lui qu'elle fricotte ? railla Marcel. Le Firmin va en péter. Lui qui n'aime pas les rouges...

— Justement, celui-ci n'est pas rouge. C'est un écrivain invité par la mairie. Alors, un peu de tenue, Messieurs. Et la petite Sabine ne fricotte pas avec lui. Elle travaille. Qu'on se le dise...

— Ah, ah ! Tu la défends ? T'es pas amoureux de la même, des fois ?

— Vieux con ! explosa Louis. Je ne sais pas ce qui me retient...

— Taisez-vous, les sermonna Philippe dit « l'ancêtre », vous n'avez pas honte ? Devant un étranger ?

Nicolai ôta son chapeau et demanda :

— Bonjour Messieurs, belle journée, n'est-ce pas ?

Tous les vieux hochèrent la tête en même temps. Philippe ôta sa casquette.

— Belle journée, Monsieur. Monsieur ?

— Nicolai Pavalovla. Je suis écrivain.

— Enchanté, répondit Philippe laconique. Moi c'est Philippe. Et voilà Louis, Marius, Marcel et Maurice. Vous visitez notre belle ville ?

— Je visite... Et je vais à la messe. Vous n'allez pas à la messe, Messieurs ?

— Ah non, fit Maurice surpris. Nous n'y allons pas.

Un silence s'installa, troublé seulement par le gargouillis du jet d'eau sur la place, et, dans les platanes, des pies qui se chamaillaient en faisant un bruit d'enfer.

Nicolai s'assit sur le banc et soupira :

— Il fait chaud.

— Ah, ça ! approuva Marcel, vous pouvez le dire ! Cette année, la chaleur vient tôt. On s'y fait. Vous venez de Moscou ?

— De Saint-Pétersbourg.

— Tu entends Louis ? jubila Marcel, il vient de Saint-Pétersbourg.

— Ta gueule ! bougonna Louis. Si on te demande ton avis tu le donneras.

— Oui, de Saint-Pétersbourg, répondit Nicolaï avec fierté. Une ville magique. Ma famille y vit depuis des générations. Je suis le fils de la cantatrice Natacha Pavalovla. Vous connaissez ? Elle est de votre génération.

— Natacha Pavalovla... répéta Philippe. Ce nom me parle... Mais ma mémoire me joue des tours. Et toi, Louis, tu connais ? T'es allée en Russie toi.

— Connais pas, dit Louis se levant pesamment. Excusez-moi, je rentre.

— Oh, Louis, t'es malade ?

— Si on te le demande, tu diras que tu ne le sais pas.

Il partit, sans regarder quiconque, en marmonnant :

— Messieurs, je vous salue.

— Quelle mouche l'a piqué ? dit Maurice. Il n'est pas dans son assiette. On dirait qu'il a vu le diable... Vous avez vu son regard ?

— Peut-être qu'il a fumé les cochonneries de son voisin ? hasarda Marcel en guise d'explications.

— T'es vraiment con, Marcel, répliqua l'ancêtre en hochant la tête. Franchement. Cela ne s'arrange pas en vieillissant. Louis a un problème, Maurice a raison. Et je donnerais cher pour savoir lequel. Cela fait plus de quarante ans que je le connais, je ne l'ai jamais vu ainsi.

Puis il ajouta en voyant Nicolaï contempler la façade de la mairie :

— C'est la mairie. Elle est belle, non ? L'église, c'est plus loin. Vous allez rater la messe.

Mais Nicolaï semblait content d'être en leur compagnie et pas pressé de partir. Il remit son chapeau, plongea sa main dans sa poche dont il sortit un grand mouchoir à carreaux, et s'épongea le front.

— La messe est à onze heures. J'ai le temps. Puis-je vous offrir à boire, Messieurs ? Il fait une chaleur ici...

— Et bien, ce n'est pas de refus, répondit Maurice conquis par l'amabilité de leur visiteur. Il y a un bistrot, juste en bas de la mairie. Si on trouve une petite place à l'ombre, ce sera parfait.

Installés devant une bière sur la terrasse, les cinq hommes étaient devenus les meilleurs amis du monde. Nicolaï connaissait déjà tout de leur vie, de leurs amours, des disputes entre Louis et Marcel, des potins du village. L'heure de la messe était passée et le verre de bière se prolongea par un verre de pastis, puis un autre. Nicolaï menaçait de s'incruster.

— Ce coup-ci, dit Marius en soupirant, vous l'avez ratée, la messe. Et moi, il faut que j'y aille. Je vais me faire engueuler par ma femme. Si elle me reconnaît. Sinon, j'irai voir Louis. Cela m'arrive de me réfugier chez lui quand Thérèse me met dehors. En plus, je pourrai avoir de nouvelles de ma petite fille.

Marius avait les larmes aux yeux. Que de soucis avec cette enfant ! Quelle idée avait-elle eu de s'amouracher de ce Frédéric ? Marius le tenait pour un petit délinquant sans envergure, tout juste bon à frapper une femme. Même pas un vrai voyou.

— Allez, va, lui dit Maurice en voyant sa peine. Cela va s'arranger. Elle finira par s'en lasser de son hippie, ta petite.

— Ouais, on peut rêver. Et Thérèse va guérir, c'est ça ? Merci mon vieux. J'ai passé l'âge de croire au Père Noël. Allez, salut la compagnie.

— Tu vas quand même aux boules ce soir ?

— Aux boules, aux boules ? Je n'en sais rien. Je verrai. C'est selon l'état de Thérèse.

— Vous jouez aux boules ? demanda Nicolaï avec un sourire. Puis-je me joindre à vous ? J'aimerais apprendre.

— Apprendre à jouer aux boules ? Oh là ! Il faut voir. On ne joue pas aux boules comme ça. Il faut de la concentration.

— Tais-toi, Marcel, le coupa Philippe. Cela fait des années que tu n'y joues plus aux boules. D'ailleurs, t'as jamais compris les règles. Tu tirais toujours à droite.

— C'était à cause de mon œil. J'ai un strabisme.

— Messieurs, je ne veux pas vous déranger, dit Nicolaï en se levant. De toutes façons, ce soir je suis reçu par le maire.

— Ah, le maire travaille le dimanche maintenant ?

— Il s'agit d'une petite réception à la mairie. Juste en petit comité. Je vous souhaite une bonne journée.

Nicolaï s'éclipsa de peur de devoir encore subir les commentaires des vieux dont il ne comprenait pas toutes les subtilités. Il était près de 13h00, et l'heure de la messe étant passée, il prit la direction des plages au hasard

des rues. A l'abri des vieilles pierres, il faisait plus frais. Il remonta le boulevard qui lui parut interminable, passa le pont et se retrouva sur la grande route des plages. A droite, les blocs des cuves de la Mobil-Oil, l'usine désaffectée, réfléchissaient les rayons du soleil, et le grand bâtiment en ruine des anciens bureaux couvert de tags, donnait au site des allures de ville fantôme. Il marchait sur la piste cyclable et quelques bicyclettes gênées par son intrusion klaxonnaient. Nicolaï ne s'en formalisait pas. Ecrasé de chaleur, il allait d'un pas tranquille, heureux de sa liberté retrouvée et de sa solitude. Pour une fois, il n'avait pas à rendre de compte, surtout pas à sa mère, encore moins à sa secrétaire qui commençait à lui taper sur les nerfs par son dévouement opiniâtre. Pourquoi avait-elle eu l'idée idiote de dire au chargé de la culture de Frontignan qu'il était souffrant ? Pourtant, après tout, il se dit que cette idée pourrait lui servir à l'occasion. Tout à ses pensées, il n'entendit pas arriver un scooter qui freina brusquement à quelques centimètres derrière lui.

Il se retourna et vit Sabine, la petite secrétaire de la mairie affalée par terre. Il lui tendit une main secourable et se confondit en excuses.

— Monsieur Pavalovla ! s'écria Sabine. Ça alors ! C'est vous ? Que faites-vous à cette heure-ci ?

— Je suis désolé, mon petit. Vraiment désolé. Je ne vous ai pas entendue arriver. Vous ne vous êtes pas blessée, j'espère ?

— Non, un peu salie.

— Oh, mais si ! Vous saignez au genou. Mon Dieu, je suis confus.

— Ce n'est rien. Une écorchure. Et puis c'est de ma faute. Je roule trop vite. Vous allez loin ?

— A la mer.

— A la mer ? Tout seul, à pieds ? Avec cette chaleur ? Voulez-vous monter sur mon porte-bagages ?

— Je crois que ma corpulence... Enfin, je suis un peu imposant, ne trouvez-vous pas ?

— Ben, moi, vous savez... Enfin, si vous voulez, je vous porte. La mer est encore loin.

— Si vous insistez. Avez-vous déjeuné ? Si ce n'est pas le cas, je vous invite.

— Et bé, ce n'est pas de refus. Allez, montez. Je connais un resto sympa. Nous devrions y arriver sans trop de problème.

Elle remit le scooter debout.

— C'est bon, il roule. Vous voyez, plus de peur que de mal.

Le scooter repartit en pétaradant. Nicolai se cramponna à la jeune fille. Elle roulait à toute vitesse, et il dut lever les pieds pour qu'ils ne touchent pas par terre. Il se demanda s'il finirait le festival avec tous ses morceaux et même s'il allait pouvoir le commencer. Arrivée au port, Sabine prit sur la gauche dans la zone du carénage et freina brusquement. Nicolai posa un pied à terre et souffla.

— Vous avez eu peur ? demanda Sabine en mettant le scooter sur la béquille.

— Non, mentit Nicolai. Pas vraiment.

— Merde, reprit Sabine. La béquille est cassée. Je vais me faire jeter par mon père.

— Je paierai, dit Nicolai que le prix d'une béquille ne risquait pas de ruiner. Je paierai. Vous le direz à Monsieur votre père.

— Oh, bon, ce n'est pas grave. Laissez tomber. J'ai une de ces faims ! Vous allez voir, on mange très bien ici. Vous aimez le poisson et les moules ?

— Pas vraiment.

— Vous prendrez du steak, trancha Sabine d'un ton péremptoire.

Ils s'engouffrèrent dans le restaurant et prirent une table sur la terrasse face aux bateaux mis en cale sèche pour l'entretien des coques. Il n'y avait personne sur la zone de carénage, la chaleur rendant impossible le moindre travail. Les bateaux semblaient abandonnés, comme de gros cétacés échoués, certains le ventre ouvert, la coque à nu, d'autres pas encore dépouillés de leurs attraits, mais semblant résignés à un sort néfaste.

— Charmante ville, dit Nicolai pour entamer la conversation. J'ai fait la connaissance des vieilles personnes devant la mairie, ce matin. Nous avons pris l'apéritif ensemble.

— Et bien vous, alors ! Vous ne perdez pas de temps. Ils sont craquants, les vieux, hein ? Mon préféré c'est Louis. Il a l'air bourru comme ça, mais c'est un tendre. Parfois, je vais avec lui à pêche, au bord du canal. D'ailleurs, il faudra que je vous y amène un de ces jours. Ce n'est pas loin de votre hôtel. Il faut longer le canal, il y a pour une petite demi-heure de marche, pas plus. Je ne sais pas pourquoi Louis tient tant à ce coin... C'est vrai que ce n'est pas très beau car on voit les bacs de la Mobil, mais il dit que là, au moins, il n'y a jamais personne et que le poisson n'est pas plus mauvais qu'ailleurs. Louis n'aime pas trop la foule quand il pêche. Savez-vous que c'est lui qui m'a appris à pêcher, à mettre l'hameçon ? Ce que je préfère, c'est

le silence. Louis ne parle pas, il pêche. Il dit qu'on ne peut pas faire deux choses à la fois : parler et pêcher, et que parler est un manque de respect pour le poisson. En principe, nous y allons le dimanche soir. Mais ce soir, je n'irai pas, à cause de la réception à la mairie. Louis ira sûrement seul, si ses rhumatismes se sont calmés... Alors, vous avez aimé les vieux... Heureusement que vous parlez bien le français.

— Ah ! Le français ! Je l'ai appris dans mon enfance, sur la côte d'Azur. J'ai eu une enfance dorée : palaces, grosses voitures, précepteur — français, d'ailleurs — mais peu d'amour. Ma mère était trop adulée, trop entourée d'une cour assidue. Elle a eu peu de temps disponible pour moi. Et n'ayant pas eu de père, je me suis senti souvent seul. J'ai beaucoup lu. J'ai puisé dans les livres une raison d'exister. J'y ai trouvé des amis, des frères. Je me suis construit sur des histoires rocambolesques, fantastiques. Je ne pouvais être qu'écrivain...

Le vin aidant, Nicolai était disposé à se laisser aller aux confidences.

— Ma mère est une grande dame. Il ne faut pas croire ce que pourront vous dire les mauvaises langues. Elle n'a jamais trahi personne. Vous êtes trop jeune, vous, pour avoir connu une quelconque guerre. Vous ne savez pas ce qu'est la peur. Et méfiez-vous, les hommes sont des loups. Quand les temps deviennent difficiles, l'humanité bascule. Et ne vous fiez à personne. Même pas aux gens que vous aimez. Peut-être que chez l'un d'entre eux dort une bête. Ma mère a payé cher sa peur.

— Vous êtes bien amer. Pourtant, vous dites avoir eu une enfance dorée.

— Dorée, mais solitaire. Ma mère m'a appris la haine, la rancune, pas l'amour.

— Pourtant, vous avez l'air si gentil ! Vous vous en êtes bien sorti, finalement. Parfois, les gens sont aigris. Pas vous.

— Ah ? Petite fille ! Comme vous êtes naïve ! Vous croyez peut-être que tout le monde est bon et gentil ? Que parce qu'on a l'air sympathique et aimable on est forcément vertueux ? Méfiez-vous mon petit.

— Bah, je ne risque rien. Que voulez-vous qu'on me fasse, à moi ? Je n'intéresse personne. A part chez la gent féminine. Il paraît que je risque ma peau parce que mes concitoyennes peuvent être jalouses. N'importe quoi ! Et puis je m'en fous. Quant à votre maman, personne n'a le droit de la blâmer pour ce qu'elle a fait. Si votre papa est allemand...

— Il n'est pas allemand, l'interrompt violemment Nicolai. Je ne veux pas vous entendre dire cela.

Rouge de colère, il frappa bruyamment l'assiette avec sa fourchette, attirant sur eux tous les regards.

Sabine se sentit stupide.

— Je vous demande pardon, tout cela ne me regarde en aucune façon.

Nicolai, subitement calmé, lui prit la main :

— Désolé, petite fille, ne faites pas attention à mes sautes d'humeur. J'ai quelques petits problèmes nerveux, c'est pour cela que je prends des somnifères. Mangez, mangez. Ne parlons plus de ma mère ni de mon père que, du reste, je ne connais pas.

Sabine triturait nerveusement sa serviette, n'osant plus regarder Nicolai en face. Elle commençait à regretter d'avoir accepté ce repas, et les moules farcies avaient du mal à passer.

— Vous n'avez pas faim ? demanda la serveuse en enlevant l'assiette.

— Non, balbutia Sabine, non. J'ai déjeuné tard.

— Prenez quand même un dessert, ajouta Nicolai. Les jeunes filles aiment les sucreries.

Sabine se força à avaler une crème catalane, plus pour ne pas déplaire à l'écrivain que par envie. Le malaise grandissait avec l'après-midi qui s'étirait, trop doucement à son goût. A présent, Nicolai avait l'air détendu et prenait du plaisir à lui parler de son dernier livre « le temps des assassins ».

— Vous voyez, jeune fille, les assassins ne sont pas tous derrière les barreaux d'une prison. Parfois, ils sont du côté de la cour, avec une toque sur la tête et une robe noire. Parfois, ils sont couronnés. Et quand je dis couronnés, je ne parle pas toujours des rois. Je veux dire, qu'ils ont le pouvoir entre les mains. Ah ! le pouvoir ! Tout le monde aime le pouvoir. Mais que fait-on du pouvoir quand on l'a ? hein ? Je vous le demande. C'est tentant d'en abuser du pouvoir. Des assassins ! Le pouvoir engendre des assassins ! Des tueurs, des violeurs de femmes ! Il ne faut pas croire que la justice a toujours une jolie figure. Ah, non ! La justice, c'est parfois une sorcière, vilaine, laide, méchante ! Dans mon livre, je dénonce la récupération de la justice par les violeurs de femmes, les bourreaux d'enfants, les terroristes du pouvoir en place. Mon héros, c'est le justicier de la justice.

Sabine l'écoutait désorientée, ne comprenant rien, ou presque, à ses propos. Le « temps des assassins » lui avait paru noir, trop noir, pas assez saignant, trop intellectuel. Un sentiment de malaise dominait dans les dialogues et le héros était puant de suffisance. Bien sûr, du point de vue historique et linguistique, il n'y avait rien à redire. Les références étaient incontestables, on voyait bien que l'auteur savait de quoi il parlait. Bon. C'était super pour les amateurs de documentaires historiques, comme Marie-Claude. Mais elle, elle aimait le suspense, les histoires de meurtres passionnels, l'hémoglobine qui giclait à chaque page. Rien à voir avec le roman de Nicolaï, non. Elle n'osait pas croiser le regard de l'écrivain, de peur qu'il ne voie ses hésitations. Mais Nicolaï n'était pas dupe et le malaise de la jeune fille le fit sourire.

— Je vois bien que mon roman ne vous a pas enthousiasmée. Est-ce que je me trompe ? Vous pouvez me le dire, je ne me vexerai pas.

— Non, ce n'est pas ça... C'est-à-dire...

Sabine se sentait idiote et avait l'impression de s'enfoncer de plus en plus.

— Désolé, c'est trop intelligent pour moi.

— Trop intelligent ? Vous avez tort. Ne vous mésestimez pas. Dites-le qu'il est ennuyeux. Je le sais. Ce n'est pas un roman, d'ailleurs, c'est un rappel de faits historiques, pour que les gens n'oublient pas. Pas de suspense, n'est-ce pas ? Non, pas de suspense. Pourquoi faire ? L'histoire est déjà écrite. Avec du sang ! Vous m'entendez ? Avec du sang !

L'écrivain commençait à être passablement éméché et ne se contenait plus. Il brandit sa fourchette sous le nez de Sabine qui poussa un petit cri de frayeur. Nicolaï se calma.

— Excusez-moi. Arrêtons de discuter politique. Finissez votre dessert, nous irons voir la mer.

Sabine regrettait sincèrement de l'avoir pris sur son scooter. Elle allait devoir le supporter toute l'après-midi et le traîner à la plage. En plus, il avait l'air saoul, bien qu'il n'ait bu que deux verres de vin et un apéritif. Pas de quoi être ivre. Mis à part qu'il avait déjà attaqué au pastis au bistrot avec les vieux... Elle finit sa crème et son café sans grand plaisir et Nicolaï paya l'addition.

— La plage est à côté, dit Sabine. Nous pouvons y aller à pieds.

Nicolaï se mit à rire sans raison apparente. En fait, il pensait à sa mère, au ciel gris de Moscou, à l'appartement triste au bord de la Neva. Il

pensait aux jours lointains où il allait à la plage avec une nourrisse anglaise revêche qui l'empêchait de se mouiller les pieds, le couvrait des pieds à la tête pour le protéger du soleil. Il dit en riant :

— Le premier et dernier coup de soleil que j'ai pris de ma vie, c'était à Nice. Avec ma peau rose, j'ai brûlé. Ensuite, je n'ai plus jamais pris le soleil, ma nourrisse y a veillé.

— Ne vous bilez pas. Je vais vous prêter ma crème.

La plage était tranquille, les touristes n'étant pas encore arrivés. Un moment de répit avant le grand rush qu'il fallait mettre à profit en étalant généreusement les serviettes sur le sable chaud. Encore une dizaine de jours et trouver un coin tranquille deviendrait du domaine du rêve.

Finalement, quand Nikolaï ne parlait pas de ses livres ou de politique ou de sa mère, il pouvait être d'excellente compagnie, amusant même, racontant des anecdotes sur ses voyages, ses rencontres. Sabine passa avec lui une après-midi assez sympathique, d'autant plus qu'il en dormit la moitié allongé sur la serviette qu'elle lui avait cédée. Elle en profita pour se baigner laissant dormir l'écrivain qu'elle imagina épuisé par son voyage. Saint-Pétersbourg... Peut-être pourrait-elle aller lui rendre visite dans son pays ? Après tout, n'étaient-ils pas devenus des amis ? La jeune fille se prit à rêver à un voyage magique dans cette ville de légende, chaperonnée par un des plus fameux écrivains de la Russie actuelle... En attendant, son écrivain était en train de cuire et elle lui proposa de le raccompagner à l'hôtel pour qu'il puisse faire un brin de toilette avant la réception à la mairie. Nikolaï enfourcha le porte-bagages du scooter, à la grande joie des badauds.

A dix-huit heures, elle le laissa devant la porte de l'hôtel et rentra chez elle se changer.

Dans le hall d'entrée de la mairie, à dix-neuf heures, toutes les personnes responsables du festival étaient réunies devant un buffet en l'honneur de Nicolai. Jean-Paul ne décolérait pas. Nicolai était arrivé dans un état d'ébriété évidente, rouge comme une crevette cuite à cause des coups de soleil pris à la plage l'après-midi. Il ne lâchait pas Sabine d'une semelle et s'accrochait à son bras en titubant. Sabine aurait voulu pouvoir s'enfuir du cocktail, les regards de l'assistance braqués sur elle en disant long sur son état d'esprit à son sujet. Les mauvaises langues émettaient des hypothèses

méchantes quant à sa relation avec l'écrivain. Elle entendit même une femme dire « quelle petite pétasse », et la chaleur de la honte lui monta aux joues. Nicolai semblait s'amuser de la situation, à condition qu'il fut en état de se rendre compte de quoi que ce fut. Mais l'était-il ? Sabine le soupçonna d'avoir continué à boire après qu'elle l'eut quitté. Profitant d'un moment d'inattention de l'écrivain, Jean-Paul la saisit par le bras et l'entraîna à l'écart. Elle sentit arriver l'orage et se prépara à entendre l'inévitable engueulade de son supérieur. L'espace d'une seconde, elle envisagea de donner sa démission sur le champ et de s'éclipser en les plantant tous là avec Nicolai ivre pour qu'ils en fassent ce qu'ils voudraient. Mais elle avait envie de les défier et de voir la suite des événements qui risquaient d'être cocasses. Elle pourrait toujours se tirer ensuite, n'ayant de toutes manières rien à perdre. Après tout, ce n'était pas un emploi, seulement un stage, et elle ne comptait pas faire carrière dans l'administration.

— Lâche-moi ! Tu me fais mal ! dit-elle à Jean-Paul en se libérant. Qu'est-ce qu'il te prend ?

— Qu'est-ce qu'il me prend ? Quel culot ! Tu oses me le demander ? Qu'est-ce que tu as foutu avec l'écrivain ? Tu l'as saoulé exprès pour nous faire chier ? Je t'avais pourtant prévenue...

— D'abord tu restes poli, et ton écrivain il est assez grand pour se saouler tout seul. Il n'était pas dans cet état quand je l'ai laissé. Ce n'est pas ma faute s'il picole seul dans sa chambre et qu'en plus il prend des cachetons. D'ailleurs, je te signale que tes copines sont en train de lui proposer un verre d'alcool alors qu'il est saoul comme un Polonais... Pas mal pour un Russe !

Elle s'esclaffa et Jean-Paul vit la présidente de l'association pour la défense des lettres françaises offrir un verre à Nicolai.

— Tu ne lui dis rien, à celle-ci ? demanda Sabine avec ironie. Elle essaye de se placer auprès du maître... Regarde-le, le Russe. Tu as vu sa descente ? Cul sec, le verre de punch. Et il en prend un autre. C'est toi qui le ramèneras au plumard, ce soir, mon vieux. Ne compte pas que je m'en charge. Votre écrivain, je l'ai promené toute l'après-midi, cela m'a suffi. J'ai cru bien faire. Tant pis pour moi. Remarque, il m'a offert le resto. Cela t'épate ? Il est fada, mais sympa. On ne peut pas en dire autant de tout le monde ici.

Sabine fut interrompue par l'arrivée du maire qui réclama le silence. Elle resta près du buffet, à l'écart du groupe qui s'était formé autour du premier magistrat de la ville. Nicolai était devant, face au maire. Une odeur écœurante

d'alcool montait de la plante verte près de laquelle elle se tenait. Quelqu'un avait dû y vider son verre, peut-être plusieurs. Elle s'interrogea, étonnée. Qui avait-elle vu devant cette plante et pouvait avoir eu cette indécatesse ? La présidente de l'association de la défense des lettres françaises ? Quand même, elle ne la voyait pas faire semblant de boire, dans son petit ensemble rose écriqué, uniquement pour se forger une réputation d'ivrogne. Cela ne tenait pas debout. S'y étaient attardés aussi l'adjoint à la culture, Sébastien qui ne lâchait pas l'écrivain d'une semelle, Jean-Paul – mais il était avec elle, elle l'aurait vu jeter ses verres — de nombreuses autres personnes dont Nicolai lui-même, et le président de l'association « Quoi de neuf sous le soleil ? ». Elle avait aperçu le directeur de l'école primaire, seul et visiblement mal à l'aise. Mais elle était certaine qu'il ne pouvait pas en être l'auteur. Elle y avait aperçu aussi un employé aux services de la ville qui avait la réputation de lever le coude plus que de raison. C'était sûrement lui le coupable. Elle se dit que c'était vraiment un acte stupide de sa part. Pourquoi cet homme faisait-il semblant de boire ? On pouvait très bien être mondain sans pour autant picoler pour être bien vu par ses pairs...

— Tu as l'air bien perplexe, dit une voix derrière elle.

— Oh ! Edwige ! Que fais-tu ici ?

— Je bosse pour la mairie. Un extra. J'ai besoin de fric en ce moment. Ton chef m'a même proposé un emploi de femme de service. J'y réfléchis.

— Et Freddy ?

— On t'a dit ? Les gendarmes l'ont embarqué hier soir, et relâché ce matin. Il est dans une rage ! Pauvre Louis ! Je ne comprends pas pourquoi Freddy le déteste autant. J'ai peur que tout cela finisse mal. Il faudrait que Freddy trouve du boulot. Il tourne dans la maison comme un chien en cage et il prend des cochonneries, il imagine des trucs sur les gens. Quant à Louis, il ne supporte aucun bruit. J'en ai marre, Sabine, tu n'imagines pas à quel point !

— Et c'est pour rester anonyme que tu as mis des lunettes noires ?

— Ne te moque pas de moi, s'il te plaît. C'est déjà bien assez humiliant. Tout Frontignan sait que Freddy m'a tapée et mon grand-père est dans une rage folle. Mais toi, que fais-tu avec ce Russe ? Tu sais ce que disent les mauvaises langues ?

— Les mauvaises langues, je les emmerde...

Cependant, le discours du maire s'achevait.

— Et notre commune est fière de recevoir un hôte d'une telle renommée mondiale...

Un tonnerre d'applaudissement clôtura le panégyrique. Nicolai se rengorgeait, serrait les mains, distribuait les sourires et les autographes. Edwige retourna à la réception et Sabine en profita pour s'éclipser sans se faire remarquer.

Nicolai la chercha en vain du regard et eut un geste d'énervement. Jean-Paul nota son irritation, sourit en pensant à sa jeune collègue. Pauvre Sabine qui ignorait tout des pratiques mondaines ! Elle était trop nature, trop directe. C'était peut-être pour cette raison que l'écrivain avait bloqué sur elle ? Quelle idée d'être allée le porter sur son scooter ! L'idée de l'écrivain, en short et chemise à carreaux avec cravate, assis derrière Sabine, s'accrochant à sa taille pour ne pas tomber, lui donna envie de rire.

— Vous semblez bien joyeux ? lui demanda la présidente de l'association pour la défense des lettres françaises. Quelle bonne blague comptez-vous nous faire ?

— Aucune. Je pense à l'écrivain.

— Ah ! l'écrivain ! Qu'est-ce qu'il éclipse ! Avec tout ce qu'il a bu, il devrait être ivre mort. Il faut croire que les Russes supportent mieux l'alcool que nous.

— Boaf... Je ne crois pas que ce soit une question de nationalité, rétorqua Jean-Paul. Avec sa notoriété, il peut se le permettre. Et puis, avec la mère qu'il a, il a des excuses. Savez-vous que c'était une grande pianiste russe ? Et cantatrice par-dessus le marché ! Elle est devenue à moitié folle, à ce qu'il paraît. C'est peut-être son passé avec les Allemands qui lui a fait perdre la tête ? Elle en a bavé après la libération. Les Russes ne lui ont jamais pardonné sa trahison. Staline aurait dit en parlant d'elle : « celle-là, si elle revient, elle ira chanter la sérénade aux ours blancs ! »

— Vous lisez trop les journaux à potins, mon cher, dit la présidente en riant. En tous cas, votre Russe, vous devez aller le coucher vous-même. Sa petite fée l'a laissé tomber.

— Si c'est de Sabine que vous parlez, sachez qu'elle ne l'a pas laissé tomber. Elle en a eu marre des méchancetés à son égard. Cette petite croyait bien faire et tout le monde l'a critiquée. Voilà le résultat. Si vous voulez être son chaperon, à ce monsieur, ne vous gênez pas. Je vous le laisse. Mais je pense qu'il aurait préféré garder Sabine. Excusez-moi, on m'attend au buffet.

Il planta là la présidente vexée et rejoignit Nikolai. Il était presque vingt deux heures et le maire désirait se retirer. Nikolai aussi. Jean-Paul prit congé et entraîna Nikolai vers la sortie.

— Et ma petite Sabine ? demanda Nikolai. Où est-elle ?

— On l'a demandé d'urgence chez elle, mentit Jean-Paul. Je vous ramène à votre hôtel.

Nicolai titubait.

— Vous prenez des médicaments ? demanda Jean-Paul tandis qu'il franchissaient la porte de l'hôtel. Ce n'était peut-être pas prudent de boire autant... Etes-vous sûr que tout ira bien ?

— Tout ira bien, j'ai l'habitude, cela fait des années que je prends des médicaments pour les nerfs et pour dormir. Le ciel peut s'écrouler, je n'entends rien.

— Il y a peu de chances de ce côté-là, marmonna Jean-Paul. Attention à la marche !

Nicolai manqua s'étaler au beau milieu de l'entrée et le gardien vint à leur secours.

— Je vais vous aider à le conduire à sa chambre, dit-il à Jean-Paul, j'ai eu des instructions de la part du patron. J'attendais son retour. Je quitte mon poste vers minuit et mon collègue ne prend la relève qu'à cinq heures. Le patron avait peur que Monsieur rentre trop tard car il n'a pas de clé, ou qu'il ne trouve pas le chemin de sa chambre. Il faut dire qu'il était déjà pas mal imbibé en quittant l'hôtel tout à l'heure. A mon avis, il va dormir comme une souche jusqu'à demain midi. Zut ! Qu'est-ce qu'il est lourd ce type ! Allez, Monsieur Pavalovla, encore un petit effort, nous y sommes.

Nicolai, content de sa soirée, se mit à chanter en russe, à tue-tête, des chansons à boire.

— Monsieur Pavalovla ! Je vous en prie ! Il y a des gens qui dorment. Faites moins de bruit.

— Oh pardon ! s'excusa Nikolai dans un hoquet.

Puis il se mit à crier, à l'attention des autres résidents :

— Excusez-moi, Messieurs-Dames. Vive la Russie !

Jean-Paul et le gardien réussirent tant bien que mal à le faire rentrer dans la chambre et Nikolai s'écroula sur le lit.

— On le déshabille ? demanda le gardien.

— Laissez tomber, mon vieux. Il roupille déjà. Vous quittez votre poste maintenant ? Et s'il a un problème ?

— S'il a un problème, il y a le téléphone, et trois chambres sont habitées, les personnes partent demain matin. A cinq heures, mon collègue prend la relève. Mais ne vous inquiétez pas, il ne va pas bouger de la nuit, votre protégé. Demain vous le trouverez au même endroit. J'espère au moins qu'il ne va pas vomir. La femme de ménage a donné son congé hier, nous sommes dans la panade. Allez trouver une femme de ménage de rechange un dimanche ! Bon, je vous souhaite une bonne nuit, Monsieur.

Jean-Paul prit congé en espérant que l'écrivain allait se tenir tranquille pour le festival. Les autres écrivains devaient arriver dans la soirée du lundi et l'hôtel serait alors plein. Jean-Paul se demandait s'ils avaient bien fait d'accepter de recevoir cet homme. L'avenir le lui dirait, mais il le quitta, peu rassuré.

Edwige rentra chez elle avec un sentiment de frustration décourageant. Fallait-il qu'elle ait besoin d'argent pour aller s'exposer ainsi à la raillerie publique ! Avec ses lunettes noires, elle avait attiré tous les regards, et ceux qui n'étaient pas encore au courant de ses problèmes avec Frédéric l'étaient à présent. Evidemment, toutes les sympathies allaient au papé, et les gens la mirent dans le même sac que son ami. Deux jeunes persécutant un pauvre vieux. Voilà ce que pensait la majorité des Frontignonais. Pour eux, les deux jeunes gens menaient une vie d'enfer à Louis et elle, par-dessus le marché, se faisait tabasser par son mec... Pas joli, joli... Pas de quoi pavoiser. D'autant plus que le papé, elle l'aimait sincèrement. Un bon vieux. Edwige se regarda dans la glace de l'entrée. Vingt ans. Jolie en somme, sans ce cocard ornant son œil. Toute la vie devant elle. Que faisait-elle avec ce fou drogué ? La colère la prit soudain. Cela suffisait. Sabine avait raison, papé Louis aussi, ainsi que son grand père et toutes les personnes sensées de la ville. Elle ouvrit la porte, prête à dire à Frédéric qu'elle ne pouvait plus continuer la vie avec lui. Il n'était pas là. Où était-il encore allé traîner ? Peu importait après tout puisqu'elle avait décidé de le quitter. Elle mit toutes ses affaires dans un sac, écrivit un mot qu'elle déposa sur la table de la salle à manger, espérant que Frédéric ne s'en prendrait pas à Louis pour passer sa colère. Puis elle ferma la porte de la maison et rentra chez ses parents. Peu importait qu'il fût près de minuit. La porte de ses parents était ouverte pour elle à n'importe quelle heure de la nuit.

Louis posa son fauteuil en toile, le déplia ainsi que sa canne à pêche. Attention à l'hameçon ! Voilà. Ses doigts tremblaient un peu, rapport à l'âge, mais il n'avait pas son pareil pour mettre l'hameçon. A côté de lui, sa « musette à poisson » comme le disait toujours Antoinette digne fille de chasseur, en fait un vulgaire seau sur lequel il avait adapté une sorte de tamis pour le fermer. « Une géniale invention » aux dires de Sabine toujours prête à admirer le vieil homme. « Dommage que la petite ne soit pas là » pensa-t-il en préparant ses ustensiles. Il sourit en pensant à la tête qu'elle faisait chaque fois qu'elle devait mettre les vers sur l'hameçon... Elle tenait l'hameçon à cinquante centimètres de son visage, fermait les yeux en faisant une mine dégoûtée, et ratait le ver neuf coups sur dix. La nuit était douce en ce début d'été, la lune pleine permettait de marcher le long du canal sans lumière artificielle. Bon pour les poissons, ça. Ils ne se méfiaient pas. C'était la nuit idéale. Ses rhumatismes le laissaient tranquille depuis quarante-huit heures, il faisait beau, les grenouilles l'accompagnaient sur son passage. Pour Louis, toutes les conditions étaient réunies pour que la pêche fût bonne. Il se frotta les mains de plaisir, jeta sa canne à pêche, la fixa au sol et s'installa sur son fauteuil. Il resterait là jusqu'à deux heures du matin, pas plus, après la nuit devenait froide. Peu importait d'ailleurs si le poisson ne mordait pas. Le plaisir c'était surtout d'être là, d'écouter le silence, de sentir le parfum de la nuit et surtout la solitude. Ici, pas de Frédéric. Il s'endormit comme d'habitude, sur son fauteuil, bercé par le clapotis de l'eau du canal remuée par un léger souffle de vent. Tant mieux pour les poissons. Dans son sommeil, il rêva qu'il devait passer une rivière sans tomber et que, de l'autre côté, Antoinette l'attendait. Elle l'appelait, lui tendait les bras. Une boule dans la gorge l'empêchait de répondre à son appel.

Un bruit venant des fourrés derrière lui le réveilla. Le souvenir d'Antoinette persistait, tellement vrai, tellement fort qu'il eut envie de pleurer. Des larmes coulaient sur ses joues qu'il essuya d'un revers de la main.

— Merde, vieux fou, se dit-il tout haut.

Il entendit encore un bruit. Peut-être une sarcelle égarée ou un ragondin, ceux-ci pullulaient dans les parages. Il regarda sa montre : une heure trente.

— De toute façon, il est temps de rentrer, dit-il encore tout haut. L'humidité va tomber.

Puis regardant sa canne à pêche il rajouta en s'adressant aux poissons :

— La seule chose que je vais attraper ce soir, ce sera une bronchite. Vous l'échappez belle, les copains. Mais ce n'est que partie remise, demain je viens avec la petite. Alors profitez bien du peu de temps qu'il vous reste.

— Toi aussi, dit une voix dans son dos.

Louis n'eut pas le temps de se retourner, une douleur violente le terrassa sur place, accompagnée d'une violente chaleur. Son agresseur arracha l'arme fichée dans son dos et le retourna pour qu'il puisse voir son visage.

— Oh mon dieu, articula péniblement Louis, pardonnez-moi. Pardonne-moi, toi aussi. Dis-moi que tu me pardonnes, je t'en supplie. Je savais que tu viendrais... un jour. Je pensais que tu viendrais plus tôt. Antoinette, où es-tu ?

Atteint au poumon, Louis se vidait de son sang, inexorablement. Son agresseur attendit, le regardant sans dire un mot comme s'il voulait graver dans sa mémoire à tout jamais les traits de cet homme à l'agonie. Combien de temps ? Peut-être dix minutes. Peut-être moins. La blessure saignait très fort.

Louis traversa la rive, ses pieds semblaient marcher dans l'eau sans être mouillés. Assise sur la rive opposée, Antoinette l'attendait en lui souriant. La douleur s'estompait. Louis pensa que quelqu'un était venu le sauver. Il crut entendre des rires dans son dos, en tout cas, un rire énorme, hystérique, un rire de triomphe ou de désespoir, il ne sut faire la différence. Puis Antoinette lui prit la main et ils partirent sans se retourner.

Au bord du canal, l'agresseur de Louis se mit à pleurer sur le corps du vieil homme mort. Remords ou soulagement ? Qui pouvait le dire ? Il n'en savait rien lui-même. Mais il était trop tard pour les regrets. Il tira le corps jusqu'au bord du canal, le poussa dans l'eau et s'évanouit dans la nuit.

— Sabine ! Téléphone ! hurla Emilie à sa fille. C'est Edwige.

Sabine mit un certain temps à émerger du monde des rêves. Elle avait décidé de faire la grasse matinée au moins jusqu'à midi, avant de

consacrer sa journée à chaperonner l'écrivain et la terminer par l'accueil des autres sommités attendues dans la soirée. Il était à peine dix heures du matin, et elle n'avait pas envie d'être dérangée dans son lit douillet.

— Dis-lui que je dors.

— Elle dit que c'est urgent. C'est au sujet de Louis.

Sabine souffla, mit un pied sur le carrelage et attendit que son estomac veuille bien se remettre à l'endroit.

Elle prit le téléphone, de mauvaise humeur.

— Oui ! Qu'est-ce que tu veux ? Qu'est-ce que vous avez encore après Louis ? Vous ne pouvez pas lui ficher la paix ?

— Louis n'est pas chez lui, Sabine, ou il est malade. Tout est fermé, il n'a pas ouvert ses volets et j'ai tambouriné à la porte, il ne répond pas. Ce n'est pas dans ses habitudes de ne pas rentrer. Quand il va à la pêche tout seul, il rentre sur les coups de Minuit et c'est un lève-tôt. A sept heures du matin pétantes, il va chercher son journal, même l'hiver et il ouvre ses volets. Même que ça met en pétard Freddy car ils font un bruit d'enfer ! Ce n'est pas normal, Sabine. Qu'est-ce que je peux faire ?

— Appelle les pompiers, j'arrive.

— Sabine, j'ai peur. Freddy n'est pas rentré de la nuit, je ne sais pas où il est.

— Je me fous complètement de Freddy, si tu veux tout savoir. C'est Louis qui m'inquiète.

— Justement ! J'ai la trouille ! Hier quand je suis rentrée, il n'était pas à la maison. Alors, j'ai craqué, j'ai fait mon sac et je suis allée dormir chez mes parents. J'espère qu'il n'a pas pété les plombs en voyant que je n'étais pas là... J'espère qu'il ne s'en est pas pris à Louis...

Edwige suspendit son discours et se mit à pleurer.

— Arrête de pleurnicher sur ton sort, lui dit Sabine exaspérée. Et appelle les pompiers. Louis peut avoir eu un malaise à la pêche. Alors, merde ! Dépêche-toi ! Faites péter la serrure et s'il n'est pas là, attendez-moi.

Elle raccrocha, furieuse, et enfila à la hâte un short et un pantalon.

— Je le savais que ça finirait mal cette histoire, marmonna-t-elle en descendant les escaliers. Pourvu que Freddy n'ait pas fait le con, pourvu qu'on retrouve le vieux sain et sauf...

— Que se passe-t-il ? demanda son grand-père avec ironie. On dirait que tu as le feu aux fesses...

— Louis a disparu, il n'y a pas de quoi se marrer.

— Et ton Russe ? Où est-il ton Russe ?

— Si tu crois que j'ai le temps de me préoccuper du Russe !
s'exclama la jeune fille. Tu perds la boule, papi !

Elle claqua la porte, mit en route le scooter, gagnée par un mauvais pressentiment.

— Il faut défoncer la porte, dit Edwige, au bord de la crise d'hystérie, aux pompiers. Il doit être malade à l'intérieur.

— Mademoiselle, calmez-vous. Vous feriez mieux de rentrer chez vous. C'est quelqu'un de votre famille ce monsieur ?

— C'est mon voisin. Je m'occupe parfois de lui. Quand il est malade, je lui fais ses courses...

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Hier après-midi.

— T'as un passe, José ?

Le dénommé José crocheta la serrure et ils pénétrèrent dans l'appartement plongé dans l'obscurité. Evidemment, Louis n'était pas là. Sa liste des courses était posée sur la table de la cuisine avec du courrier à poster.

Le pompier remarqua le carreau cassé.

— Vous savez pourquoi ce carreau est cassé ? demanda-t-il à Edwige qui ne l'avait pas lâché d'une semelle.

— C'est mon ami. Ils ont eu une dispute...

— Mais oui ! répondit un de ses collègues. C'est le type que les gendarmes ont embarqué hier pour menace et harcèlement contre un vieux. Je comprends maintenant. Il est où, votre copain ?

— Chez des amis, mentit Edwige.

— Et bien, si vous savez où il est, vous feriez bien de lui dire de se présenter à la police. Remarquez, ce que j'en dis, c'est pour lui, parce que moi, je suis pompier, pas flic. Mais si on ne le retrouve pas, votre papé, il a intérêt à avoir un bon alibi, votre copain. Bon, ce n'est pas le tout, ça. A votre avis, où a-t-il pu aller ?

— A la pêche, répondit Sabine en rentrant.

— Ah, Sabine, s'exclama José. Tu le connais le vieux ?

— Ben oui, c'est le vieux Louis, imbécile ! D'habitude, je vais à la pêche avec lui le dimanche soir. Mais hier, j'étais à la mairie, pour la réception. Je sais qu'il devait aller pêcher car ses rhumatismes le laissaient tranquilles

depuis hier. Quand il n'a pas ses douleurs qui le travaillent, il aime bien se promener et surtout aller titiller le poisson. C'est un amoureux de la nature. Et au moins, là-bas, on lui fiche la paix...

— Merde, Louis, dit José visiblement chagriné. Qu'est-ce qu'il a pu lui arriver au vieux ? Bon, bon, on va aller le chercher. Sabine, tu viens avec Lucas et moi. Les autres, rentrez à la caserne, on ne sait jamais, des fois que quelqu'un l'aurait trouvé. Dans ce cas, vous nous appelez. Vous, mademoiselle, vous trouvez votre copain, n'est-ce pas ? Conseil d'ami.

— Où va-t-il pêcher Louis ? demanda José.

— Au bord du canal. Mais il faudra marcher. Votre voiture ne passera pas. La route ne va pas jusqu'au bout, il faut suivre la berge.

— Quelle inconscience ! s'exclama Lucas stupéfait. A son âge ! Vous auriez pu le dissuader d'y aller seul, surtout la nuit ! D'ici qu'il soit tombé au canal...

— Oh non, gémit Sabine. Ne parlez pas de malheur. Mais vous le connaissez, Louis. C'est une tête de mule, quand il a décidé quelque chose, vous pouvez toujours courir pour le faire changer d'avis. Et tout le monde sait qu'il va pêcher la nuit, personne n'a jamais essayé de l'en dissuader.

— Sortons le brancard, dit José en arrêtant la voiture, et la trousse des premiers secours. Passe devant, Sabine, puisque tu connais la route.

La jeune fille marchait comme un automate. Si Louis n'était pas rentré, c'est qu'il avait eu un accident. L'idée d'un mauvais coup de la part de Frédéric lui sembla stupide. Frédéric n'était pas fou. Louis avait dû faire un malaise. Elle espéra qu'il était encore vivant. De loin, elle aperçut ses affaires, son petit siège en toile renversé, ainsi que le seau à poissons. Pas de Louis. La canne à pêche avait disparu, entraînée par le vent

— Et merde ! Dit José en se baissant pour ramasser une clé. L'herbe est pleine de sang. Que s'est-il passé ? Il s'est peut-être blessé, mais comment ? Autant de sang, il n'a pas pu se couper avec son couteau !

— Ne touche rien ! dit Lucas en le retenant. Laissons faire la police.

— La police ? Pourquoi la police ? demanda Sabine.

— Mademoiselle, je suis désolé. Vous voyez bien qu'il s'est passé quelque chose de pas normal ? Il ne peut pas s'être déplacé tout seul en ayant perdu tout ce sang. Il faut s'attendre au pire.

— C'est pas vrai, c'est pas vrai... Pas Louis, non pas Louis.

Sabine tremblait et claquait des dents.

— Viens, lui dit José en la prenant affectueusement par les épaules. Viens. Je vais te donner un sucre avec de la menthe et te raccompagner chez toi.

— Non, non, pas chez moi, non. Il faut chercher Louis. Il faut le chercher, José, tu vas voir, nous allons le trouver. N'est-ce pas que nous allons le trouver, hein ? Il doit être malade quelque part, il a dû se traîner pour trouver du secours. Il a besoin de nous, allons le chercher.

— Nous, oui, toi certainement pas. Maintenant, c'est la police qui prend le relais ma vieille. Ecoute : le papé, il ne peut pas être vivant avec tout le sang qu'il a perdu !

— Qui te dit que c'est le sien ? C'est peut-être du sang de poisson.

— Sabine, tu débloques. Amène-toi.

— Là-bas, là-bas, balbutia la jeune fille les yeux exorbités. Contre la vieille péniche, je vois quelque chose. On dirait... On dirait... Oh ! mon Dieu ! Je vous en prie, non !

— Lucas ! hurla José à l'attention de son collègue. Regarde à côté de la péniche, contre le bord !

Puis, s'adressant à Sabine, il rajouta :

— Toi, reste ici. Attends-moi, je vais aider Lucas.

Sabine avait l'impression de vivre un cauchemar, qu'elle allait se réveiller, en nage, dans son lit dévasté.

-Louis, Louis, non, pas lui !

Elle emboîta le pas à José et le suivit jusqu'à la berge. Lucas avait déjà sauté sur la péniche en disant :

— Il va falloir songer à la faire enlever, cette saloperie. Plus personne ne viendra la chercher, et c'est dangereux, sans compter qu'elle ne doit plus être assurée depuis le temps... Et merde ! Ce n'est pas vrai, c'est le vieux...

Un hurlement lui répondit. Sabine s'effondra dans l'herbe en perdant connaissance.

— Putain de merde ! conclut-il comme oraison funèbre. Et elle qui se trouve mal ! Appelle les collègues et les gendarmes. Elle, il faut la ramener. Pour le vieux, c'est trop tard. Il a la tête dans l'eau... Mettons-la sur le brancard et conduis-la à l'hosto. Moi j'attends.

Tandis que José transportait Sabine évanouie à l'hôpital, Lucas attendit, en contemplant accablé, le corps du vieil homme qui flottait. Par acquis de conscience il était allé voir si, par un impossible miracle, le vieux n'aurait pas été encore en vie. Peine perdue. Il n'était pas besoin d'être devin

pour savoir que le papé était mort depuis plusieurs heures. Il s'assit sur la berge, en prenant la précaution de ne rien toucher ni déplacer. De toute façon, il ne pouvait pas ramener le vieux tout seul. Dans le ciel, le soleil dardait ses rayons à la verticale, annonçant l'approche de midi. Au loin, il entendit les cloches de l'église, et lui qui n'avait plus fréquenté la messe depuis sa dernière communion, fit tout de même un signe de croix pour la paix de l'âme de Louis. Il crut se souvenir que le vieux était communiste, mais il se dit que ça ne mangeait pas son pain un petit signe de dévotion, cela ne le ferait pas mourir deux fois. Et qui sait ? Si Dieu existait, même pour un mécréant, il serait indulgent. Louis était la crème des hommes, bourru, râleur, mais tellement attachant ! En vingt ans de carrière, c'était la première fois qu'il était confronté à une monstruosité pareille. Et pourtant, il en avait vu des accidents de la route, il en avait éteint des feux, trouvé des suicidés et pas toujours dans des circonstances agréables ! Il avait tout supporté, mais l'assassinat du papé, ça non. Il ne pouvait pas l'admettre. Il dit tout haut sachant que personne ne pourrait l'entendre :

— Si je chope l'enfant de salaud qui a fait ça, je le crève.

Et il se mit à pleurer comme un gosse, malgré ses quarante ans.

CHAPITRE II

— J'espère que vous n'avez rien touché ? dit l'officier de police judiciaire à Lucas. Et vous feriez mieux de rentrer chez vous, vous me semblez mal en point. Vous connaissiez la victime. ?

— Tout le monde le connaissait à Frontignan. C'est un personnage populaire, une figure du village, quoi. Un type bien.

— Quel âge ?

— Quatre-vingts, environ.

— Et à quatre-vingts ans, il se balade seul au bord du canal ? Pas de famille ?

— Si, une fille, mais elle habite Lyon. Enfin, je crois. Il faut demander aux autres papés, ceux qui squattent les bancs publics devant la mairie. Ils sont tous culs et chemises. Mais allez-y molo. Il ne faut pas qu'il y en ait un qui fasse un infarctus.

— Comment l'avez-vous trouvé ?

C'est la voisine qui nous a alertés, il n'était pas rentré de la nuit. Et c'est une autre jeune fille du village qui nous a conduits ici. Elle va souvent à la pêche avec lui.

— Où peut-on la trouver ?

— Pour le moment, à l'hôpital. Elle n'a pas supporté le choc.

— Bon, nous verrons plus tard. Qui peut avoir eu envie de le tuer, à votre avis ?

— Personne, c'est grotesque. Tout le monde l'aimait. Peut-être est-ce un crime crapuleux ? Vous savez, il y a des bateaux qui vont et viennent sans cesse sur le canal. Quelqu'un a pu s'arrêter... Bien que je ne voie pas pourquoi. Quel intérêt à tuer un vieux en train de pêcher ? Quand même pas pour lui voler son poisson ! On se doute qu'il ne se balade pas avec ses économies en poche... ou alors, il a vu quelque chose... Il a assisté à un crime, une transaction, enfin un incident sur le canal qui l'a rendu indésirable. Oui, ça doit être ça. Sinon, je ne vois pas.

— Pas de menaces ? Pas d'ennemis ?

— Des ennemis ? Le vieux Louis ? Peut-être à une époque, lorsqu'il faisait de la politique, mais c'était il y a longtemps et cela ne mène pas au crime. Bon, il n'était pas copain avec tout le monde, loin s'en faut. Mais nous en sommes tous là, non ? Pourtant il y en a un qui l'aime moins que les autres, c'est vrai...

— Tiens, tiens. Précisez. Qui l'aime moins que les autres ? Et comment le savez-vous ?

Lucas hésita. Quand même, ce n'était pas parce que Frédéric avait proféré des menaces qu'il les avait mises à exécution. Il y a un monde entre menacer quelqu'un et le tuer. Mais le policier s'impatientait.

— Alors, ça vient ?

— Et bien, dit Lucas à contre cœur, ce sont des disputes de voisinage. Rien de méchant...

— Vous vous foutez de moi ? Qui ?

— Son voisin. Louis avait du mal à supporter le bruit, et les jeunes, du bruit, ils en font. Alors Louis tapait au plafond avec son balai et Frédéric ça le mettait en rage. C'est un impulsif.

— Un impulsif ? Justement, c'est dangereux les impulsifs.

— Vous n'allez quand même pas soupçonner Frédéric ? Vous plaisantez ?

— En ai-je l'air ?

Depuis le début de l'interrogatoire, Lucas regardait ses chaussures comme si le fait de contempler un objet familier pouvait lui faire retrouver un semblant de stabilité, des certitudes, des repères où s'accrocher. Il considéra le lieutenant d'un regard morne. C'était un jeune d'une trentaine d'années environ, lui rappelant Thierry Lhermite, à part la couleur des yeux car les siens étaient d'un noir profond. C'était peut-être cette couleur qui indisposait le pompier car on ne voyait pas la prunelle. Vêtu d'un pantalon en toile beige avec un pli bien fait, d'une chemise à rayures avec cravate, il avait plus l'allure d'un cadre de banque que d'un policier. Des cheveux mi-longs coiffés en arrière, des mains fines comme celles des pianistes. Un emmerdeur, pensait-il, certainement. Un pinailleur qui allait lui casser les pieds jusqu'à la fin de l'enquête, un Sétois, de la police de Sète. Lucas aurait préféré avoir affaire aux gendarmes de Frontignan qu'il connaissait, que cette affaire restât « en famille » en quelques sortes. Mais l'organisation juridique est ainsi faite : le crime ayant lieu à l'intérieur de la commune, c'était la police pas la gendarmerie, et comme au bureau de police de Frontignan il n'y avait pas d'officier de police judiciaire, c'était Sète qui prenait le relais. Tout simplement... La voix du lieutenant le fit sursauter.

— Si je vous dérange, dites-le. Vous voulez que je vous donne une photo ? Qu'avez-vous à me regarder bêtement ? Je vous ai posé une question.

— Pardon ?

— Bon, reprenons. Donc vous n'avez rien touché ?

— Non, non, rien touché. Bien sûr que non ! Enfin, José a touché l'herbe et s'est mis du sang sur les doigts. Ah oui ! J'y pense maintenant. Il a ramassé une clé et l'a mise dans sa poche. On a pensé que c'était celle de Louis et qu'elle était tombée de sa veste. Evidemment, nous ne nous doutions pas qu'il avait été assassiné. Nous pensions qu'il avait eu un accident.

— Pas bien malin tout ça, pour des pros... Bon, je n'ai plus besoin de vous. Il faudra que je voie votre copain aussi. Vous restez à notre disposition, n'est-ce pas ?

Il tendit une main molle à Lucas qui ne la saisit pas mais partit sans le saluer. Lorsqu'il fut hors de portée, Lucas, n'en pouvant plus, se soulagea en disant :

— Conard, petit con...

Au bord du canal, les spécialistes de l'identité judiciaire s'affairaient. Lucas franchit le ruban jaune qui servait de frontière entre le lieu du crime et les badauds, et essaya tant bien que mal de se frayer un passage sans se faire remarquer. C'était peine perdue, la presse était déjà au courant. Lucas était exténué, vidé de sa substance. Lorsqu'on avait sorti le papé de l'eau, il aurait donné n'importe quoi pour être ailleurs. Il espérait que personne ne lui demanderait de décrire la scène car il était capable d'en vomir de dégoût.

— Foutez-moi la paix, répondit-il aux journalistes. Je vais me coucher. Allez plutôt interroger Monsieur le chef de la police, là-bas, le lieutenant Nabet, c'est un spécialiste. Moi je ne suis qu'un imbécile de pompier.

Toutes les têtes se tournèrent vers le lieutenant et Lucas put s'éclipser.

Louis reposait à présent sur le brancard de l'ambulance de service, un drap rabattu sur son visage. Autour de lui, les voix des policiers emplissaient l'espace.

— Avez-vous trouvé quelque chose d'intéressant, Brestel ? demanda le lieutenant Nabet au technicien de l'identité judiciaire accroupi dans l'herbe.

— Boaf... Un monde fou est passé par ici, on dirait. Bizarre pour un endroit aussi isolé.

— Il y a au moins celle du vieux, celles des pompiers et de la fille.

— Si ça se limitait à ça ! On dirait que c'est un lieu de passage...

— Il paraît que le vieux et la fille venaient ici souvent...

— Peut-être, mais ils n'étaient pas les seuls, je peux vous le garantir.

Et ce, sur un laps de temps assez court. La dernière pluie remonte à trois semaines, pas plus. Je ne vous raconte pas pour les empreintes ! Si vous voulez identifier tous les gus qui se sont baladés sur cette berge depuis trois semaines, vous allez devoir regarder les chaussures d'une bonne partie de la population... Sans compter les gosses...

— Des gosses qui jouent au bord du canal ?!!!!

— Ben oui, ça joue partout, les gosses, surtout quand les parents ont le dos tourné... Pour le sang, aucun doute, c'est celui de la victime. Il a été poignardé dans le dos. Enfin, quand je dis poignardé, c'est parce que je n'ai pas d'autre vocabulaire. Je ne sais pas s'il s'agit d'un poignard, d'un coupe-papier ou d'un couteau de cuisine...

— Concernant la péniche, vous avez des indices ? Parce qu'il a quand même été trouvé de ce côté le papé.

— Trouvé, mais pas tué là. C'est le petit courant qui l'a emporté et la péniche a arrêté sa promenade. En tous cas, la péniche, elle a été habitée, il n'y a pas si longtemps. Mais ça n'a peut-être aucun rapport avec notre affaire.

— Bonjour lieutenant !

Le lieutenant se retourna. L'individu qui l'interpellait avait à peine vingt-cinq ans et débutait dans le métier. Mais le lieutenant l'avait déjà pris en grippe. Sa manière de parler ne lui plaisait pas, sa désinvolture encore moins, et surtout pas son ironie cinglante.

— Bonjour, répondit-il sèchement. Vous avez trouvé quelque chose sur la péniche ?

— Ouais, dit le technicien en rigolant. Et ça va vous plaire, tiens ! C'est plein de traces de cocaïne sur le sol là-bas dedans !

— Et merde ! Il va falloir travailler avec les douanes ! Jamais tranquilles... Abancourt, arrêtez de rire bêtement, ça me tape sur les nerfs ! Quoi d'autre ?

— Comme d'hab ! Des cheveux, des restes de bouffe, de vieilles fringues. A mon avis, c'est un repaire de clodos et de drogués, votre péniche.

Genre hôtel trois étoiles pour SDF. Il y a même un petit camping gaz, une vieille casserole, trois verres dépareillés...

— Vous ferez votre inventaire par écrit. Montrez-moi le corps.

— Voilà le vieux. Peuchère... Je me demande qui a pu l'arranger comme ça.

— Malin, la réflexion... Si je le savais, hein ? Je ne serais pas là comme un con, en plein cagnard. Franchement, Abancourt, il y a des fois où je me demande si vous êtes idiot ou si vous le faites exprès. Bon, le vieux, il a été témoin de quelque chose, c'est sûr. Il faut interroger la petite qui va à la pêche avec lui. Elle a pu remarquer quelque chose les autres fois. Sans le savoir peut-être ? Bon, je vous laisse à vos investigations. Je vais la voir.

— Elle est encore à l'hôpital, j'ai téléphoné.

Le médecin s'approcha.

— Lieutenant Nabet ?

— C'est moi. Vous êtes le nouveau légiste ?

— Docteur Canzano.

— Et bien, j'espère que vous serez plus loquace que votre prédécesseur. J'attends votre rapport sur mon bureau. C'était pour hier, n'est-ce pas ? Vous voyez ce que je veux dire ? Allez, je vais cuisiner un peu la petite Sabine. Ne me paraît pas claire son amitié avec le vieux.

Le lieutenant partit sans dire au revoir à quiconque.

— Charmant, dit le docteur Canzano. Il est toujours comme ça ? Rigolo, sympa...

— Non, pas du tout, répondit Charles Abancourt. Aujourd'hui il se retient... Mais il a des excuses. Sa femme s'est tirée il y a un mois, ça le défrise. C'est pour cela qu'il va cuisiner Sabine. Emmerder une femme, c'est sa vengeance. Ça l'excite.

— Il aurait pu me demander des renseignements sur le mort, non ? Si ça ne l'intéresse pas...

— Ce n'est pas ça. Il n'aime pas les légistes. Il n'aime pas tout ce qui touche à un corps mort en général, et je ne vous raconte pas quand il va à la morgue ! D'ailleurs, vous pourrez en juger quand il viendra vous voir. N'oubliez pas de lui proposer un masque.

— Ah bon ? s'étonna le légiste. A ce point ? Hé bien, dites donc ! Heureusement que vous m'en parlez !

Puis il se retourna vers les brancardiers en disant :

— Eh, oh ! Faites attention ! Ce n'est pas parce qu'il est mort que vous devez le bousculer. Un peu de respect.

— Messieurs, je vous laisse, rajouta-t-il à l'attention des deux policiers.

— Ben merde, alors ! T'es maboul ! s'indigna l'adjudant Paulin. Qu'est-ce qu'il t'a pris de lui raconter des conneries pareilles ? Imagine la tête de Nabet quand il va lui proposer un masque ! Quand il saura que c'est toi l'auteur de cette plaisanterie, déjà qu'il a du mal à te supporter !

— M'en fous, dit Charles en riant. Moi ce n'est pas mon chef. Et je n'ai pas pu m'empêcher de faire cette blague. Il est d'une naïveté ce légiste ! Quand tu verras Nabet, salue-le de ma part. Bon, je te laisse. A plus tard.

Il rajouta à son collègue qui regardait le canal, en hochant la tête.

— Tu viens, Brestel ? Qu'est-ce que tu regardes ?

— La berge opposée. Je me demande... je crois que je vais aller y jeter un coup d'œil. Si quelqu'un a traversé le canal pour s'enfuir, il doit y avoir des traces.

— Ce qui voudrait dire que celui qui était caché dans la péniche est soit le meurtrier, soit il a vu le meurtre, conclut Paulin.

— Pas obligé. C'est peut-être un pétochard et il ne dira rien, rajouta Abancourt.

— Ou c'est un dealer, insista Brestel... D'ailleurs j'opterais plutôt pour cette hypothèse. S'il a ou ils ont vu quelque chose, ils ne vont pas se pointer pour nous le dire. Bon, on se la fait la rive d'en face ?

— Attendez, dit soudain Paulin l'esprit traversé par une idée subite. Il faut appeler la gendarmerie maritime et faire stopper tous les bateaux qui ont passé le pont dans les deux sens. Je ne me trompe pas, le pont ouvre à onze heures. Il est treize heures trente. Nous risquons de ne plus rien trouver de ce côté-là. Je préviens aussi Nabet et je vous rejoins.

Le lieutenant Nabet ouvrit la porte de son appartement et eut un coup au cœur. Depuis un mois, il avait la même sensation en rentrant chez lui. Un écoëurement au creux de l'estomac, comme s'il avait mal digéré son déjeûner. Depuis le jour fatidique où il avait trouvé la lettre de Nicole lui disant qu'elle n'en pouvait plus de vivre avec lui et qu'elle partait, rentrer dans cet appartement lui donnait la nausée. Evidemment, le chat Myrtille avait encore

fait ses besoins sur le tapis car il avait oublié de lui ouvrir la fenêtre du balcon et la vaisselle s'amoncelait dans l'évier. Il avait horreur du ménage et de tout ce qui touchait aux problèmes domestiques. Nicole avait toujours assuré. Trop même. Elle lui cassait les pieds avec sa maniaquerie, son amour immodéré du rangement. Maintenant, il pouvait laisser traîner ses chaussures sous la table du salon et des mégots dans les cendriers, ce qu'il ne manquait pas de faire. Mais cela ne le satisfaisait pas. L'appartement sentait le tabac froid, le pipi de chat et les chaussettes sales. Il repensa au corps de Louis flottant sur le canal, à l'émoi et au chagrin laissé par sa mort. Est-ce que sa mort à lui chagrinerait quelqu'un ? Même Myrtille n'en serait pas affecté, si ça se trouvait... Ce que ce chat lui demandait, c'était à bouffer, pas des caresses. Les caresses c'était Nicole qui les lui prodiguait, pas lui. Il n'avait pas le temps. A tout bien considérer, il n'avait le temps de rien, surtout pas celui de se rendre compte que sa femme avait changé et s'était trouvé un amant. Et elle était partie, en laissant le chat, et le cœur de son mari ravagé comme après avoir été passé à la moulinette. Que pensait Myrtille de cette trahison ? Est-ce que les chats pouvaient avoir de la peine ? Si c'était le cas, ils auraient pu unir leurs solitudes, Myrtille et lui. Mais ce chat-là ne le désirait visiblement pas. Ou alors, il lui reprochait le départ de Nicole. C'était cela. Ce chat le rendait responsable du départ de sa maîtresse, et il avait raison. Nabet en revenait donc à se dire que personne ne le regretterait s'il plongeait dans le canal.

Son téléphone portable le tira de ses pensées morbides. Il se dit qu'il n'avait même pas le droit de se masturber la libido tranquille, de cafarder en toute intimité. Toujours dérangé. Il posa la boîte de sardines à l'huile dont il s'apprêtait à dévorer le contenu et hurla dans le téléphone :

— Ouais ! Nabet à l'appareil.

— C'est Paulin, chef. Le légiste est parti et les techniciens aussi. Nous avons eu une idée, chef et je voudrais vous en parler.

— Allez-y. Je vous écoute.

— Vous ne voulez pas que je vienne ?

— Non, je ne veux pas. Figurez-vous que j'allais me faire un petit gueuleton avant d'aller cuisiner la petite. Si ça vous dérange, vous me le dites.

— Non, non, je vous en prie, déjeunez tranquille. Vous êtes au resto ? Bon, voilà : figurez-vous que Brestel a eu une idée. Vous connaissez Brestel, il a toujours de bonnes idées...

— Ça va durer longtemps ? vociféra Nabet excédé, connaissant le prosélytisme de son adjoint et sa propension à tourner autour du pot. Vous ne pouvez pas aller droit au but pour une fois ?

— Bon, ça va, je me dépêche. Donc Brestel a eu une idée...

Le lieutenant faillit s'étrangler avec sa sardine. Il poussa un juron et hurla à son adjoint dans le téléphone :

— Vous m'emmerdez, Paulin. Vous l'ai-je déjà dit ?

— Oui, chef. Donc, nous sommes allés voir la berge d'en face, suite à une idée de Brestel, et tenez-vous bien : quelqu'un a traversé le canal à la nage, il n'y a pas bien longtemps. Même que dans sa précipitation, il ou elle, s'est accroché à un buisson, et nous avons trouvé un morceau de tissu, genre bout de tee-shirt. Ça vous épate ?

— Je ne vous dis pas ce qui m'épate, Paulin, je préfère garder ça pour moi, vous risqueriez de vous vexer. Dites à Abancourt de se magner pour ses analyses. Maintenant, si vous voulez bien me ficher la paix, je continue mon festin.

Nabet, maussade, retourna à sa boîte de sardines. Il était bien conscient de se mettre à dos tous ses collègues, même les plus sympas et les plus dévoués, comme Paulin. Mais c'était plus fort que lui. Il avait la digestion difficile et l'abandon de Nicole le laissait démuni. C'était vrai qu'il n'avait pas à s'en prendre au reste de l'humanité, mais la colère et le chagrin le rendaient injuste. Il ouvrit la fenêtre du balcon et s'accouda à la rambarde. Au loin, on voyait la mer et un énorme bateau rentrant au port. Sans doute le Marrakech... La situation de l'immeuble le protégeait des rafales de la Tramontane quand elle soufflait l'hiver, mais l'exposait au vent d'Est et il prenait de plein fouet tous les embruns et les coups de mer. Ce jour-là le temps était calme et la terrasse protégée du plein soleil de l'après-midi, invitait au farniente. La chaise longue de Nicole y gisait, abandonnée, inutile, comme lui. Les branches d'un platane arrivaient jusqu'à l'appartement, ce qui permettait à Myrtille de rentrer et sortir à sa guise malgré qu'il fût situé au troisième étage. Une douceur de vivre qu'il goûtait chaque fois qu'il ouvrait la porte de chez lui, une sérénité ambiante plus précieuse que le plus beau des bijoux. Pourquoi Nicole ne s'était-elle pas contentée de cette vie tranquille et douce ? Pourtant, elle aimait Sète, après tout c'était elle qui y était née, pas lui. Elle y avait ses amis, sa famille, des activités multiples, et son salaire de policier lui permettait à elle de travailler seulement à mi-temps dans un petit commerce du centre-ville. Nabet refusait de comprendre, de se remettre en

question, de se dire que finalement elle n'était pas heureuse parce qu'il ne la rendait pas heureuse. Il abandonna la contemplation du port et ferma rageusement la baie vitrée. Tant pis pour Myrtille resté dehors, qu'il aille au diable ! Puis il arrosa les plantes vertes, au cas où Nicole reviendrait. Elle serait encore capable de lui reprocher d'avoir laissé crever ses plantes ! Ensuite, pris de remords il rouvrit la baie, des fois que Myrtille voudrait rentrer, regarda par-dessus le balcon, ne vit pas l'animal, referma. Des gestes inutiles, toujours « au cas où »... Cette constatation le mit en colère. Il était temps de quitter cet appartement que la chaleur du mois de juillet transformait en étuve et il avait du travail. Il téléphona à l'hôpital pour apprendre que Sabine était sortie et reprit à contrecœur la route pour Frontignan. Quelque chose lui disait que cette enquête ne serait pas ordinaire et qu'il allait se mettre à dos un monde fou...

— Je suis bien chez Mademoiselle Mattel ? demanda Nabet à la mère de Sabine venue lui ouvrir la porte.

Emilie était méfiante. Depuis le début de l'après-midi défilait une quantité impressionnante de personnes, des journalistes, des curieux, venus interroger sa fille et la moutarde commençait à lui monter au nez.

— Vous êtes chez Monsieur et Madame Mattel, dit-elle d'un ton sec. Sabine, c'est ma fille. Que lui voulez-vous encore ?

— Police judiciaire, lieutenant Nabet. Je suis désolé de vous déranger, Madame, il faut que je lui pose quelques questions.

— Excusez-moi, mais depuis le début de l'après-midi, nous sommes dérangés en permanence. Sabine est rentrée de l'hôpital depuis une heure. Si vous arrivez à lui faire dire un mot, c'est que vous êtes champion. Elle n'arrête pas de pleurer, impossible d'en tirer quoi que ce soit.

Le lieutenant entra dans l'appartement derrière la mère de Sabine. A gauche, une porte se referma précipitamment, mais pas assez vite pour que Nabet n'aperçût pas un vieil homme. Il nota mentalement ce fait et se dit qu'il devrait sûrement l'interroger, car il devait être de l'âge du vieil homme mort, à tous les coups un copain.

— Sabine, appela Emilie, un monsieur de la police veut te voir.

Nabet perçut des gémissements dans la chambre à coucher. Sabine était allongée sur le lit, la tête enfouie dans son coussin, et mordait rageusement son drap. Elle donnait des coups de poing sur le mur au risque

de s'abîmer les phalanges et ne répondit pas à sa mère. Nabet écarta doucement la mère de la jeune fille et entra.

— Mademoiselle, j'ai besoin de vous.

— Foutez-moi la paix, hurla Sabine. Lâchez-moi ! Cassez-vous ! Je ne veux voir personne. Je vous en prie, laissez-moi tranquille.

Nabet repoussa Emilie et ferma la porte derrière lui. Il s'assit sur le lit, écarta les cheveux de Sabine pleins de larmes.

— Il faut que je vous parle, mademoiselle. J'ai besoin de vous. Il faut trouver son assassin, à ce papi, non ? Vous devez m'aider.

— Je ne sais rien, c'est horrible, c'est dégueulasse, j'ai envie de vomir. Laissez-moi.

— Désolé, je fais mon boulot. Et mon boulot c'est de coincer l'ordure, ou les ordures qui ont fait ça. Et vous pouvez m'aider. Regardez-moi, s'il vous plaît. Et arrêtez de vous mutiler. Ce n'est pas en vous cassant les doigts que vous ferez avancer le schmilblick. Vous l'aimiez ce vieux, hein ? Alors aidez-moi.

— Oui, je l'aimais, Louis, c'est un crime ? J'allais à la pêche avec lui. Qu'est-ce que vous croyez ? Comme ces abrutis de journalistes qui m'ont demandé en criant de dehors si je couchais avec ? Bandes de nases...

— Je ne pense rien de tout ça. D'ailleurs mon boulot ce n'est pas de penser mais de trouver des preuves. Pour le moment, pour moi vous étiez la seule à savoir que Louis allait pêcher hier soir. A vous de me dire qui d'autre le savait.

Sabine se releva d'un bond. Nabet nota les traces noires sous ses yeux rougis par les larmes. La colère transformait son visage.

— Quoi ! Vous m'accusez peut-être de l'avoir tué ? Ou de protéger son assassin ? Vous êtes malade ou vous le faites exprès ?

— Je ne vous accuse de rien. Je pense que vous pouvez avoir en votre possession des éléments pour m'aider. Cet endroit où vous allez à la pêche, par exemple. J'aimerais que vous m'en parliez...

— Le bord du canal ? Il n'y a rien à en dire. C'est calme, il y a plein de poissons et Louis préfère aller là plutôt qu'avec les autres pêcheurs, plus près de Sète. Il dit... Il disait... que tout ce monde faisait fuir les poissons. En fait je sais bien que c'est parce qu'il aimait la solitude. Quand j'étais avec lui, nous ne parlions jamais. Nous commençons à discuter sur le chemin du retour.

— Vers quelle heure ?

— Une heure, une heure et demi du matin. Mais seulement à partir du mois de mai, pas avant.

— Donc, vous avez recommencé à pêcher il y a deux mois seulement ?

— C'est ça, oui.

— N'avez-vous rien remarqué de différent, par rapport à l'année dernière ? Quand y étiez-vous allés pour la dernière fois ? En automne ?

Sabine réfléchit.

— Mi-octobre, je crois. La dernière nuit, Louis a pris froid. D'ailleurs, cette fois-là, il y était allé seul. Après il m'a dit « on n'y va plus petite, on va choper la mort ».

— Mais n'avez-vous rien remarqué ? En mai ? insista Nabet.

— Non, je regrette, non.

— Il avait des ennemis Louis ?

— Des ennemis ? Vous rigolez ! A part le vieux Marcel avec qui il s'engrune⁶ tout le temps... Mais ils sont copains comme cochons en fait. C'est leur manière de communiquer. Et le vieux Marcel, peuchère, ce n'est pas lui qui risque de faire mal à une mouche. Et en plus, il marche avec une canne...

— Personne d'autre ? Vous en êtes certaine ? On m'a parlé d'un certain Frédéric ?

— Freddy ? Vous n'y pensez pas ?

— Vous êtes au courant des frasques de votre Frédéric, la nuit avant le crime ? Il a été embarqué par les gendarmes et il a passé la nuit chez eux. Il était imbibé de drogue et il a menacé Louis de « le crever ce vieux ». J'ai demandé le rapport. Et, tenez-vous bien, la nuit du crime, il n'était pas chez lui.

— Ce qui ne veut rien dire. La nuit du crime, il était sûrement chez une nana. Il trompe Edwige, il n'y a qu'elle qui ne le sache pas, ou qui fasse semblant. Elle est cinglée de lui...

La vision de Louis flottant à la surface du canal revint prendre possession de l'esprit de Sabine. Elle se mit à pleurer doucement. Nabet eut pitié d'elle.

— Je vais vous laisser. Je vous donne ma carte. Si vous vous souvenez de quelque chose, le moindre détail, appelez-moi.

⁶ s'engruner : se disputer ou se faire mal

— Attendez ! dit subitement Sabine. La première fois où je suis retournée avec Louis, en mai, il était inquiet. Il m'a dit qu'il avait entendu du bruit venant de la péniche, la semaine d'avant. Comme des grattements. Il a dit « ça doit être bourré de rats, là-dedans, et je déteste ces sales bestioles, ça me rappelle la guerre ». Alors j'ai ri, et je me suis moquée de lui. Ensuite, nous n'avons jamais plus rien entendu, lui non plus quand il venait seul. Je le lui ai demandé et il m'a dit que, sans doute, la mairie avait envoyé la dératisation, que les voisins les plus proches avaient dû se plaindre. Les premières maisons sont à cinq cents mètres, et sa conclusion m'a paru judicieuse. Nous n'en avons jamais reparlé.

Elle s'arrêta, sourit tristement au lieutenant.

— Je ne peux pas vous aider. Je suis désolée.

Elle rajouta en posant sa main sur celle de Nabet :

— Vous allez le venger, Louis, hein ? Faites-le pour lui, et pour moi.

C'était mon ami...

Il sembla à Nabet que la pièce soudain se mettait à tanguer comme un bateau pris dans la tempête. La main de Sabine était chaude, une toute petite main avec de fins doigts et de longs ongles bien taillés. Pas de vernis, pas de bague. Seulement une petite main en chair et en os, une main de femme de vingt et un ans, une main humaine, tout simplement. Les grands yeux gris-vert de Sabine plongèrent dans les siens avec une naïveté déconcertante. Il eut peur de s'y noyer comme Louis s'était noyé dans l'eau verte du canal. Il retira prestement sa main comme si un moustique l'avait piqué.

— Pardon, dit Sabine en se rendant compte de son trouble. Excusez-moi. Je... Enfin, je vous appellerai si je pense à autre chose.

Nabet se leva, visiblement mal à l'aise.

— Au revoir mademoiselle, dit-il sans tendre la main à la jeune fille. Je vais voir mademoiselle Ginet. Votre copine Edwige.

Sabine ne répondit pas. Elle se moquait pas mal des états d'âme du policier et de ses coups de foudre. Car elle s'était bien rendu compte de l'effet qu'elle avait fait sur lui. Seul Louis occupait son esprit. Comment était-il mort ? Avait-il souffert ? Serait-il mort si elle était allée avec lui ? Qui avait pu faire une chose pareille ? Elle ne vit même pas le policier s'éclipser. Elle se sentait seule, petite, complètement désemparée. Puis elle se souvint subitement qu'elle aurait dû accompagner Jean-Paul à l'aéroport pour accueillir deux écrivains, dont Jérôme Laval son préféré. Après tout, qu'est-ce qu'elle en

avait à fiche, de Jérôme Laval, de Nicolai et des autres ? Du festival du roman Noir, de la mairie, du monde entier ?

Nabet l'entendit hurler comme un animal qu'on torture, tandis qu'il prenait congé d'Emilie. Au même moment, le grand-père sortit de sa chambre, vit le policier et referma la porte. Nabet fit semblant de n'avoir rien vu mais se réserva la possibilité de revenir interroger le vieil homme. Bizarre, se dit-il, cette attitude. On aurait dit qu'il avait peur de lui et de ses questions. Qu'avait-il à cacher ? Cette affaire pourtant ne lui semblait pas si compliquée : trafic de drogue certainement. Trop facile peut-être ? Devant l'immeuble de Louis, il marqua un temps d'arrêt. Au dernier étage, il entendit claquer une fenêtre et vit tomber des rideaux. On l'observait. Il sonna à l'interphone, entendit comme un craquement, comme si quelqu'un décrochait de l'autre côté, mais pas de réponse.

— Mademoiselle Ginet vous feriez mieux de répondre. Sinon, je vous convoque au commissariat.

Edwige ouvrit la porte à contrecœur. Nabet prit l'ascenseur, négligeant les escaliers et le regretta. Il entendit quelqu'un les descendre en courant. Il n'essaya même pas de le rattraper et alluma son portable.

— Paulin, c'est Nabet. Demandez-moi un mandat d'arrêt contre un dénommé Frédéric Voltier. J'ai besoin de l'interroger et il vient de jouer les filles de l'air juste sous mon nez. Envoyez la patrouille de Frontignan. Ils risquent de le pincer en route. Vous me le gardez au chaud pendant que j'interroge sa copine. Ensuite, j'irai traîner du côté de la mairie, il paraît que la victime passait une partie de ses journées sur les bancs et à la pétanque. Ça m'étonnerait qu'ils aient quelque chose à m'apprendre, mais bon, on ne sait jamais. A plus tard.

La porte de l'appartement s'ouvrit et la silhouette d'Edwige s'encadra dans l'embrasure. Elle avait les yeux rouges d'avoir pleuré, et une trace bleuâtre tirant sur le jaune ornait sa pommette. Nabet, fin connaisseur en matière de problèmes conjugaux, se dit que la petite était encore plus malheureuse que lui.

— Je peux rentrer, mademoiselle ?

— Est-ce que j'ai le choix ? demanda Edwige.

— Je crains que non. C'est bien dommage que votre ami se soit enfui, ce n'est pas bon pour lui ça. Je suis obligé de le convoquer au commissariat, avec l'aide de la force publique s'il le faut. Il s'en rend compte j'espère ?

— Je ne sais pas, répondit Edwige. Il est comme fou depuis ce matin, depuis qu'il sait que Louis a été assassiné. Je lui ai dit qu'on le soupçonnait, il est entré dans une rage terrible et a tout cassé dans la maison. Depuis, il ne décolère pas.

Nabet resta interdit en voyant l'état de dévastation de l'appartement. Vision d'apocalypse. Tous les objets étaient renversés et la table gisait, bancale, amputée d'un de ses pieds. Un des carreaux de la baie vitrée était brisé, les éclats de verre gisaient encore sur le carrelage. Edwige était épuisée et sa lassitude était tellement évidente que Nabet eut pitié d'elle.

— Asseyez-vous, vous allez vous trouver mal. J'ai bien envie de vous faire hospitaliser pour mauvais traitements. C'est votre ami qui vous a arrangé le portrait de cette façon ?

Elle secoua la tête en signe d'assentiment.

— Il est souvent violent, votre ami ? insista Nabet.

— Souvent. Je suis venue ce matin chercher mes affaires. Hier j'ai dormi chez mes parents. Tout cela l'a mis en rage.

— Que prend-il comme drogue ?

— De la drogue ? Frédéric ?

— Dites donc ! explosa Nabet. Vous me prenez pour un abruti ? Votre copain, c'est un drogué, de notoriété publique. Et vous feriez bien d'arrêter de le protéger si vous ne voulez pas être inculpée de complicité d'assassinat ! Et hier soir ? Avec qui était-il ? Il vous trompe ?

— Me tromper ? Moi ?

— Mademoiselle, dit Nabet soudain radouci, êtes-vous d'une naïveté démesurée ou cachez-vous votre jeu ? Il paraît que vous êtes la seule à ne pas savoir que ce monsieur vous trompe. De deux choses l'une : soit il vous trompe et il a un alibi valable pour cette nuit, soit ce n'est pas le cas et il est mal. Nous avons trouvé des traces de cocaïne dans la péniche abandonnée sur le canal. Votre ami a proféré des menaces à l'encontre du vieux Louis, tout le quartier peut témoigner et même la patrouille qui l'a embarqué la nuit précédente. Vous voyez la conclusion ? Nous allons être obligés de le mettre en garde à vue. Et je vous garantis que si nous trouvons ses empreintes sur la péniche, son compte est bon. Tant pis pour lui s'il n'y était pas ce soir-là. Vous êtes certaine qu'il ne fait que se shooter ? Il ne ferait pas du trafic, par hasard ?

Sous la mitraille des questions de Nabet, Edwige perdait pied. Mais bien sûr qu'il devait faire du trafic Freddy ! Bien sûr qu'elle était cocue ! Bien

sûr ! Où était-il la nuit du meurtre ? Chez une de ses maîtresses avec laquelle il se bourrait de cocaïne, ou là-bas, sur cette maudite péniche ? Elle le savait bien qu'il y allait ! Y rencontrer qui ? Mystère. Elle ne le lui demandait jamais. Elle préférerait ne pas savoir.

Nabet la dévisageait, et cette intrusion dans son intimité la dérangeait.

— Je vous écoute, Mademoiselle.

— Je n'ai rien à dire. Freddy ne peut pas avoir tué Louis, un point c'est tout. D'accord, il est violent, d'accord il détestait Louis, mais de là à le tuer...

— J'aimerais que vous vérifiiez s'il ne manque rien dans votre batterie de cuisine. Pas de couteau ? Il a un couteau spécial ? Genre coupe-papier ou poignard.

— Mais non ! Il déteste les armes.

— Et cette haine pour ce pauvre vieux ? Savez-vous d'où elle vient ?

— Il dit qu'il a appris des choses à son sujet. Il dit que le vieux n'est pas si gentil qu'il en a l'air, qu'il a fait du mal dans le passé... Et d'ailleurs, Louis...

— Oui ? Louis ?

— Et bien, le soir où Freddy a été embarqué par les flics — oh, pardon ! — Louis est monté me voir. Il était déprimé et il m'a dit qu'il avait fait quelque chose de moche dans sa jeunesse. Et même il a dit que Freddy était moins moche que lui, qu'il était seulement malade.

— Bon, nous allons éclaircir ça...

Le portable de Nabet sonna. C'était Paulin.

— Et bien voilà, dit Nabet en raccrochant. Nous avançons. Votre Freddy est hébergé dans nos locaux. Du moins, cela ne saurait tarder, la police de Frontignan l'a cueilli près de chez vous, ils sont en route pour mon bureau. Vous pouvez lui procurer un avocat, si vous voulez. Au fait, il me faudrait une clé de chez vous.

— De chez moi ? Que voulez-vous en faire ?

— Si on vous le demande, hein ? Vous savez la suite.

— Si je vous donne ma clé, je n'en aurai plus. Puisque Freddy est chez vous, demandez-lui la sienne.

— Justement, il ne l'a pas. Otez-moi d'un doute. Il n'était pas avec vous cette nuit votre ami ? Il était chez vous quand vous êtes rentrée ce matin ?

Edwige sentait l'étau se resserrer autour de Frédéric. Elle avoua sous la contrainte :

— Non, il est rentré vers dix heures en criant que je l'avais enfermé dehors.

— Donc, il n'avait pas sa clé.

— Non, j'avais fermé la porte hier soir et gardé la mienne.

— Vous voyez bien. Figurez-vous que nous avons trouvé une clé sur les lieux du crime... J'aimerais faire une petite comparaison. De toutes façons, il y a des empreintes, la comparaison ne sera qu'affaire de routine.

Un silence ennuyé s'installa. Nabet demanda :

— Dites-moi, votre copine là, Sabine, elle a un copain ?

— Un copain ? Sabine ? Non.

Craignant que sa demande parût suspecte, il rajouta :

— Elle travaille à la mairie ? C'est ça ?

— Oui, elle est stagiaire. Elle s'occupe du festival du roman noir. Elle accompagne les écrivains, s'occupe du bon déroulement des réceptions.

— Des écrivains dites-vous ? Un papé mort, une jeune fille en contact avec des personnalités... Hum, hum... J'espère qu'il n'y a pas un rapport de cause à effet, sinon elle risquerait d'être en danger la petite.

— Vous pensez qu'il peut s'agir de quelqu'un qui en voudrait aux écrivains ? s'écria Edwige qui sentait l'orage au-dessus de la tête de Frédéric s'en aller.

— Hé, ho ! Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit. Pour le moment, j'opte pour la culpabilité de votre Frédéric, mais je n'ai pas de preuves. Qui pourrait en vouloir à des écrivains ? A moins qu'il n'y ait des trafiquants de drogues parmi eux. Et nous en revenons à la première hypothèse : Louis était au mauvais endroit, au mauvais moment. Le problème, c'est que votre Sabine a pu voir quelque chose les fois précédentes qui la rend dangereuse pour ces gens-là. D'où l'obligation de la protéger. Votre Freddy n'était peut-être pas seul.

— Freddy ne ferait pas de mal à Sabine, je peux vous le garantir ! dit Edwige subitement en colère. Merde ! Ça vous arrange de le déclarer coupable ? Pour vous dispenser de chercher ailleurs ? Un sale drogué ! Bon débarras, hein ? C'est ce que vous vous dites ?

— Mademoiselle, je ne retiendrai pas vos insultes, je les mets sur le compte du chagrin. Et si vous me permettez de m'occuper de ce qui ne me regarde pas, laissez-moi vous donner un conseil : arrêtez de défendre

Monsieur Voltier. Occupez-vous de vous. Ok ? Je vous souhaite une bonne soirée.

Nabet regarda sa montre. Il était presque dix-huit heures. Il lui restait un peu de temps pour aller prendre la température du village avant de rejoindre le commissariat.

Le gargouillis incessant de l'eau de la fontaine et le bruissement des cigales dans les platanes remplissaient l'espace auditif de la place de la mairie. On l'aurait dite abandonnée, vidée de ses occupants quotidiens. La température avoisinait les vingt-huit degrés, mais ce n'était pas la chaleur qui incommodait les hôtes des bancs publics. Appuyé sur sa canne, Marcel pleurait sans retenu. Heureusement qu'il avait cette foutue canne pour ne pas s'écrouler ! Il s'accrochait désespérément à la tête du général De Gaulle gravée dans le bois du pommier. Louis assassiné. Cette petite phrase venait marteler son cerveau et faisait battre le sang dans ses tempes. Louis était mort, et à présent il aurait voulu qu'il fut encore là, au moins une minute, pour se réconcilier avec lui, lui dire qu'en fait sa haine envers lui n'en était pas une, qu'il l'avait toujours respecté, apprécié, aimé même. Philippe, lui, regardait, hagard, les aiguilles de l'horloge de la mairie poursuivre leur ronde monotone.

— Louis assassiné... dit-il, plus pour tenter de s'en persuader que pour annoncer une évidence. Assassiné. Cela devait finir comme ça. Le petit salaud.

— J'aurais dû avoir le courage de le buter quand il a tapé mon Edwige, répondit Marius les dents serrées.

— Et c'est toi qui serais mort, imbécile. Non, il aurait fallu avertir les flics avant, et encore... Ce n'est pas parce qu'un type tape sa femme qu'il va forcément devenir un assassin, lui répondit Philippe.

— Nous aurions dû lui donner une bonne leçon, rajouta Marcel. Puisque la justice est incapable de défendre une femme, nous aurions dû faire le boulot nous-même.

— Il est encore temps...

— Ne débloques pas, Marius, dit Philippe en soupirant. Tu nous as regardés ? De la guimauve dans les muscles, c'est ce que nous avons. Et le Freddy, il est taillé comme un Turc. Et puis, les flics l'ont arrêté. Il n'est pas près de sortir.

— Ouais... mais s'il sort, on lui fait sa fête. Guimauve ou pas guimauve, si nous nous y mettons à tous...

— Faut voir... A ce moment-là, il faudra contacter Firmin et aussi André...

— Tais-toi, dit subitement Marius. Regardez ce type qui vient vers nous. Ça sent le flic. C'est la troisième fois qu'il passe devant nous, l'air de rien. D'ailleurs, le voilà qui rapplique.

Nabet se demandait comment il allait aborder les papés assis sur le banc. Devait-il leur révéler son identité ? Faire semblant d'être un simple passant ? Il se dit que les vieux n'étaient pas idiots et qu'il devait jouer carte sur table. Il les aborda donc le plus naturellement possible en sortant sa carte de police.

— Bonjour, Messieurs, dit-il, il fait chaud.

Pas de réponse. Les trois hommes attendaient.

— Lieutenant Nabet, de la police judiciaire de Sète. Puis-je m'asseoir avec vous ?

— Le banc est à tout le monde, répondit Marcel.

— Louis, c'était votre copain ?

— C'était, ajouta simplement Marius qu'une boule dans la gorge empêchait de parler.

Nabet resta muet un moment. La tâche n'était pas facile, il sentait bien qu'il n'était pas le bienvenu. Et pourtant, il était sûr que les papés pouvaient l'aider. Un glas sonna à l'église. Les trois hommes se tassèrent un peu plus sur le banc. Autour d'eux, les voitures allaient et venaient, se garaient, repartaient, et pourtant tout semblait immobile. Des enfants passèrent en vélos en s'interpellant. La vie continuait. Mais pour les trois hommes, elle était suspendue, comme un film à l'arrêt dans le magnétoscope. Pause. Malheureusement, impossible de rembobiner la cassette. Louis était bien mort, plus jamais il ne viendrait papoter sur le banc, regarder passer les piétons en faisant des commentaires pas toujours charitables. Cette évidence leur crevait les yeux, les cœurs, et les avait vieillis de dix ans.

— J'ai besoin de vous, insista Nabet, faisant éclater le silence comme une bulle de savon.

— Que voulez-vous savoir ? Si Louis avait des ennemis ? s'énerva Marcel. Tout le monde vous dira que son ennemi juré c'était moi. Ennemis pour la vie. Vous croyez que je l'ai tué mon copain ?

— Vous ai-je mis en examen ? demanda Nabet. Je vous parle d'un vrai ennemi, insista-t-il en appuyant sur le mot vrai.

— Non. Pas d'ennemi.

— Et Monsieur Voltier ?

— Qui c'est celui-là ? demanda Philippe de bonne foi.

— Frédéric, le copain de la petite Edwige, ça vous dit quelque chose ? Non ? Messieurs, je suis patient, mais quand même, n'en abusez pas. Vous connaissez Edwige ?

— C'est ma petite fille, répondit Marius. Oui, je le connais, Frédéric, de la mauvaise graine. L'air d'un porte-clés avec ses trucs, là, sur le visage ! Des « percings », ils appellent ça ! Il a déjà menacé Louis.

— Et à part lui, personne d'autre ? Il ne vous a rien dit, Louis ?

— Il était bizarre, ces derniers jours, dit Philippe. Quelque chose le tracassait. Il avait un comportement étrange. Surtout l'autre jour, quand le Russe est venu nous voir. Il est parti comme s'il avait le feu aux fesses. Même que nous l'avons un peu tarabusté à ce sujet. Faut dire que Louis, il a bien connu les Rouges à une époque, mais ce Russe-ci est anti-communiste, alors cela ne pouvait pas coller avec Louis.

— Oui, évidemment. On peut le trouver où, ce Russe ?

— A l'hôtel « Le grand Large ». Mais vous feriez mieux de passer d'abord par la mairie, sinon ils vont vous arracher les yeux. C'est leur protégé, rajouta Marcel.

— Et Louis, quand il n'était pas ici avec vous, il était chez lui ? Pas d'autre activité ?

— Et bé si ! dit Marius en haussant les épaules, comme si c'était une évidence et ne pas le savoir une hérésie. Il va aux boules, tiens !

— Pas d'ennemi aux boules ?

— Pourquoi ? demanda Philippe en perdant patience. On l'a assommé avec une boule ?

Nabet ne souleva pas l'ironie. Visiblement, les papés n'avaient pas envie de coopérer.

— Très bien. Merci de votre coopération, Messieurs. A bientôt.

Nabet se leva, serra la main aux trois hommes et prit congé.

— Il a l'air bien ce type, il me plaît, avoua Marius. On pourrait l'aider.

— L'aider à quoi ? explosa Marcel. Maintenant il va faire chier le Russe. Tu ne pouvais pas tenir ta langue, Philippe ? Pourquoi tu lui as parlé de l'écrivain ?

— Pour l'emmerder, admit Philippe, ça l'occupera. Tu l'as vu ce flic ? Sapé comme un jeune premier du cinoche ? Et qu'est-ce qu'ils avaient besoin de faire venir un Sétois ? On n'a pas assez de flics à Frontignan ? Ces étrangers du dehors qui se prennent pour des « lébintis »⁷ !

— En tous cas, il faudra bien qu'on le juge le salopard qui a tué Louis, rajouta Marius, les larmes aux yeux. Et si la justice ne fait rien, on s'en occupera. Parce que si ça se trouve, Frédéric, on va le faire passer pour fou et il finira ses jours aux frais de la princesse dans un centre, tranquille comme Baptiste.

— Ouais, acquiescèrent Philippe et Marcel. On s'en occupera.

Deux solutions s'offraient à Nabet : aller à la mairie demander l'autorisation de rencontrer le Russe ou se rendre directement à l'hôtel. Les usages auraient voulu qu'il allât d'abord à la mairie mais Nabet se fichait pas mal des usages et n'en faisait toujours qu'à sa tête. Il estima plus judicieux de voir le Russe en dehors de tout protocole.

Il rentra dans l'hôtel, s'approcha du gardien et sortit sa carte. En fait, il aimait assez contempler la tête de ses interlocuteurs sous le nez desquels il brandissait les bandes tricolores de sa pièce d'identité. Georges, arrivée depuis seize heures, le regarda d'un œil éteint. Dans le hall de l'hôtel, la chaleur était insupportable à cause de la climatisation encore en panne malgré trois interventions, et il avait l'impression de se liquéfier et de dégouliner sur le bureau. Les bandes tricolores de la carte de Nabet le laissèrent parfaitement indifférent, il aurait préféré voir la carte du plombier. Il répondit d'une voix atone :

— Ouais ? Qu'est-ce vous voulez ?

— Vous poser quelques questions. Vous tiendrez le coup ?

— Humpf, répondit Georges. Humpf.

— Vous ne parlez que par onomatopées, ou je peux espérer une conversation en français ? demanda Nabet avec son ironie coutumière.

Georges haussa les épaules et attendit.

— Bon, reprit Nabet déstabilisé par sa mollesse, voilà : vous avez bien un Russe chez vous ?

⁷ Surhommes, malins

— Un Russe ? Oui. Monsieur Pavalovla. Une sacrée éponge.

— Comment ça, une éponge ?

— Vous ne les savez pas ? Il picole comme pas deux.

— Ah... Et la nuit dernière ?

— La nuit dernière ? Ah, la nuit dernière... Jean-Paul, celui de la mairie, l'a raccompagné vers vingt-deux heures, il était dans un état de décomposition avancée. Il s'est écroulé sur le lit, et s'est mis à ronfler.

— Il ne peut pas être ressorti ?

— Ressorti ? Vous rigolez ! Et pourquoi faire ? Pauvre, il ne tenait pas debout et en plus il prend des cachets pour dormir. Et c'est impossible de sortir, les clients n'ont pas la clé.

— Ah, répondit Nabet. Excusez-moi. On m'a mal renseigné.

— Pas de mal.

Nabet était perplexe. Pourquoi les papés l'avaient-ils lancé sur la piste de l'écrivain ? Quel coup manigançaient-ils ? Il quitta l'hôtel sans daigner rencontrer l'écrivain, il n'avait pas de temps à perdre à ennuyer un étranger. Inutile de se mettre à dos la communauté littéraire internationale pour des blagues stupides de vieilles personnes désœuvrées. Il revenait au point de départ : la culpabilité de Frédéric. Culpabilité qui ne faisait aucun doute pour lui, mais dont il n'avait aucune preuve matérielle. A moins que ses collaborateurs n'eussent du nouveau. Il décida de passer par son bureau, vu que personne ne l'attendait chez lui. Qu'aurait-il fait si Nicole avait été encore là ? Serait-il rentré à son domicile ? Force lui était de reconnaître que non, il ne serait pas rentré, il se serait rendu à son bureau. Elle avait peut-être raison, Nicole. Les soirées passées seule devant la télévision, les dimanches chez sa mère, sans lui, des vacances qu'il repoussait toujours pour des raisons somme toute sans fondement. S'ennuyait-il en sa compagnie ? Certainement. La vérité lui apparut soudain tellement limpide qu'il se demanda comment il avait fait pour rester tant de temps avec elle. Oui, il s'ennuyait avec elle, à en mourir. Et même, à tout bien considérer, elle l'emmerdait profondément. Toujours ses ongles bien peints, ses rendez-vous hebdomadaires chez le coiffeur, ses courses au supermarché, ses soldes, ses fringues ! Et ses réunions avec des copines ! « Tu parles ! dit tout haut Nabet. Des réunions avec des copines ! Quel con, j'étais ! ». Ce n'était certainement pas chez les copines qu'elle avait rencontré son amant. Finalement, il devait se rendre à l'évidence : Nicole et lui n'avaient rien en commun. Pas même au lit, finalement. Chassant de son esprit le souvenir du corps alangui de sa femme

qui l'avait empêché de dormir pendant des nuits entières depuis un mois, il repensa à Sabine, à ses doigts chauds, au gris triste de ses yeux. Il allait le trouver l'assassin du vieux ! Ne serait-ce que pour ramener un peu de lumière dans ces yeux-là.

Une file interminable de voitures s'étirait le long du quai Bosc. Nabet gara sa voiture en double file, indifférent aux coups de klaxons rageurs des autres automobilistes. Paulin l'attendait, à califourchon sur une chaise, face à Frédéric.

— On progresse ? demanda Nabet.

— On va progresser, chef, aucun doute. Ce monsieur est prêt à coopérer. Pas vrai, Freddy ?

— Ramène-le au chaud, Jean-Claude, dit Nabet à son second et employant le tutoiement comme chaque fois qu'une affaire lui tenait à cœur. On verra ça demain. Il ne va pas s'envoler. Je voudrais voir les éléments avec toi.

Paulin ne se formalisait plus des coups de tête de son chef. Impassible, il accueillait les « tu » et les « vous » indifféremment et avec philosophie.

— Vous n'allez pas me garder toute la nuit ! Vous n'avez pas le droit ! s'indigna Frédéric. Je n'ai rien fait.

— Tais-toi, dit Nabet. Tu me fatigues. Va dormir.

— Je veux un avocat ! hurla Frédéric.

Personne ne lui répondit et les deux policiers se retirèrent dans le bureau.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé d'intéressant ? demanda Nabet en s'affalant sur sa chaise. Tu as eu Abancourt ?

— Plein de choses, soupira Jean-Claude, trop peut-être. Mis à part cette foutue clé pleine de traces des doigts du pompier, on a récupéré des bris de verre, très peu d'ailleurs, juste quelques traces. D'après Charles, ce seraient des restes de verres de lunette, mais il faut voir s'ils sont vieux ou pas, et la personne a dû ramasser les morceaux. Pas beaucoup de traces de pas de ce côté de la berge, c'est tellement sec ! En plus nous avons tous foulé la poussière en long, en large, et en travers !! Mais de l'autre côté, c'est le pied... si je puis dire. Il y en a partout, et des fraîches, s'il vous plaît ! Quelqu'un a traversé le canal comme s'il avait le diable aux trousses. En plus, il a oublié un bout de tee-shirt. Quant à la péniche, c'est un vrai musée à empreintes. Sur les canettes de bière, le reste de vieille bouffe.

— Et Louis ? Comment est-il mort ?

— Ça, c'est le plus dégueulasse. Il n'est pas mort sur le coup. Mais ce n'est pas lui qui est tombé au canal, car il était déjà mort avant de tomber. Non. Son assassin l'a regardé mourir au moins pendant dix minutes. Ce qui ne colle pas avec Frédéric et la traversée du canal. Celui qui a traversé le canal était paniqué, alors que l'assassin a fait preuve d'un sang-froid incroyable. Quant à l'arme du crime, pour le moment impossible de savoir. Un coupe papier, peut-être ?

— Tu as essayé de savoir pourquoi Frédéric Voltier détestait tant le vieux ?

— Dès qu'on aborde ce sujet, il se ferme comme une huître. La seule chose qu'il sait dire, c'est qu'il ne l'a pas tué.

— Va me le chercher. Il faut que j'éclaircisse ça. Il est à jeun ?

— Maintenant oui, à peu près. On lui a fait une prise de sang, mais je ne sais pas si le résultat sera positif, il ne se came pas toute la journée, ce mec. A mon avis, il ne faut pas le prendre pour ce qu'il n'est pas. Cette péniche, ça sent le trafic, ce n'est pas seulement un endroit tranquille pour se camer, il peut faire ça chez lui.

— Donc sur cette péniche il attendait quelqu'un, et le vieux les gênait. Tu as demandé une vérification de tous les bateaux qui ont pu passer le pont après vingt-trois heures hier ?

-J'ai eu François, à la gendarmerie maritime, répondit en baillant Jean-Claude qui aurait bien aimé rentrer chez lui. Ils vont envoyer la vedette du « gendarme Lopes ». Vous êtes sûr de vouloir interroger Voltier ?

— Sûr. Pourquoi ? Tu en as marre ?

— Ben, c'est Régine, vous comprenez, elle râle tout le temps que je rentre trop tard.

— Et bien, tu diras à Régine que c'est le boulot. Allez, va me chercher l'autre zouave.

Nabet était conscient d'outrepasser ses pouvoirs de supérieur hiérarchique mais il n'avait pas envie de passer la soirée seul. Paulin ne protesta pas tout en se disant que le reste de la soirée en compagnie de sa femme allait être houleux. Son amertume était visible et Nabet savoura sa victoire avec une joie malsaine. Après tout, de quoi se plaignait Paulin ? Il avait toujours sa femme, lui. Paulin revint avec Frédéric traînant les pieds. Celui-ci se laissa tomber sur la chaise et envoya la corbeille à papiers rouler

sous le bureau. Nabet ne voulut pas relever la provocation et fit signe à son adjoint de garder son calme.

— Donc, attaqua-t-il d'une voix douceuse, tu détestais le grand-père au point de le menacer, je cite : je le buterai cette ordure. Cependant, aux dires de tous, Louis n'était pas une ordure mais un gentil papé qui ne faisait de mal à personne. Serais-tu en possession d'informations que nous n'avons pas ?

Frédéric garda le silence et promena son regard sur le plafond où s'ébattaient une dizaine de mouches. Il se dit qu'avec la fougue avec laquelle elles se reproduisaient, le commissariat allait devenir invivable au milieu de l'été. Cette constatation le réjouit bêtement, et il se mit à sourire.

— Tu rêves aux anges ? demanda Nabet Je t'ai posé une question.

— Sais pas, marmonna Frédéric.

— Qu'a-t-il vu Louis, sur le canal qu'il ne devait pas voir ? C'est toi qui l'a buté ou tes copains ? Dis-le-nous si ce sont tes copains. Ce sera mis dans ton dossier, le tribunal en tiendra compte.

— Mais merde ! Je m'esquinte à vous dire que je n'ai pas tué Louis ! Je n'avais aucune raison de le faire !

— Mais tes copains ? Ils en avaient, eux ?

— Quels copains ? Qu'est-ce que mes copains ont à voir avec ça ?

— Et bé, tes copains, ceux avec lesquels tu traficotes sur la péniche ? Tu sais ? La péniche près de laquelle on a trouvé le corps de Louis ? Il y a tes empreintes partout sur cette péniche. Et tiens-toi bien : nous avons trouvé des traces de cocaïne près d'elles, c'est con, hein ? Et attends, tu ne sais pas la meilleure ? Sur la berge opposée, on a trouvé un bout de tee-shirt avec du sang dessus. Tu connais la recherche d'ADN ? Cela ne va pas traîner. On décèle ton ADN sur le tee-shirt, et ton compte est bon. Tu piges, mon vieux ? T'est foutu, tes copains ne vont pas venir témoigner en ta faveur pour nous dire que tu étais gentiment en train de foutre le camp pendant qu'ils butaient le vieux, que tu n'étais pas d'accord, que tu as préféré te tirer. Non, et tu laisses sur les lieux du crime ton ADN, ta clé...

— Quelle clé ? rugit Frédéric. Qu'est-ce que vous avez encore inventé comme saloperie pour me mettre ce crime sur le dos ?

— Et bien, la petite clé de ton appartement que tu as gentiment laissée traîner à côté de la flaque de sang de Louis. Imbécile ! T'es même pas capable de faire un crime parfait, il faut que tu fasses le petit Poucet, crétin !

— J'ai jamais laissé ma clé nulle part, dit Frédéric soudain calmé. La clé de mon appart, elle est chez Betty, ma copine. Je l'ai oublié sur la table de nuit. Alors le scénario bidon que vous avez monté ne tient pas debout.

— Nom, prénom, adresse de la Betty.

— Elle est mariée, Betty.

— Rien à foutre ! s'énerva Nabet contrarié par cette révélation. L'adresse, au trot !

Paulin nota les informations et Nabet lui dit :

— Fous-moi cet abruti au frais. Il m'énerve. Et toi, arrête de sourire, lou ravi ! Tu n'es pas encore sorti de l'auberge. Il reste le tee-shirt et l'ADN. Mais cela attendra bien demain. J'ai sommeil et Régine va râler. N'est-ce pas Paulin ?

— Vous n'avez pas le droit de me garder ! La garde à vue, c'est moins de vingt-quatre heures ! Et c'est impossible de dormir ici. Je suis claustrophobe et je fais de l'asthme. Soyez sympa, filez-moi au moins un coussin.

— Pardi, et tu ne voudrais pas l'hôtesse avec ? De l'asthme ! Monsieur fait de l'asthme ! On croit rêver. Tu nous prends vraiment pour des caves ? Allez, bonne nuit. Peut-être seras-tu plus coopératif demain ? De toute façon, je demande au procureur de t'inculper. Clé ou pas clé, c'est toi l'assassin, mon petit père. Tu finiras bien par avouer. Question de temps et de patience, et du temps j'en ai. Ma femme s'est tirée, je n'ai rien d'autre à faire. Par contre, de la patience, je n'en ai pas à revendre et je crois avoir déjà dépassé le cota. Demain matin, nous aurons le résultat des analyses et tu ne seras plus en garde à vue et c'est le juge qui s'occupera de toi. Nous avons assez pour te faire inculper, le procureur est d'accord. Là, tu pourras prévenir ton avocat. Mais sache que la garde à vue pour des affaires de drogue peut aller jusqu'à quatre jours pour les besoins de l'enquête.

Nabet se leva et fit signe à Paulin de le ramener dans sa cellule.

— Attendez ! attendez ! Je ne l'ai pas tué, Louis. Il était déjà mort quand je l'ai trouvé.

— Bon, dit Nabet en se rasseyant. Hé bien voilà ! On devient raisonnable. Paulin, va lui chercher un café. Allez, accouche.

— Je ne l'ai pas tué. J'étais dans la péniche, j'ai entendu du bruit. Je n'osais pas sortir. Cela faisait trois heures que j'attendais comme un con que Louis s'en aille. Je me suis endormi. J'ai été réveillé par un bruit, des cris étouffés. Puis un « plouf », comme si on jetait quelque chose dans le canal.

Je me suis fait tout petit au fond du bateau. J'ai attendu... Combien de temps ? Je n'en sais rien, cela m'a paru des heures ! Quand j'ai compris que tout était redevenu calme, je suis sorti de la péniche. J'ai aperçu un corps qui flottait sur le canal. Je suis allé voir sur la berge, il y avait du sang partout. J'ai eu peur, j'ai sauté au canal et j'ai rejoint l'autre côté, j'avais peur de laisser des traces.

— Et tu ne t'es même pas préoccupé du sort du vieux ? Tu aurais pu au moins regarder s'il n'était pas mort !

— Avec tout le sang qu'il y avait par terre, il ne risquait pas d'être vivant.

— Ça ne tient pas debout tout ça. Et qu'est-ce que tu faisais dans la péniche, en pleine nuit ? T'as bien un domicile ? Tu en as même deux. Edwige, Betty... Alors, la péniche, à une heure du matin, si ce n'était pas pour tuer le vieux, c'était pour rencontrer tes copains qui te fournissent la coca. J'en reviens donc à te demander : qui a buté le vieux ? Toi ou tes potes ? Donc tu restes ici au frais de la princesse pour la nuit.

Frédéric, au bord des larmes, renifla.

— Edwige va m'attendre.

— Ça m'étonnerait. Elle s'est tirée, ton Edwige. Et si c'était ma fille, crois-moi que tu n'aurais pas eu le temps d'aller tuer le vieux Louis. J'imagine tout à fait le vieux Louis, excédé par ta violence, qui a voulu défendre la petite ! Il en avait au moins un dans cet immeuble qui avait des couilles. En attendant, il est mort et tu vas payer.

— Je n'ai pas tué Louis.

— Tu diras ça au juge, dit Nabet en se levant. Moi j'ai ma dose pour aujourd'hui.

— Et mon café ? Merde ! Vous m'aviez promis un café.

— Un café ? Ça va t'empêcher de dormir, un café, susurra Nabet. Cela ne serait pas raisonnable.

Paulin ramena Frédéric dans sa cellule. Nabet l'entendit hurler de son bureau. Il regarda l'horloge, il était vingt heures trente. Une heure correcte pour rentrer chez lui.

— On y va, Jean-Claude, dit-il à son adjoint. Je ne voudrais pas que Régine me maudisse jusqu'à la septième génération. Quoique, des générations futures, je ne sois pas près d'en engendrer, rajouta-t-il avec amertume.

— Vous venez prendre un verre à la maison, chef ?

— Non, je rentre. Le bonjour à Régine. Moi j'ai Myrtille qui m'attend.

— Myrtille ? s'étonna Paulin.

— Ouais, le chat. Je crois que je me suis pris d'affection pour lui.

Enfin, disons que nous cohabitons tous les deux, unis dans l'adversité. Il ne m'emmerde pas, ne se vautre pas sur mes genoux devant la télé, et ne se couche pas sur mon journal. Avec Nicole, il avait tous les droits, mais il a compris qu'avec moi, il ne fallait pas trop la ramener. D'ailleurs, je vais le rebaptiser. Myrtille c'est con comme nom pour un chat, tu ne trouves pas ? Il n'y a qu'une bonne femme pour dénicher un nom pareil. Je vais l'appeler... disons « chat », tiens. Il a plus du chat que du fruit quand même. Tu ne crois pas ?

Paulin acquiesça pour faire plaisir à son chef. Il savait que cette fausse désinvolture cachait de la pudeur et de la peine. Il ignorait que, à ce moment précis, son chef pensait à Sabine, la copine de Louis, et pas pour les besoins de l'enquête.

— Je vais faire une petite balade à pieds avant, dit Nabet. Histoire de m'ouvrir l'appétit pour terminer la boîte de sardines de Midi. Myrtille — enfin, Chat — attendra bien un moment de plus. Il doit bien avoir une copine qui traîne, lui, pour lui tenir compagnie.

Dehors, le bruit s'était calmé. Nabet marcha le long du quai où les lumières se reflétaient comme autant de lucioles. Ses pas le conduisirent jusque devant la chambre de commerce et il poussa jusqu'en ville pour prendre un bain de foule. Les quais étaient animés, un bateau chargé de touristes sortait pour une balade en mer. Des bistrots venaient des éclats de rires et de voix, de la musique et des cris d'enfants. Cette joie simple attrista Nabet au lieu de lui redonner le moral. Cela lui rappela Nicole, les soirs où ils allaient main dans la main goûter leur bonheur bien abrité derrière leur amour. Quelle dérision ! On n'est jamais à l'abri de rien. Le cœur serré, il pensa à Louis, tranquillement occupé à pêcher en regardant clapoter l'eau du canal, et cette vision le ramena à Sabine. Il ne savait plus très bien où il en était. Sabine et Louis, la pêche la nuit, un bonheur tranquille de deux êtres innocents. Et Nabet doucement revint à son enquête qu'il avait tenté de chasser de son esprit pour la soirée. Sabine était en danger. Elle et Louis avaient été témoins de quelque chose, il en était certain. Du diable s'il savait quoi ! Seul Frédéric pourrait le lui dire. Mais pour une raison qui lui échappait, il était sûr qu'il nierait, même devant le juge. Question de gros sous, sûrement.

Les douanes allaient devoir mettre leur nez dans son enquête et cela le défrisait de le savoir ! Nabet avait horreur de partager ses enquêtes.

— Bordel ! dit-il tout haut.

Puis il retourna à sa voiture et rentra chez lui où l'attendait Chat assis sur le rebord du balcon.

Natacha s'approcha de la fenêtre. Alors, tout était donc fini ? Tant d'années d'attente, d'espoir, de haine, pour quoi ? Même pas la douceur de la vengeance. Rien. Pas le moindre petit sentiment de victoire, pas la moindre joie. Toute sa vie elle avait attendu, pour rien.

Les bruits de bottes se firent coups de canons, le ciel de Saint-Pétersbourg s'illumina des bombes allemandes.

— Laissez-moi tranquille ! hurla-t-elle en pleurant. Nikolai, au secours ! Non, pas ça ! Je vous en prie, non ! Oh mon Dieu ! Accordez-leur votre pardon. Et pardonnez-moi aussi mes péchés.

Assise sur son fauteuil roulant, Natacha pencha doucement la tête et ferma les yeux éternellement sur ce monde de douleur.

Au-dessus de la Neva, éclata le feu d'artifice, aussi bruyant qu'un boulet de canon. Personne n'entendit les cris de la vieille dame enfermée dans sa folie et dans sa solitude, refusant la visite de l'infirmière que Nikolai lui avait embauchée. La seule personne autorisée par Natacha à entrer dans l'appartement était la femme de ménage avec laquelle elle était parvenue à créer des liens affectifs malgré son caractère impossible. Mais la femme de ménage ne viendrait pas avant la fin de la semaine.

Le téléphone sonna dans le vide.

A Frontignan, Nikolai se dit que Natacha ne voulait pas lui répondre et qu'il aurait tout le temps de régler ses comptes avec sa mère en rentrant.

— Quel dommage que Sabine ne soit pas là ! déplora Marie-Claude en ce matin d'inauguration du festival. Tout le monde est présent, la presse aussi.

— Normal, répondit Jean-Paul, avec le meurtre du vieux Louis, il n'y a pas que la presse littéraire attirée aujourd'hui par notre manifestation. Cela ne me dit rien qui vaille, cette affluence. Je crains que, loin de nous faire de la bonne publicité, cela ne nuise à notre image. J'espère que les flics ne vont venir mettre leur nez dans nos affaires.

— Et pourquoi viendraient-ils ?

— Ben, dame, tous ces étrangers ? Frontignan est une petite ville tranquille. Il suffit qu'un maximum d'étrangers débarque pour qu'il y ait un crime. Tu vois la relation ? Ils sont capables de s'amuser à éplucher tous les bouquins pour voir s'il n'y en aurait pas un assez bête pour reproduire son scénario dans la réalité. A mon avis, un type bien de chez nous a attendu précisément ce jour pour accomplir son crime. Cela va détourner l'attention des policiers et noyer sa personnalité dans la masse. Ce n'est pas bon pour les écrivains, ça. Nikolaï a déjà fait une crise ce matin, à cause de Sabine qui va être absente. A mon avis, il en pince déjà pour elle. Ceux qui sont arrivés hier soir ne disent rien, mais n'en pensent pas moins. Et en plus, rajouta-t-il en prenant une voix aiguë, imagine qu'il y en ait qui se droguent ! Les policiers et leurs clebs sont capables de débouler ici, à cause de Frédéric. Tu vois la merde ?

— Oh, là, là ! dit Marie-Claude stupéfaite. Mais tu es parano, ma parole ! Tu ne lirais trop de romans noirs, des fois ?

— C'est ça, rigole, tu verras. J'espère qu'ils vont inculper Freddy et qu'ils nous laisseront tranquilles.

— T'es un beau salaud, Jean-Paul, dit une voix dans son dos.

— Sabine ! Et bien alors ! Si nous t'attendions aujourd'hui ! Je croyais qu'à cause de Louis...

— Et alors, répondit Sabine, des sanglots dans la voix. Louis, il ne voudrait pas qu'on accuse quelqu'un sans preuve. Il était honnête, Louis. Et Freddy est incapable de l'avoir tué. Freddy n'est pas un assassin.

— Que tu dis...

— Où l'ont-ils amené, Louis ? dit Marie-Claude pour faire diversion. J'aurais voulu aller faire une visite...

— Une visite ? A Louis ? Qu'est-ce que tu en as à foutre de Louis ? Tu le connaissais ? Il est à la morgue, si tu veux tout savoir. Ils sont en train de le dépecer, de le découper en petits morceaux. Pour faire « parler le corps », comme ils disent. Mais il ne parlera plus Louis, il...

Sabine, incapable de terminer sa phrase, se mit à pleurer.

— Mademoiselle Sabine ! dit la voix joyeuse de Nikolai. Je croyais ne plus vous revoir.

Sabine lui tendit la main, et Nikolai se rendit compte de sa gaffe et du froid que sa réflexion avait jeté.

— Je suis désolée. Pardonnez-moi. Ne pleurez pas mon petit, cela attriste vos si beaux yeux. Je suis sûr que votre ami ne voudrait pas voir vos beaux yeux tristes.

— Il est totalement abruti, dit Jean-Marc à Marie-Claude en aparté.

Déstabilisé par l'innocence de l'écrivain, Sabine eut un petit sourire amer.

— Non, dit-elle, Louis n'aurait pas voulu cela. Je suis sûre qu'il vous aurait aimé s'il vous avait connu.

L'arrivée du maire coupa court aux conversations. Il serra les mains avec une mine de circonstance, visiblement très ennuyé.

— La presse est là. Où sont les écrivains ?

— En retard, Monsieur le maire, répondit Nikolai le seul à qui la question n'était pas destinée. Ceux qui sont arrivés hier soir sont allés à la plage, les autres se préparent.

— Zut, dit le maire. Il est déjà douze heures trente. Et vous Monsieur Nikolai, pas trop déstabilisé par notre drame ? Nous vous avons un peu négligé, hier. Je suis désolé.

— Ne vous excusez pas, répondit Nikolai, grand prince. Je comprends. C'est vraiment horrible. Je me mets à votre place. Si je peux faire quelque chose ?

— Monsieur Pavalovla ? Monsieur le maire ?

Plusieurs journalistes s'étaient approchés du groupe, et les flashes crépitaient, suivis des caméras de télévision. Le maire tenta de s'éclipser, vite repéré par les médias et il dut, à contre cœur, répondre aux journalistes. Sabine écoutait, comme dans un cauchemar, une voix impersonnelle brailler dans un micro : Oui, ici c'est Jonathan ! Nous sommes en direct du festival du roman Noir à Frontignan. C'est avec émotion que nous nous adressons à Monsieur le maire. Monsieur le maire, que voulez-vous nous dire au sujet du drame dans lequel se trouve plongée votre ville ? Ce crime affreux ? Quel effet cela vous fait-il ? Et vous, Monsieur Pavalovla ? Etre au centre d'un crime réel, c'est excitant, révoltant ?

— Je n'ai rien à dire, dit Nikolai dégoûté.

— Moi non plus, ajouta le maire. Je n'ai rien à dire à ce sujet. Je suis là pour le festival, pas pour parler du crime. Un peu de respect, Monsieur, s'il vous plaît.

Et le maire tourna le dos au journaliste vexé. Nikolaï imita le maire, et le dénommé Jonathan se retrouva seul et stupide. Heureusement, l'arrivée des autres écrivains mit un terme au débat stérile avant que le maire ne se mit en colère.

Il dit à Jean-Paul :

— Je te laisse la presse, mon vieux. J'ai la moutarde qui monte. Moi je fais mon discours, ensuite j'ai rendez-vous avec le procureur, à cause de Frédéric. Il est en mauvaise posture.

— Monsieur le maire ? demanda la présidente de l'association pour la défense des lettres françaises. Vous ne prenez pas l'apéritif avec nous ?

— Ah, Isabelle, rétorqua le maire enthousiaste. Comme je suis heureux de vous voir ! Tenez, Sabine est revenue. Je vous la confie. Prenez-en soin. N'oubliez pas que Monsieur Pavalovla tient beaucoup à elle et comme c'est notre invité d'honneur, vous voyez ce que je veux dire ?

Isabelle rougit, bafouilla, et maudit Nikolaï, Sabine et le maire par la même occasion. Elle ne s'était jamais sentie aussi humiliée, devant les journalistes, en plus. Tout ça à cause de cette petite cruche de Sabine, insignifiante, et qui attirait à elle tous les regards ! Mais elle n'osa pas dire sa déception et sourit au maire en disant :

— Mais bien sûr, je vais m'en occuper de la petite ! Soyez sans crainte.

Jean-Paul se retourna pour rire franchement. S'il n'y avait pas eu la mort de Louis pour venir ternir la fête, il aurait franchement apprécié la cocasserie de la situation.

Sabine était au bord du malaise. Nikolaï se rapprocha d'elle, comme si c'était la seule à pouvoir le guider dans la jungle des invités, pour la soutenir et se soutenir peut-être lui-même. Sabine, elle, était venue exprès pour lui, cela lui permettait de ne pas trop penser à Louis. Enfin, en tous cas, de moins y penser. Et puis, avec ses airs de vieil adolescent, il semblait perdu dans le monde des adultes. Trop entier, trop sensible, c'était la raison pour laquelle il avait écrit ce livre, c'était pour cela qu'il la mettait à la fois mal à l'aise et la fascinait. Elle y avait repensé, encore une fois pour éviter de penser à Louis, et en était venue à la conclusion qu'il avait manqué d'amour dans son enfance avec cette mère tellement importante, adulée et controversée qu'il avait eu

l'air, lui, d'un vilain petit canard. Il gardait cette ambiguïté malgré sa réputation de grand auteur et semblait toujours vouloir mendier l'approbation des autres. Nikolai lui sourit radieux. Il lui dit tout bas :

— Sans vous, ma chère petite, ce festival serait d'un fade...

L'intervention du maire évita à Sabine d'avoir à répondre. Le silence se fit, seules les cigales indisciplinées et qui se fichaient pas mal des romans noirs ou d'une quelconque autre couleur, continuèrent à chanter.

— Mesdames et Messieurs, nous sommes réunis pour le festival de roman noir, qui a acquis une notoriété dont nous pouvons être fiers. Nos efforts ont porté leurs fruits. Nous avons cette année, en plus de nos compatriotes, le plaisir d'accueillir un hôte de marque, Monsieur Pavalovla.

Le maire fut interrompu par un tonnerre d'applaudissement qui fit taire momentanément les cigales. Il reprit :

Monsieur Pavalovla, votre présence honore notre festival. Bien sûr, la présence de nos auteurs nationaux préférés nous honore également et nous espérons que ce festival sera aussi fructueux et sympathique que les précédents. Il est vrai que cette année, un drame est venu ternir notre joie, mais ce drame n'a aucun rapport avec notre festival, et je suis bien obligé de dire que la vie continue, et avec elle la culture pour laquelle nous œuvrons tant depuis des années. J'espère que vous garderez un bon souvenir de votre séjour. Bonne journée et maintenant je vous invite au pot d'honneur servi sous la tente.

Sabine se mit à pleurer et Nikolai posa affectueusement le bras sur son épaule en lui disant :

— Ressaisissez-vous mon petit, tout le monde vous regarde. Ne les laissez pas violer votre intimité. Et je sais de quoi je parle. Les larmes seront pour plus tard.

Sabine comprit le message et offrit un superbe sourire à un journaliste décontenancé. Lorsqu'ils s'approchèrent d'elle, elle s'éclipsa et revient les bras chargés d'un plateau de petits fours. Elle avait l'impression de vivre un cauchemar. Sa tête était pleine de la voix de Louis, Louis lui indiquant comment mettre le ver, Louis la sermonnant lorsqu'il estimait qu'elle jacassait trop pendant la pêche. Louis bourru, gentil, serviable, Louis mort, un drap rabattu sur son visage. Louis qui ne serait pas mort si elle était allée à la pêche avec lui. Ou elle serait morte elle aussi. Elle essayait de garder un visage impassible, parlait à droite à gauche, offrait des verres de punch, et de vodka puisque la municipalité avait tenu à donner un côté slave à la collation.

Mais elle se demandait comment elle allait faire pour tenir le coup jusqu'à la fin. Elle essaya de s'imaginer Louis lui disant comme d'habitude « mais c'est toi la plus belle, tu as la beauté de la fraîcheur de l'aube ». Cela la faisait toujours rire lorsqu'ils rentraient à une heure du matin, elle avec un vieux jogging délavé, lui son éternel pantalon de velours gris qui semblait dater des années cinquante. Et elle lui rétorquait inévitablement « Vous êtes un poète Louis, comme Aragon ». Ils s'esclaffaient et rentraient en chantant « l'internationale », la chanson préférée de Louis. Tout en allant de l'un à l'autre comme une automate distribuant des sourires forcés, elle essaya de se rappeler la dernière fois où elle l'avait accompagné à la pêche. N'y avait-il pas eu un détail, même insignifiant qui aurait pu aider la police ? Elle essaya de voir en mémoire le bord du canal. Il faisait très beau ce soir-là. De quoi avaient-ils parlé ? De pas grand-chose. C'était ce qu'elle préférait le plus en Louis, son mutisme reposant. Le bord du canal, la vieille péniche. La vieille péniche silencieuse, et Louis disant en rigolant que les rats avaient quitté le navire. Au sens figuré, il avait eu tort. Y avait-il quelqu'un qui les espionnait attendant leur départ ? Louis lui avait dit « aujourd'hui les rats ne sont pas tranquilles, avec nous et ce bateau à touristes là-bas ». Ce détail lui revint soudain. Effectivement, ils avaient aperçu un bateau, genre bateau de location comme il y en a chaque année sur le canal aux beaux jours, un bateau qui attendait certainement l'ouverture du pont pour remonter le canal vers Montpellier. Enfin, c'est ce qu'ils avaient pensé Louis et elle. Et si ce bateau avait déjà passé le pont la veille ? Il aurait attendu alors autre chose, par exemple que Louis et elle s'en aillent, aurait fait ce qu'il avait à faire sur cette péniche et serait reparti vers l'étang de Thau, pour continuer son voyage vers Toulouse ou ailleurs. Ce détail qui lui avait échappé la veille, elle devait le communiquer au lieutenant. Elle fronçait les sourcils, en proie à une agitation fébrile. Appeler Le lieutenant, vite. Pour innocenter Freddy peut-être. Si le crime était l'œuvre d'étrangers, la ville pourrait respirer tranquille, ne pas se partager en clans ennemis, atmosphère de suspicion, étouffante, qu'elle sentait s'installer dans les rues, les foyers, sur la place publique, jusque dans ce festival. Nikolai la regardait de loin, n'osant pas trop s'approcher d'elle de peur de faire jaser. Il la trouvait magnifique avec sa peine contenue, sa jupe noire de circonstance et son petit haut noir en dentelle. Il trouvait que le deuil, si c'était un signe de deuil, lui allait bien. Il aurait voulu s'approcher d'elle pour lui dire son admiration mais les journalistes refusaient de le lâcher et il aimait pavoiser devant la presse. De loin, il vit un jeune individu l'accoster, et la

jalousie lui creva le cœur. L'homme était élégant, vêtu seulement d'un jeans et d'une chemise dans les couleurs saumon, les cheveux mi-longs attachés derrière la nuque. Le genre, se dit-il, qu'on aime à vingt ans. Cela lui rappela Natacha lorsqu'elle s'était trouvé un galant et qu'elle l'abandonnait à sa nourrisse, lui, son petit garçon, son petit homme, en posant seulement un baiser sur son front. Que ce fut à Nice, Paris, Londres ou même Florence, le scénario était toujours le même. Il ressassait sa rancœur. Ses souvenirs de petit garçon refluent à sa conscience tous en même temps et la nausée le prit. Néanmoins, habitué depuis son enfance à dissimuler sa contrariété, il n'en laissa rien paraître. Il continua à sourire à son interlocuteur, à se pavaner en étalant son narcissisme devant toutes les caméras de télévision.

Nabet s'approcha de Sabine, prit un petit four sur le plateau et la jeune fille lui tapa sur les doigts.

— Et bien, lieutenant, ne vous gênez pas. Vous ne faites pas partie des invités.

— Sachez que je ne fais jamais partie des invités, mon petit. Jamais. Je m'invite. J'adore voir la désapprobation dans les yeux de mes hôtes forcés. Pas dans les vôtres, en tous cas. Seriez-vous, par hasard, contente de me voir ?

— Contente ? Oui. Eh, oh ! Ne vous mettez pas des idées tordues en tête. Seulement, j'ai pensé à un détail, et justement, vous m'aviez dit...

— Dommage, moi qui croyais que c'était ma personne qui vous ravissait ! Vous voyez, j'ai fait un effort pour ne pas avoir l'air d'un flic. J'ai mis un jeans.

Sabine éclata de rire et tous les regards se tournèrent vers elle.

— Même déguisé en Père Noël vous auriez l'air d'un flic ! Désolée, je plaisante... Bien que je n'en aie nulle envie.

— Je vous invite à déjeuner ?

— Mais je ne peux pas ! Vous nous imaginez le scandale ? J'ai été embauchée par la mairie, avant tout pour le festival.

— Je m'en occupe. J'ai besoin de vous pour mon enquête. Vous êtes mon témoin numéro Un. Désolé, mais j'ai un mandat du procureur.

— Vous allez me mettre en garde à vue ? s'indigna Sabine.

— Oui, disons deux heures, dans un resto de Sète. Pas ici, il doit y avoir des espions partout, rajouta-t-il à son oreille. Attendez-moi quelques minutes, vous allez voir l'effet que fait le tampon de la préfecture sur les magistrats locaux.

Nabet s'éclipsa, et Sabine vit Nikolai, entouré de journalistes, la regarder. Elle lui fit un petit signe amical de loin et suivit Nabet.

— J'ai carte blanche pour l'après-midi, vous concernant. Le maire m'a dit de vous ménager. Il a peur pour vous. On vous aime, mademoiselle, on vous aime. A part le Russe qui m'a regardé d'un sale air.

— Nikolai ? C'est mon prince charmant. Il me prend pour sa fée. Enfin, il doit être un peu jaloux, j'étais sensée m'occuper de lui tout le festival.

— Que vont-ils faire cet après-midi ?

— Dédicacer leurs livres. Normalement, il a une interview à dix-neuf heures trente sur son dernier roman « le temps des assassins ».

— Ah, nous y voilà ! Le temps des assassins, tout un programme.

— Attendez ! Vous n'allez quand même pas suspecter Nikolai ? Vous connaissez les titres des autres ? Pour n'en citer que quelques-uns : « Le sang coule dans le caniveau », « Meurtre au bord de l'eau », « Un si joli cercueil » et j'en passe. Pourquoi Nikolai et pas les autres ?

— Parce qu'il était là. Et parce que les vieux sur le banc m'ont parlé de lui.

— Et ben, si vous vous basez là-dessus pour trouver un coupable, vous n'êtes pas sortis de l'auberge. Les vieux racontent n'importe quoi, ils le font exprès parce qu'ils doivent avoir une idée tordue derrière la tête, comme ça ils vous envoient sur une fausse piste. Et Nikolai était tellement saoul dimanche soir que Jean-Paul a dû le mettre au lit. Je le vois mal ramper, descendre les escaliers, et se traîner encore jusqu'au canal. Et quel serait le mobile ?

— Aucun. Je disais ça pour voir votre réaction. Vous en pincez pour l'écrivain ?

— Si nous n'étions pas au restaurant et si je n'étais pas polie, rétorqua Sabine, je vous aurais expédié mon verre d'apéro à la figure. Nikolai est un monsieur charmant, un peu caractériel, mais gentil comme tout. Je vous défends...

— Bon, je le retire puisque cela vous fait de la peine. Mais lui est amoureux, c'est sûr.

— Vous m'avez invitée pour me parler de Nikolai ?

— Non, parce que vous êtes mon seul témoin pour l'instant. Et parce que vous me plaisez.

— Vous n'êtes pas marié ?

— Si. Marié, cocu, abandonné. Ma femme s'est tirée il y a un mois. Je n'ai que mon chat pour ne pas être complètement seul.

— Il s'appelle comment votre chat ?

— Chat.

— Original. Donc je suis votre témoin. Que voulez-vous savoir ?

— Ce que vous savez et que vous ne voulez pas me dire.

— Tout ce que je sais, je vous l'ai dit. Sauf une chose qui m'est revenue ce matin : c'est au sujet de ma dernière partie de pêche avec Louis. Je me souviens que nous avons vu un bateau arrimé plus loin, tous feux éteints. Et ce n'était pas la première fois quand j'y repense. C'est drôle comme certains détails s'effacent de la mémoire et reviennent tout d'un coup. La dernière fois où nous l'avons vu, il avait les phares allumés, et nous avons aperçu de la lumière dans la péniche. Même que Louis a dit « les rats se prennent pour Diogène, maintenant, c'est nouveau ça ». Dès que nous sommes arrivés, tout s'est éteint. Plus tard, Louis m'a dit « si ça continue, nous ne pourrons plus venir ici tranquilles ». Ensuite, le bateau de plaisance est parti.

— Savez-vous de quel côté il allait ?

— Vers Sète, je présume, vu que de l'autre côté, le pont était fermé.

— Mangez, dit Nabet. Vos encornets vont être froids.

— Excusez-moi, je n'ai pas très faim. Je pense que Louis est froid aussi... Je veux aller à la morgue avec vous.

— Je ne vous le conseille pas.

— Je vous en prie ! Laissez-moi venir. J'ai besoin de le voir.

— Normalement, je n'ai pas le droit. Et ce n'est pas un endroit pour vous. Même un professionnel aguerri a du mal à supporter. Si mes supérieurs étaient au courant, j'aurais des ennuis.

— Personne ne sera au courant. Et puis, je suis votre témoin, non ? Est-ce que quelqu'un est venu identifier le corps ? Vous n'aurez qu'à dire que c'était pour besoin d'identification. S'il vous plaît ?

— Ne me regardez pas avec ces yeux-là, s'indigna Nabet. Vous savez comment vous en servir pour arriver à vos fins ?

— Pardon ? dit Sabine surprise. Qu'est-ce qu'ils ont mes yeux ?

— Ils sont clairs.

— Ils sont clairs ? Et les vôtres sont tellement noirs qu'on dirait des grains de café ! Vous trouvez ça bien, des yeux dans lesquels on ne voit pas l'âme ?

— Oh, dit Nabet, dites donc, vous êtes poète ? Ne vous mettez pas en colère. Excusez-moi, je suis de mauvais poil en permanence en ce moment. Vous voudriez la voir mon âme ?

— Monsieur Nabet, je veux voir Louis.

Nabet comprit qu'il ne pourrait pas détourner Sabine de son idée fixe. Sa lèvre inférieure tremblait et ses yeux se remplissaient de larmes. Il eut peur qu'elle fasse une crise de nerfs. Elle lâcha la fourchette, enfouit la moitié de son visage dans la serviette en repoussant son assiette devant elle. Elle lui dit dans un hoquet :

— C'est injuste ? Pourquoi Louis ?

— Vous connaissez son passé à Louis ? N'y aurait-il pas quelque chose dans son passé de pas net ?

— Le passé de Louis ? Pas net ? Et pourquoi ? Louis n'a jamais rien fait de mal. Qui vous a dit ça ?

— Frédéric, votre copain.

Pour le coup, Sabine était ébranlée. Pour quelle raison Freddy avait-il raconté de telles stupidités ? Pour se disculper ? Cela ne tenait pas debout. Freddy ne pouvait rien savoir du passé de Louis, ils n'étaient pas amis. Elle voyait mal Louis faire des confidences à Freddy, même sous la torture.

— Freddy dit n'importe quoi pour se disculper.

— Vous ne croyez pas que Frédéric faisait chanter Louis ?

Sabine resta la bouche ouverte à contempler Nabet comme s'il venait d'une autre planète.

— Vous êtes malade ? C'est de la déformation professionnelle, pas possible ? Vous entendez ce que vous dites ? Freddy qui faisait chanter Louis ! On croit rêver.

— Malheureusement non, on ne rêve pas. A moins que ce ne fut l'inverse. Louis qui faisait chanter Frédéric. Dame, avec cette histoire de drogue, pourquoi pas ? Et tenez, je vous fais une confidence : figurez-vous que la clé trouvée sur le lieu du crime n'est pas celle de Frédéric. Nous l'avons retrouvée où il nous l'a indiqué : chez sa maîtresse. Et ce n'est pas la même, pas du tout la même. Ce n'est pas la clé de Louis non plus. Encore mieux : c'est une clé de consigne de gare ! J'ai demandé au commissariat de Montpellier de vérifié chez eux et j'ai fait moi-même celle de Sète. Chou blanc. Je ne vais pas me taper toutes les gares de la région.

— Et vous en déduisez que Frédéric a planqué de la drogue dans un casier d'une consigne quelconque ?

— Je ne déduis rien. Je cogite. Finissez votre dessert.

— Ensuite nous allons voir Louis ?

— Vous avez de la suite dans les idées, vous. Je vous signale que la morgue est à Montpellier au CHU. Vous ne devriez pas retourner au festival ?

— Je suis votre témoin, ou pas ?

Nabet ne répondit pas. Il avait l'impression d'aller au-devant des ennuis, comme s'il voyait son avenir dans une boule de cristal. En face de lui, Sabine dégustait sa crème glacée alors qu'elle n'avait presque pas touché au reste du repas. Une vraie gourmande, la demoiselle. Il se dit que la crème glacée ne résisterait pas à la vue du corps de Louis. Il aurait pu refuser, il en avait le pouvoir. Cependant, elle était tellement déterminée qu'il n'en eut pas le courage. Et puis, chose qu'il avait du mal à s'avouer, il avait envie de la garder avec lui. Sabine semblait lire dans ses pensées et voir son indécision. Profitant de cet avantage elle lui dit :

— Et puis, peut-être que je me souviendrai d'autres détails en route ?

— Vous avez lu le journal ? demanda Nabet pour tenter encore de la dissuader.

— Le journal ? Non, je ne l'ai pas lu. Je ne voulais pas le voir.

— Alors, lisez-le.

Nabet appela le serveur et lui demanda :

— Je voudrais le journal d'aujourd'hui, c'est possible ?

Sabine pâlit. Elle avait l'impression que son estomac se mettait à l'envers. Elle imaginait à l'intérieur comme un bouillon de culture de microbes, des petites bêtes rongant sa paroi stomacale, ou un chat avalé par erreur y faisant ses griffes sans vergogne. Rien ne lui serait épargné, pas même de voir le corps de Louis flottant à la surface du canal, ni la tache de sang sur la rive. En grosses lettres il y avait écrit « POURQUOI TUER LE PAPÉ? ». Suivait la description détaillée des circonstances de la découverte du corps, à grand renfort d'hémoglobine et d'adjectifs piquants. On y faisait aussi l'histoire brève des exploits de Louis, à savoir sa détention dans un camp de concentration pendant la guerre de quarante sa décoration de la croix du mérite, acquise pour services rendus à la nation pendant ladite guerre. Tout l'article faisait l'éloge du papé et mettait l'accent sur l'injustice de sa fin tragique. Evidemment le journaliste, comme les policiers, en arrivait à la conclusion d'un meurtre à cause de la drogue et l'article mettait l'accent sur le trafic qui sévissait sur le canal. Un sous-titre disait : « QUI LE PAPÉ

GENAIT-IL SUR LE CANAL ? », et l'auteur de rajouter : « *quand la police va-t-elle se préoccuper de notre sécurité à tous ? Pouvons-nous aller à la pêche tranquille, activité ludique et combien pacifique, sans craindre l'agression ? Si aller à la pêche à l'anguille dans un village tranquille devient aussi dangereux que de se promener la nuit dans une rue mal famée, où trouver la sérénité ? Nos enfants et nos vieux ne sont plus en sécurité nulle part... »*

La vue de Sabine se brouillait, elle ne réalisait même pas qu'elle pleurerait et laissait couler ses larmes jusqu'à sa bouche. Nabet eut pitié d'elle et lui enleva le journal des mains. Il lui demanda doucement :

— Je vous raccompagne chez vous ?

— Je veux voir Louis, s'obstina Sabine.

Nabet soupira.

— Vous êtes entêtée. Comme vous voudrez, allons voir Louis.

Après une queue interminable allant presque de la prison au pont de Villeneuve, des arrêts à n'en plus finir à tous les feux qui, bien entendu, se mettaient tous au rouge à leur arrivée, la jeune fille et le policier atteignirent le CHU tandis que sonnait le dernier coup de dix-sept heures. Nabet gara la voiture, et se dirigea vers la morgue. Sabine n'avait pas desserré les mâchoires de tout le trajet et tentait de s'imaginer les pires choses qu'on puisse voir dans une morgue pour tenter de conjurer l'angoisse qui l'étreignait. Odeur de formol, lumières crues aveuglantes, bruits étouffés, médecins couverts des pieds à la tête, masque posé sur la bouche comme les poilus pendant la guerre de quatorze au plus fort des attaques au gaz. Elle fantasmait sur des images de morts à tous les détours de couloirs, de corps découpés, de bruits de scies comme dans une exploitation forestière. Elle amplifiait les visions apocalyptiques pour que la réalité, somme toute, ne fût qu'une balade digestive.

Nabet poussa la porte à double battant et se mit en retrait pour laisser passer Sabine. Tout était calme et ils se dirigèrent vers un bureau où un médecin était penché sur un ordinateur. Pas d'odeur de formol, pas de bruits de scies, seulement de la lumière naturelle qui rentrait par les baies vitrées. Le docteur Canzano vint à leur rencontre. Sabine nota le changement d'attitude de Nabet. Il se raidit, prit un air de chef qui en disait long sur ses rapports avec la police scientifique. Sabine se dit que ce devait être un caractériel notoire, assez imbuvable pour ses collaborateurs. Le docteur Canzano, soucieux de plaire au policier qui, d'après ses collègues de l'identité

judiciaire avait en horreur les odeurs de la morgue – odeurs que, du reste, lui ne percevait pas – lui proposa un masque en disant :

— Tenez, mettez cela, je vous prie. Etes-vous certain que cela ira ?

— C'est pour moi que vous demandez ça ? interrogea Nabet surpris, ou pour la demoiselle ?

— Ben pour les deux, répondit naïvement le docteur.

— Si vous me prenez pour un con, vous le dites ? fulmina Nabet.

Vous nous conduisez en chambre à gaz, peut-être ? La plaisanterie ne me fait pas rire. Restons sérieux, s'il vous plaît. La demoiselle, là, n'a pas envie de rire, c'est son copain qui est couché sur votre table, vu ? Qu'avez-vous trouvé ?

Le médecin fut surpris par cet accès de mauvaise humeur et comprit que le technicien de la police scientifique s'était bien fichu de lui. Un genre de « bisutage », peut-être ? Il préféra changer de conversation en répondant :

— Des choses qui peuvent vous intéresser. La demoiselle vient identifier le corps ?

— C'est ça, elle vient l'identifier.

— Suivez-moi, dit le docteur Canzano.

Puis il enchaîna :

— La mort n'a pas été instantanée. L'arme s'est fauflée entre les côtes et a atteint le poumon. L'artère pulmonaire a été touchée. Hémorragie interne et externe. La cage thoracique s'est remplie de sang mais le pauvre vieux n'est pas mort tout de suite, il a eu le temps de reconnaître son assassin. Si les morts pouvaient parler, hein ?

Nabet lui jeta un regard noir, chargé de reproches. Le médecin s'empressa de continuer :

— Plaie faite par une arme dure mais fine et légère, de section triangulaire, environ 20 25 centimètres de longueur, quelque chose de costaud quand même. J'ai fait des prélèvements de résidus autour de la plaie, et, tenez-vous bien : j'ai trouvé des traces de sang ancien, de plusieurs sangs différents : un rhésus A négatif, celui du papé, deux rhésus A positif, un O positif. J'en conclus, sans empiéter sur vos prérogatives, que cette arme a déjà servi et que son propriétaire n'a même pas pris la peine de la nettoyer ! Le sang parterre est bien celui de la victime.

— Vous faites rechercher les ADN, le coup a Nabet, je vais remplir le formulaire et vous envoyer un technicien pour les scellées. Ensuite ?

— Le corps a séjourné plusieurs heures dans l'eau, j'ai trouvé des traces d'algues du canal. Rien d'anormal. Il portait un pantalon ample, une chemise à carreau un peu fanée, et une espadrille. L'autre doit se balader dans le canal. Dans l'omoplate droite, des traces d'une blessure ancienne faite par une arme à feu...

— Oui, dit Nabet, il a été blessé au moment de la libération par un Allemand. La presse en parle ce matin.

— Concernant les brisures de verre, je peux vous dire sans me tromper de beaucoup que ce sont des restes de lunettes pour voir de près. La personne qui les a perdues doit être bien emmerdée, parce qu'elle en est vraiment dépendante. Elle n'y voit rien à moins de trente centimètres. Ah oui ! Autre chose : vu la direction de la plaie, l'assassin est gaucher.

Sabine entendait les explications comme si elle était lovée dans un énorme morceau de coton et qu'elle écoutait, au travers de la ouate, un concert de musique africaine. Le tam-tam battait la mesure dans ses tempos, les voix des deux hommes lui semblaient parfois lointaines et feutrées, parfois violentes et sauvages. Un shaman en blouse blanche menait la danse macabre. Le shaman souleva le drap blanc posé sur le visage de Louis. Il semblait dormir. Si ce n'était la peau bleuie légèrement gonflée, elle aurait pu croire qu'il faisait sa sieste, ou qu'il faisait semblant de dormir ou d'être mort, rien que pour faire une bonne blague. Elle murmura « Louis » et s'enfuit en courant.

Nabet la rattrapa dans le couloir. Elle s'était laissé glisser par terre, assise, le dos collé au mur. Elle ne pleurait pas et regardait fixement le carrelage blanc immaculé. Elle serra les poings, enfonçant ses ongles dans ses paumes et marmonna plus pour son propre compte que pour le lieutenant :

— Le salaud, l'ordure, mon Dieu la saloperie.

Nabet se laissa choir près d'elle.

— C'est toujours dur la première fois qu'on perd un ami dans de pareilles conditions. Même après. On croit s'habituer, on ne s'habitue jamais.

Il la prit par le cou et la serra dans ses bras. Sabine était trop épuisée pour le repousser. Néanmoins elle pensa « si on m'avait dit qu'un jour je mettrais ma tête sur l'épaule d'un flic, j'aurais hurlé de rire ». Mais le visage de Louis emplissait tout l'espace dans son cerveau et elle avait bien besoin d'une épaule compréhensive. Ils restèrent un moment, enlacés. Nabet sentait son souffle chaud sur sa joue et ça le rassurait.

— Tu connais Frédéric depuis longtemps ? lui demanda-t-il ?

Sabine fut surprise du soudain tutoiement mais comme Nabet avait sensiblement son âge, elle ne s'en formalisa pas.

— Oui, répondit-elle. Depuis l'école primaire.

— Et tu as déjà pris de la drogue toi aussi ?

— Ah nous y voilà ! explosa la jeune fille en le repoussant violemment. Je me disais aussi qu'une telle gentillesse ne pouvait pas être gratuite ! Alors tu t'es dit « la petite elle va n'y voir que du feu et elle va me servir l'histoire sur un plateau ». Peut-être même que tu t'es dit dans ta petite tête de keuf, que j'allais coucher avec toi et que tu pourrais me soutirer le plus d'informations possible ! Quelle conne je fais ! Et bien oui. J'ai déjà pris de la drogue. J'ai même tout essayé, mais ça ne m'intéresse pas. J'ai été malade, j'ai gerbé, j'ai flippé comme une malade. Mets-moi en garde à vue, ne te gêne pas.

— Non, répondit Nabet attristé par sa réaction. Excuse-moi, je n'avais pas l'intention de te blesser. Non, je ne me suis pas dit que j'allais coucher avec toi, je me doute bien qu'une relation avec un flic ne fait pas partie de ta culture. Mais tu as tort de me croire aussi noir. Je te ramène chez toi ?

— Non, au festival. J'en ai marre, j'ai autre chose à foutre que de d'aller pleurer dans mon lit. Je suis payée pour m'occuper des écrivains.

— Ah oui, soupira Nabet. Monsieur Pavalovla... Evidemment c'est mieux un écrivain qu'un flic. Même un écrivain vieux.

— Oh ça va ! Ne m'emmerdez pas ! s'énerva Sabine reprenant le vouvoiement.

Le docteur Canzano les attendait dans son bureau. De son poste de travail, il entendait la conversation et se sentait extrêmement gêné par cette intrusion dans l'intimité des autres. Il se plongea dans la lecture d'un rapport de gendarmerie à propos d'un viol pour tenter de penser à autre chose. Le téléphone vint à son secours en sonnant bruyamment.

— Monsieur Nabet ? Oui, il est ici.

— Monsieur Nabet, téléphone, hurla-t-il.

— Oui, demanda Nabet agressif. Ah, c'est toi, Jean-Claude. J'arrive. Il a parlé ? Non ? Le juge ? Oui, j'irai le voir. La douane ? D'accord. Je serai là dans trois quarts d'heure.

— Bon, dit-il au médecin. Je vous prends le rapport d'autopsie, les douanes m'attendent au bureau. Dès que vous avez les résultats d'ADN vous

me les faites passer ? Je vous fais également parvenir les prélèvements de Voltier pour comparaison avec celui qui était sur le tee-shirt. Simple formalité, je sais que c'est celui de Voltier.

— Evidemment, monsieur « Je sais tout », ironisa Sabine.

Nabet ne releva pas la moquerie et ils prirent congé du médecin. Les bras derrière le dos, Canzano les regarda partir d'un air dubitatif. Il se demandait quel pouvait être l'avenir affectif de ces deux paumés, aussi caractériel l'un que l'autre...

Nabet déposa Sabine devant la mairie, il était presque dix neuf heures. Il lui ouvrit la porte et lui tendit la main.

— Nous n'allons pas nous quitter ennemis, n'est-ce pas ? lui demanda-t-il penaud. J'ai été maladroit, je m'en excuse, mais c'est l'habitude et sache que je ne cherchais pas à te cuisiner. De toute façon, il va falloir que je te convoque au commissariat, j'ai besoin de ta déposition.

— C'est ça, dit Sabine, convoquez-moi, ne vous gênez pas. Et tachez de trouver le salaud qui a tué Louis. Parce que Freddy, il n'a tué personne. Mettez-vous ça dans votre petite tête de flic.

Elle partit sans le regarder ni lui dire au revoir. Nabet se sentait tellement petit et minable qu'il aurait voulu pouvoir se cacher dans un trou d'égout et y disparaître.

CHAPITRE III

Sabine rejoignit le festival où régnait une ambiance de kermesse. Les écrivains avaient décidé de faire la fête, Nikolai en tête, et ils avaient acheté des bouteilles de pastis et de Muscat au grand désespoir de Jean-Paul inquiet de la tournure que prenaient les événements. En voyant arriver Sabine, Nikolai eut un sourire radieux. A grandes enjambées, il se dirigea vers elle, les bras tendus en parlant russe, comme chaque fois qu'il était en proie à une vive émotion. De joie, il la souleva de terre, et tous les autres participants applaudirent. Sabine regretta immédiatement d'avoir abandonné Nabet. Elle pensa qu'elle ne lui avait même pas demandé son prénom. Nikolai la serra dans ses bras en disant :

— Ma petite fée est là. Vive la France !

La malchance voulut pour Sabine que quelques journalistes furent restés sur place, et elle fut prise sous le feu des flashes, dans les bras de Nikolai. Heureusement, l'arrivée du maire interrompit les effusions.

— Sabine, lui dit-il, dépêchez-vous, n'oubliez pas que le Café Noir a lieu dans une heure trente. Filez vite à la bibliothèque pour les derniers préparatifs.

Sabine était complètement vidée. Des cernes ornaient ses yeux, elle était tellement fatiguée qu'elle serait volontiers allée se coucher. Mais elle n'aurait certainement pas dormi, et si elle ne dormait pas, elle gambergeait. Et à qui aurait-elle pensé ? Inévitablement ? A papé Louis, et à Nabet. Cette dernière constatation la contraria. Merde ! Ce flic ! Elle devait reconnaître qu'il lui plaisait beaucoup, surtout depuis qu'elle avait vu une telle détresse dans ses yeux. Mais il était marié, non ? Enfin, plus tellement. D'ailleurs, plus du tout, puisque sa femme l'avait largué. Il l'avait dit lui-même. Et pourquoi l'avait-elle largué ? Sûrement parce que c'était un casse-pieds, un « facho » ou un violent, ou un impuissant. Pourtant il n'avait pas l'air violent, quant à être impuissant, elle pouvait facilement le vérifier. « Sabine ! Tu débloques » se dit-elle, ce salaud s'est bien servi de toi.

Pendant qu'elle pensait à Nabet, Nikolai la couvait d'un regard langoureux. Il se disait, lui, que peut lui importait la différence d'âge et de nationalité. Peu importait Natacha, à présent. Il pensa qu'après tout il pouvait connaître l'amour à soixante ans. Pourquoi pas ? Pourquoi l'amour, le vrai, lui serait-il interdit ? Pourquoi lui avait-il été interdit toute sa vie ? Sabine était si

jolie. Le chagrin la rendait plus belle encore. Il s'imaginait à son bras, lui en costume, elle vêtue d'une robe blanche avec la couronne de fleurs d'oranger dans les cheveux. Il se voyait, sur la première page des journaux de France et de Russie, lui l'écrivain le plus heureux du monde, elle la plus chanceuse des petites Françaises. Sa vanité le poursuivait jusque dans ses rêves.

Toute à ses pensées, Sabine ne vit pas dans quel état d'esprit était l'écrivain, ni son émoi. Elle tourna les talons, et s'enfuit à la bibliothèque le laissant suspendu à son rêve idyllique avorté.

A vingt heures trente, Nikolaï était assis face à Emile Langlois, ancien journaliste à la retraite qui faisait partie de l'association « quoi de neuf sous le soleil ? ». Il avait mis une chemise sobre, pour une fois, et un foulard de soie qui lui enserrait le cou alors que la chaleur avoisinait encore les trente malgré l'heure tardive. Sabine ne put s'empêcher de penser qu'il avait l'air d'un poulet étranglé, ou plutôt d'un coq ou d'un paon car il se pavanait, fier de lui. De temps en temps, il lui adressait un petit signe de la main, et elle commençait à le trouver lourd. « Relou » quoi, prétentieux, et pas marrant du tout. Il aurait pu avoir un peu plus de retenue, et même s'il était amoureux d'elle, ainsi que le pensait Nabet, il pouvait au moins être plus discret. Elle sortit la carte de Nabet de sa poche où elle l'avait enfouie roulée en boule pour la mettre à la poubelle. Son prénom : Fabrice. Fabrice Nabet. Cela lui va bien, se dit-elle. Les voix de Nikolaï et d'Emile lui parvenaient de loin, en intruses, gênant sa méditation.

— Monsieur Pavalovla, commenta Emile, votre livre est un vrai documentaire historique, je dirais même, sans faire de jeu de mots douteux, que c'est un monument. Vous auriez pu écrire un livre historique. Pourquoi un roman ?

— Ah, dit Nikolaï en se redressant fièrement sur sa chaise. Là est la question. Le peuple n'aime pas les livres d'histoire. Le roman fait passer des messages tout en captivant le lecteur. Sinon, ce serait trop compliqué d'abaisser le débat au niveau populaire. Je ne sais pas faire ça. Par contre, mon héros fait partie du petit peuple, il s'adresse à leurs sentiments profonds qu'il connaît bien, à leurs valeurs propres. Vous comprenez ?

Emile eut vraiment l'impression qu'il le prenait pour un imbécile et avec lui toutes les personnes présentes au café. Du coup, il eut du mal à reprendre le fil de son interview.

— Mais quand même, dit-il enfin, il est un peu imbu de sa personne votre héros, peut-être pas toujours sympathique. Vous l'avez voulu ainsi ?

— Pas du tout, répondit Nikolaï. Il n'est pas imbu de sa personne, il est vrai.

— Ah bon ? s'étonna Emile. Bon.

Puis il changea de sujet pour s'écarter d'une pente qu'il sentait savonneuse.

— Votre héros n'a pas beaucoup de compassion pour son prochain. Je vois qu'il est sans compassion. N'avez-vous jamais songé à pardonner ?

— Mais si ! s'écria Nikolaï joyeux. Mais pas de pardon sans vengeance !

Dans la salle, il y eut des murmures de désapprobation. A la table du fond, quelqu'un se leva et sortit en claquant la porte. C'était Jérôme Laval le plus jeune des écrivains.

Emile était de plus en plus mal à l'aise. Mais il mit les propos de l'écrivain sur le compte de sa méconnaissance de la langue française. N'en connaissant pas les subtilités, Nikolaï disait peut-être des choses sans rapport avec sa pensée ? Ou peut-être les disait-il mal ? Puis soudain tout s'éclaira. Mais oui ! Il était simplement saoul. Emile le revit au repas, la bouteille posée près de lui, rien que pour lui. Il fallait lui parler d'autre chose.

— Monsieur Pavalovla, votre carrière d'écrivain a commencé très tôt. A seize ans, n'est-ce pas ? Vous avez publié votre premier roman en Angleterre. Pouvons-nous dire que vous étiez un jeune prodige ?

— Vous pouvez mon ami, vous pouvez.

Déconcerté, Emile poursuivit :

— Donc, vous avez publié votre premier roman à seize ans. C'est un peu jeune, mais vous étiez habitué à la presse avec votre mère. Cependant, comment avez-vous vécu cette victoire personnelle ?

— Une victoire sur le sexe féminin d'abord car ma mère était très possessive, et sur la vie. Enfin, je pouvais regarder les gens en face, sans me sentir l'ombre de Natacha.

Emile se dit qu'il valait mieux éviter de parler de sa mère, connaissant son passé douteux. Il poursuivit :

— Vous êtes retourné en Russie en mille neuf cent quatre-vingt-quatorze. Pour vous c'était la première fois, n'est-ce pas ? Comment vous sentiez vous en Angleterre ? Anglais, Russe ?

D'indignation, Nikolaï cria :

— Monsieur ! J'ai toujours été russe !

— La dernière fois où vous êtes venu en France, c'était il y a cinq ans à Paris. A un salon du livre, si je ne m'abuse ? Paris, nous comprenons, c'est la capitale. Mais Frontignan ? J'imagine que ce n'est pas en Russie que vous avez entendu parler de notre festival ?

— Et non, dit Nikolaï amusé. Sur Internet, tout simplement. Je voulais revenir en France mais pas à Paris. C'est tout simple.

Sabine, à présent, dessinait des petits cœurs au dos de la carte de Fabrice. Elle la tournait, la retournait, indécise. Devait-elle faire la paix avec lui ?

— Vous ne regrettez pas votre séjour ? Continuait Emile. Les circonstances ne sont des plus favorables, avec ce crime odieux, vous devez avoir une mauvaise image de notre ville ?

— Non, s'exclama Nikolaï. Je ne regrette pas. Je suis vraiment désolé pour le vieux monsieur qui m'avait paru bien sympathique, ainsi que tous ses amis d'ailleurs. J'espère que votre police retrouvera l'assassin de ce pauvre homme. A moins que ce ne soit un crime parfait.

— Vous croyez au crime parfait ?

— Je ne sais pas, avoua Nikolaï. Comment peut-on savoir si le crime parfait existe puisque son essence même est de ne pas être découvert ?

— Judicieux ! répondit Emile. Permettez-moi de lire un passage de votre roman que j'ai trouvé particulièrement savoureux.

Il se lança dans la lecture du paragraphe où le héros, menottes aux mains, est conduit devant la dépouille de son ami, tombé sous le feu des gardes. Sa dignité avait quelque chose de pathétique et de dérisoire face à un pouvoir si fort que la révolte paraissait du domaine de l'utopie. D'émotion, Nikolaï se mit à pleurer et toute la salle applaudit.

— Magnifique, dit Emile, j'aime particulièrement votre style. Maintenant, j'aimerais laisser la parole à nos invités.

Le silence se fit, troublé seulement par quelques grattements de gorges et des toussotements gênés. Beaucoup auraient voulu l'attaquer sur sa façon de mépriser le peuple. On le savait descendant d'une famille aristocratique et nul n'osa affronter ses foudres.

Emile dit en riant :

— Vous voyez, ils ont peur de ne pas être à la hauteur. Monsieur Pavalovla, je vous remercie de nous avoir accordé cet entretien.

Une fois de plus, la salle applaudit sauf une seule personne : Sabine qui contemplait sa petite carte en souriant.

— Vous nous accompagnez ? lui demanda Nikolaï en lui prenant la main. Nous allons boire un verre.

Sabine retira prestement sa main, et répondit :

— Oh non ! J'ai eu une journée difficile et je voudrais me reposer. Passez une bonne soirée.

Nikolaï n'eut pas le temps de lui dire les mots tendres se bousculant à ses lèvres. Elle lui tendit la main et s'éclipsa. Il la vit saluer les personnalités de la ville, embrasser la bibliothécaire, et la porte se referma sur elle, laissant une salle bruyante qui lui parut vide et sans intérêt. Elle n'avait même pas fait l'éloge de son interview, ni dit un seul mot admiratif. Peu lui importait l'avis de tous ces gens qui venaient le congratuler ! Seul celui de Sabine comptait. Il mit son apparente indifférence sur le compte de la pudeur et se dit que, lorsqu'il lui aurait demandé sa main — acte oh combien important qu'il se promettait de ne pas différer plus longtemps -, elle consentirait à lui dire toute l'admiration qu'elle avait pour lui. Machinalement il se baissa pour ramasser un petit bout de carton blanc. Ce petit bout de vie privée disait, écrit en noir sur fond blanc, « Nabet Fabrice, officier de police judiciaire » et tout autour des petits cœurs dessinés à la hâte avec un prénom en dessous : Sabine.

Nikolaï le mit dans sa poche, sa main tremblait sur le petit bout de crève-cœur.

Il refusa de dédicacer ses livres, prétextant un mal de tête épouvantable, et demanda à être ramené à son hôtel.

Nabet n'était pas fier de lui lorsqu'il rejoignit son bureau. A travers les vitres pas très propres, il put constater que le service des douanes avait déjà pris possession de son espace. Le juge avait donc déjà été prévenu et le procureur de la République donné son autorisation pour prolonger la garde à vue. Peut-être un avocat était-il là pour Frédéric ? Nabet maugréa en voyant l'atmosphère enfumée de son bureau, lui qui ne fumait pas et détestait l'odeur de tabac, il était servi. Ce sans-gêne des collègues des douanes empira sa mauvaise humeur, portant au paroxysme son avis de taper dans quelque chose. Lorsqu'il ouvrit la porte, toutes les conversations se turent.

Paulin lui fit un signe d'impuissance signifiant « je n'ai rien pu faire, ils ont fait comme chez eux ».

— Messieurs bonsoir, dit Nabet en ouvrant la fenêtre en grand. Au fait, ici c'est mon bureau, on ne fume pas. Dois-je vous demander de sortir ?

Il attendit que les cigarettes soient écrasées dans le cendrier et jeta le rapport d'autopsie sur la table.

Recroquevillé sur sa chaise, Frédéric pleurait.

— Manque de cocaïne, dit Cibien le brigadier-chef du service des douanes. Il est triste.

Nabet se prit à avoir pitié de lui. Peut-être parce qu'il le considérait comme son propre suspect et que l'intrusion des douanes dans son enquête ne lui plaisait pas. Il se radoucit en disant :

— Bon, reprenons. Nom, prénom, date de naissance.

— Mais je vous ai déjà dit ça cinquante fois ! pleurnicha Frédéric. Je n'en peux plus.

— Désolé, c'est la procédure. Donc ?

— Frédéric Voltier né le 15 août mille neuf cent quatre-vingt trois.

— Que faisais tu dans la nuit de dimanche à lundi ?

— J'étais chez ma maîtresse. Elle confirmera.

— Et pas sur le canal, peut-être ? Tu te fous de moi ? Il y a tes empreintes partout, et le sang sur le tee-shirt, c'est le tien. Tu n'aurais pas perdu tes lunettes, par hasard ?

— J'ai pas de lunettes grommela Frédéric. Pas besoin.

Nabet était contrarié. Quelque chose ne collait pas.

— On s'en fout des lunettes ! s'écria le brigadier des douanes en secouant la chaise de Frédéric. Il y a de la coca partout dans cette foutue péniche ! Alors tu nous dis qui était avec toi et on essaiera de radoucir ta peine. Qui a tué le vieux si ce n'est pas toi ? Tu connais le bateau « l'Eclair » ? La gendarmerie maritime a arrêté ce bateau de plaisance il y a quelques heures. Et des traces de coca, nous en avons trouvé partout. Je parie qu'il y a tes empreintes aussi. Nous le saurons bientôt. Ils sont en train de le désosser. Alors tu ferais bien d'avouer.

Nabet, stupéfait, apprit en même temps que Frédéric l'arrestation du bateau. Personne n'avait pris la peine de l'avertir. Il vit rouge et la colère lui fit perdre le sens de la mesure.

— Merde ! se mit-il à crier en tapant du poing sur la table. On se fout de ma gueule dans ce service ! Putain ! Paulin ! Tu as mon portable ? Je suis

quoi, ici ? C'est mon bureau, non ? Foutez le camp ! Tous ! Et que je ne reprenne personne à fumer chez moi ! J'interroge Voltier, vous le prendrez ensuite. Paulin, tu restes ici !

Les douaniers quittèrent le bureau sans piper mot. Paulin avait du mal à déglutir, connaissant le caractère de son supérieur. Nabet se radoucit.

— Bon, dit-il à Frédéric. Maintenant que les charognards sont partis, tu vas consentir à me parler ? Paulin, va lui chercher un sandwich et une bière. Il doit avoir la dalle. T'as pas mangé, C'est ça ?

Frédéric acquiesça en se demandant quelle vacherie cachait cette gentillesse subite.

— Je t'écoute, lui dit Nabet. Arrête de jouer au con.

— C'est pas moi, reedit Frédéric. Il était mort quand je suis sorti de la péniche. Je ne pouvais pas savoir ce qui se passait de là où j'étais. Ensuite, j'ai eu peur. A cause de la cocaïne, je me suis dit qu'on allait me mettre ça sur le dos.

-Admettons, ce n'est pas toi. Tes potes, alors ?

— Impossible. Ils étaient déjà partis. Vous pouvez les arrêter pour trafic de drogues, pas pour meurtre.

— Ouais, soupira Nabet, mon vieux je voudrais bien te croire. Mais tout est contre toi. Tu connais Sabine, la copine de Louis ?

Surpris par l'incongruité de la question, Frédéric répondit :

— Oui, pourquoi ? Vous la soupçonnez, elle aussi ?

— Non, non, par contre elle, elle est sûre de ton innocence.

— M'étonne pas. C'est une chouette nana.

— Ton amie Edwige aussi, c'est une chouette nana. Elle t'a défendu. Tu as de la chance. Elle mérite mieux que des tartes dans la figure. Et le papé ? Pourquoi tu le détestais tant ? Tu as bien une raison ? Le juge, qui est persuadé que tu es le meurtrier, va te le demander.

— Je ne l'ai pas tué.

— Peut-être. C'est toi qui le dis. Hélas, je ne partage pas cette opinion. Je suis plus enclin à penser comme le juge. Désolé. Tu ne coopères pas beaucoup. Je pense que tu couvres quelqu'un. Un gros bonnet ? Tu crois qu'il va te sortir de ce guêpier ?

— Je vous ai dit la vérité.

Paulin entra avec le sandwich et la bière.

— Donne-le-lui, dit Nabet, bien qu'il ne le mérite pas.

Puis il rajouta :

— Tiens, écris-moi ton numéro de téléphone sur ce papier.

Frédéric s'exécuta.

Nabet soupira. Frédéric était droitier, sans équivoque possible. Mais cela ne voulait rien dire, il pouvait très bien savoir se servir également de sa main gauche pour tout autre acte que l'écriture.

Pendant cinq minutes, Nabet pensif fit les cent pas autour du bureau sans mot dire. Il rompit le silence, tandis que Freddy mastiquait son sandwich avec application.

— Pourquoi tu le détestais tant le vieux ?

— A cause de ma mère, dit Freddy en interrompant sa mastication.

— Ta mère ? Qu'est-ce qu'elle a à voir dans l'histoire, ta mère ?

— Elle est Kabyle.

— Et alors ? insista Nabet.

— Alors, pendant la guerre d'Algérie, Louis a soutenu le FLN, comme ses copains communistes, d'ailleurs.

-Je ne vois pas le rapport.

— Ah, non ! s'insurgea Freddy. Pendant la guerre des Aurès, le grand-père de ma mère a été tué par les types du FLN, parce qu'il était du côté des Français.

— Ah : je vois ! Monsieur règle ses affaires de famille par l'intermédiaire d'un pauvre type qui n'a jamais mis les pieds en Algérie ! Tout ça parce qu'il avait des convictions politiques ! Tu veux que je te dise une chose ? Tu fais un amalgame imbécile.

— Et qu'est-ce que vous en savez, vous, des souffrances de mon peuple ?

— Ce que j'en sais ? Regarde-moi ! Tu sais où elle est née ma mère ? Dans les Aurès ! Et où elle a vécu ? A Alès, dans un camp, comme la tienne. Si ça se trouve, elles se connaissent. Et je n'ai pas envie de trucher un vieil innocent pour ça !

— je ne l'ai pas tué, répéta Freddy.

Nabet se leva, sortit du bureau et dit aux douaniers :

— Je vous le laisse, démerdez-vous.

Il rentra chez lui, complètement découragé. Chat l'attendait sur le paillason. Il lui ouvrit la porte en disant :

— Comment as-tu fait pour ouvrir la porte du hall, toi ? Ce sont les voisins qui ont eu pitié ? Enfin, je suis bien content. Si tu savais comme les humains me dégoûtent ce soir !

Il prit Chat dans ses bras, mais l'animal semblait réticent. C'était la première fois que Fabrice avait un geste affectueux envers lui.

— Alors toi aussi tu me rejettes ? Tu as raison. Je suis un abruti. Les femmes le savent, elles. Regarde la petite Sabine. Elle me prend pour un salaud de flic, ce que je suis certainement. Dommage. Elle me plaît cette petite, tu vois. Je suis sûr que tu l'aimerais.

Chat répondit par un miaulement en se campant devant le frigo.

— Tu as la dalle ? Tu t'en fous de mes histoires de cœur ? Tu n'en as pas, toi, des peines sentimentales ? Tu baisses à tout va et tu ne te poses pas de question. Sacré veinard ! Moi je ne sais pas faire ça. C'est ce qui distingue l'homme de l'animal.

— Miaou ! répondit Chat impatient.

— Tu as raison, Chat, bouffons. Là au moins, nous sommes à égalité. Viens, regardons la télé. Ça ne rend pas intelligent, mais ça nettoie les neurones et j'en ai bien besoin.

Nabet espéra que Sabine, prise de remord, lui téléphonerait. Lui ayant donné sa carte, si elle avait envie, elle appellerait.

A une heure du matin, il éteignit la télé devant laquelle il s'était endormi. A présent, Sabine n'appellerait plus.

La sonnette de la porte d'entrée réveilla Edwige. Elle sursauta et renversa le réveil. Il était à peine six heures, le jour n'était pas encore levé. Elle n'avait nulle envie de sortir de son lit, d'autant plus qu'elle ne voyait qu'une personne susceptible de la réveiller si tôt : le lieutenant Nabet.

— Encore ce flic, il ne me fichera jamais la paix, celui-là, soupira-t-elle.

Elle imaginait une troupe de policiers venus perquisitionner l'appartement pour trouver de la drogue. Mais au moins, il n'y en avait pas chez elle. Elle avait eu raison d'interdire à Frédéric d'en rapporter. Le visiteur insista. Edwige prit le temps de s'habiller et ouvrit la porte. Elle tomba nez à nez avec Sabine, et s'exclama :

— Qu'est-ce qu'il te prend de venir à cette heure-ci ? Tu es malade ?

— Viens avec moi. On va chez Louis.

— Mais nous n'avons pas le droit ! Les flics ont dû mettre des scellées !

— Et bé ! On prend le gauche ! Et les flics, je m'en fous. Si tu as la trouille, j'irai seule, j'ai gardé une clé.

— Mais enfin ! Que veux-tu trouver chez Louis ?

— Je ne sais pas. Quelque chose dans son passé. Il faut que j'en aie le cœur net. Ils n'ont pas perquisitionné chez toi, les flics ?

— Non.

— Et bien, ils vont venir. Si Freddy a laissé traîner des cochonneries chez toi, vire-les.

— Mais il n'y a rien chez moi ! Tu le prends pour un con ?

— Non, mais tu ferais bien de l'envoyer baiser ailleurs. Ça t'éviterait des ennuis.

— Occupe-toi de tes fesses.

Sabine se radoucit.

— Nous n'allons pas nous disputer à cause de lui. Dépêche-toi, allons chez Louis. Et ne fais pas de bruit, il ne faut pas que les autres locataires nous entendent. Je ne veux pas que les flics sachent que nous sommes rentrées.

Edwige n'était pas rassurée. Rentrer chez Louis par effraction pouvait leur attirer des ennuis. Mais Sabine était décidée, et Edwige n'avait jamais été capable de lui résister. Déjà, à l'école primaire, Sabine avait un certain ascendant sur elle. Le temps n'y avait rien changé.

Elles pénétrèrent sans bruit dans l'appartement. Le rideau était baissé et Sabine ne voulut pas allumer la lumière. Munie d'une lampe torche, elle commença à ouvrir tous les tiroirs, les yeux embués de larmes. Il lui semblait que Louis allait sortir de sa chambre, avec ses vieilles charentaises et son peignoir élimé en criant « qui va là ? ». Le silence n'était troublé que par le tic-tac monotone de l'horloge de la salle à manger, qui égrainait des heures à présent inutiles pour le maître des lieux. Sur le buffet, trônaient des photos dans des cadres dorés, souvenirs des jours heureux du vieil homme. Marguerite avait un beau visage rond encadré d'une chevelure dorée, bouclée, retenue par des peignes. Elle souriait à une petite fille aussi blonde qu'elle avec de grands yeux rieurs. Sabine se dit que cette petite fille était maintenant orpheline. Un grand chagrin l'envahit. Pour ne pas céder à l'envie de pleurer, elle se força à penser que Louis et Marguerite étaient à présent réunis et que la petite fille en question avait au moins cinquante ans et une famille pour la consoler.

Dans les tiroirs de Louis, elles trouvèrent de vieilles lettres reliées par un ruban rose fané.

— Tu ne vas pas les ouvrir ! s'exclama Edwige offusquée.

Sabine tournait et retournait le courrier entre ses doigts, indécise. S'était-il vraiment passé quelque chose après la guerre ? La veille au soir, elle avait parlé avec son grand-père, à demi-mot. Firmin assurait que le passé de Louis n'était pas aussi limpide qu'elle le croyait, mais il ne voulait rien ajouter de plus. Elle ne pouvait pas dénoncer son grand-père à la police, même pas à Fabrice. Donc, elle devait trouver par ses propres moyens. Et laver la mémoire de Louis, sinon cacher sa faute aux yeux des autres. Si Louis avait commis un crime ou un acte répréhensible, il était hors de question que quiconque fut au courant. Elle ne voulait pas que son nom fut sali et s'étalât à la Une des journaux avec des abjections dont la moitié de la population se délecterait. Elle dénoua le petit ruban et jeta un œil à la première lettre. Elle était écrite de sa main, le 12 octobre 1945, de Saint-Pétersbourg. Rien de particulier sauf des mots d'amour à Marguerite. Elle renoua le ruban sous l'œil courroucé d'Edwige, et songea à les brûler.

— Franchement, Sabine, je ne te savais pas voyeuriste. Tu n'as pas honte ?

— Non, je n'ai pas honte, je veux protéger la mémoire de Louis. Si je trouve une information compromettante, je la supprime.

— Tu vas te faire tuer par le flic ! Ce lieutenant ne me dit rien qui vaille. C'est un fouineur et il en veut à Freddy. S'il sait que tu as fait disparaître des preuves ça va barder.

— Ne te bile pas pour le flic, j'en fais mon affaire. Cherche au lieu de tchatcher.

— Et ces lettres ?

— Rien d'intéressant. En octobre 1945 il était en Russie au lieu d'être rentré en France comme les autres prisonniers. A Saint-Pétersbourg plus exactement.

— Tu penses qu'il y a un rapport avec l'écrivain ?

— Tu dis n'importe quoi, ma parole ! Pauvre Nikolai. C'est un grand écrivain mais un idiot. Comment veux-tu qu'un vrai crime puisse naître dans son cerveau ? Il est imbuvable, il se prend pour l'écrivain du siècle. Mais il est incapable de tuer qui que ce soit à part sur le papier. En plus, il est toujours tellement saoul qu'il ne peut pas tenir correctement une arme.

— Alors, tu persistes à croire que c'est Freddy ?

— Tu m'emmerdes, Edwige. Je n'affirme rien, et je persiste à penser que Freddy n'est pour rien dans cette affaire. Par contre, ses copains... Tu n'aurais pas une petite idée de qui ils sont ?

Edwige fit gonfler ses joues et vida l'air en faisant un bruit de baudruche qui se dégonfle.

— Tu as autant de tact que les flics, souffla-t-elle, écœurée, pour conclure

Ce disant elle ouvrit l'armoire de la chambre et tomba sur un carton plein de photos.

— Et ça ? Ça t'intéresse ? demanda-t-elle en posant le carton sur le lit. Mazette ! Il était beau Louis sur sa photo de mariage ! Et là ? Avec sa fille. J'aimerais bien savoir qui t'a raconté des conneries sur lui.

— Mon grand-père. Tais-toi et cherche.

Assise sur le lit de Louis, dont l'édredon de satin rouge rappelait à Sabine celui de sa grand-mère, les deux jeunes filles vidèrent le carton. La plupart de photos montraient le couple et la petite fille dans leurs moments intimes : plage, promenades au bord d'une rivière ou fêtes familiales, genre communion ou tout simplement Noël avec la crèche en toile de fond. Le tableau fit sourire Sabine. Louis communiste enragé faisait la crèche pour Noël, compromis qu'il avait dû accorder à sa femme qui elle, était catholique et allait à la messe tous les dimanches. Elle le savait par sa grand-mère, vraie mine à potins. Au fond du carton, elle dénicha une enveloppe jaunie qu'elle ouvrit.

— Ce sont des photos de guerre, dit Edwige surprise. Qu'est-ce qu'il fichait avec ça ?

Sabine retourna les photos où des inscriptions avaient été grattées, néanmoins elle réussit à lire :

Saint-Pétersbourg décembre 45, Berlin août 45. « Vision apocalyptique de ruines » aurait pu être le titre du lot. On n'y voyait que des murs effondrés, des gravats, des voitures renversées, et sur l'une d'elles, au milieu des ruines, un groupe pour le moins étrange se tenait par le cou en riant.

Edwige dit en hoquetant :

— Merde alors ! Qui sont ces gens ?

— J'en sais rien. Là, c'est Louis. Et les autres ! Pétard, le look ! On dirait des Mongols ou des Tartares, en tous cas des gens de par là-bas. Drôle

de fréquentation ! Et ici, c'est un Français, en tous cas un Européen ou un Américain. Que faisait Louis avec ces types ?

— Quelque chose de moche... murmura Edwige se rappelant soudain les propos de Louis. C'est ce que m'a dit Louis.

— Quelque chose de moche avec des Tartares ? Et quoi ? Pillage ? Meurtre ?

— Et viol ? hasarda timidement Edwige.

— Viol ? Comment oses-tu ? Tu vois Louis violer quelqu'un ?

A cette idée, prise de nausées, Sabine se saisit de l'enveloppe et remit le carton dans l'armoire.

— Foutons le camp. Et ne dis rien aux flics sinon ça bardera.

— Même pour disculper Freddy ?

De colère, Sabine lui jeta à la figure :

— Tu ne sauveras pas Freddy en salissant Louis, imbécile ! Freddy il est dans la merde jusqu'au cou avec sa saleté de cocaïne. Tu ne comprends pas ? Tu es con, ma parole ! Ce sont ses potes qui l'ont tué, Louis ! Merde ! Edwige ! Es-tu à ce point aveugle ? Ton Freddy, il trafique et vend de la drogue, il empoisonne des gens ! Il ne se contente pas de se camer ! Et il te trompe, andouille ! Il te trompe ! Tu comprends ce mot ? Tu veux des noms ? Je t'interdis de dire quoi que ce soit aux flics au sujet de Louis, sinon je t'étripe ! Tu m'entends ? Je t'étripe ! Et ton Freddy, je l'enfonce !

Elle s'arrêta essoufflée et tapa du pied par terre.

Edwige serra les dents pour se retenir de lui mettre sa main sur la figure. Elle ne l'avait jamais vue aussi en colère, même quand elle avait quinze ans et qu'elle faisait des crises d'hystérie incontrôlables. Fallait-il qu'elle ait aimé le vieux pour accepter de dissimuler des informations le concernant et devenir aussi agressive envers son amie ! Edwige avait l'habitude de toujours lui pardonner, de lui trouver des circonstances atténuantes, mais là, elle dépassait les bornes.

— C'est ça, lui dit-elle d'une voix blanche chargée de rage contenue, crie, gueule, fais du bruit, comme ça toute la résidence va savoir que nous sommes chez Louis ! Tu es complètement cinglée. Et je te croyais mon amie...

Sabine la regarda, vit sa détresse et se sentit bête. Ce n'était pas le moment de se diviser. Elle la prit par les épaules et lui dit soudain radoucie :

— Je te demande pardon. Je ne sais pas ce qui m'a pris. La mort de Louis me rend folle. Offres-moi un café, tu veux bien ?

Les deux amies s'installèrent à la table de la cuisine d'Edwige, celle qui avait encore tous ses pieds valides, et se beurrèrent des tartines tandis que la cafetière fumait et dégageait goutte à goutte un liquide noirâtre tellement épais qu'une cuillère aurait pu y tenir droite dedans. Silencieuses, elles étaient perdues dans leurs pensées lesquelles n'avaient pas le même objet, mais unies par une angoisse commune. Qu'allait faire la police ?

— Tu connais un avocat ? demanda Sabine.

— Oui, un copain de mon grand-père, un vieux presque à la retraite. Mais papi est capable de lui interdire de défendre Freddy. Il a tellement la haine !

— Rassure-toi, il aura un avocat commis d'office. J'en parlerai à Fabrice, heu à Nabet, enfin, au flic, quoi !

Sabine sentit qu'elle s'enfonçait un peu plus à chaque mot.

— Peux-tu m'expliquer comment tu connais son prénom à ce flic ?

— Ben, je suis allée avec lui à la morgue.

— Et ça t'autorise à l'appeler par son prénom, d'aller en sa compagnie voir découper des morts ? Quel faux cul ! Pas possible ? Mais tu me prends carrément pour une conne ?

La sonnette de la porte d'entrée interrompt leur dispute. Edwige alla ouvrir et revint avec le lieutenant Nabet. Sabine ne se leva pas. Elle ne lui tendit même pas la main, ne lui proposa pas un café. Complètement tétanisée, elle avait peur de se mettre à bégayer et d'avoir l'air complètement idiote, redoutant le regard inquisiteur d'Edwige. Et surtout, elle était assise sur les photos de Louis et pour rien au monde elle n'aurait quitté sa chaise. Nabet tira un tabouret et s'accouda à la table, rivant ses yeux dans les siens.

— On ne me dit pas bonjour ? demanda-t-il à Sabine.

— Jour... maugréa-t-elle.

— Tu sais pourquoi je suis là ? rajouta-t-il en souriant ironiquement.

— Pour faire chier. Je sais.

— Il y a de ça. Mais pas seulement.

Sabine attendit, l'air de celle qui s'en fiche.

— J'ai du nouveau, dit triomphalement Fabrice.

— C'est pour cela que vous faites perquisitionner chez moi ? explosa Edwige. Quel nouveau ? Freddy a avoué ? Vous l'avez tabassé pour ça ?

Nabet se leva, ouvrit les placards, trouva celui des tasses à café, en prit une et se servit.

— Ne vous gênez pas, faites comme chez vous, dit Edwige.

— Les flics, c'est comme le lierre, lui répondit Sabine, ça s'accroche à tout, et partout. En botanique, cela s'appelle un parasite.

Impassible, Nabet reposa sa tasse, fit grincer sa chaise.

— Savez-vous que vous commencez à me courir toutes les deux ? dit-il avec un calme qui n'augurait rien de bon. Je suis obligé de perquisitionner. Monsieur Voltier est en garde à vue et je fais mon boulot. Je vous signale que mon équipe fait du boulot propre comme je le leur ai demandé : pas de tiroir parterre, pas de tchoure de petite culotte... Et je viens vous donner des nouvelles qui peuvent vous intéresser. Vous noterez que je n'y suis pas obligé, que je fais ça par sympathie...

Sabine ricana.

— Par sympathie, j'insiste, continua Nabet.

— Et vous allez arrêter de me prendre pour une bille ! rajouta-t-il en hurlant et en tapant du poing sur la table. Sinon, moi je vous embarque toutes les deux ! Merde alors ! La patience a des limites.

Il se rassit et menaça Sabine du doigt.

— Toi, la prochaine fois que tu auras besoin d'un flic pour visiter la morgue, tu iras chercher ailleurs.

Edwige s'éclipsa discrètement pour aller surveiller l'équipe de la police judiciaire mais aussi pour les laisser en tête à tête.

Génée, Sabine se mit à tripoter nerveusement le napperon posé sur la table.

— Alors, ces infos, lui demanda Nabet, tu les veux ou tu ne les veux pas ? Au fait, j'ai attendu ton coup de fil hier soir. Je suis con, naïf et con.

— J'ai perdu ta carte, dit Sabine en faisant la moue.

Nabet plonge la main dans sa poche et lui en tendit une autre.

— Edwige, cria Sabine, tu viens ?

Nabet aurait préféré rester en tête à tête avec elle, néanmoins il attendit la présence d'Edwige pour continuer.

— Nous avons découvert d'où vient la clé trouvée près de Louis. Il s'agit d'une clé de consigne de la gare Montparnasse. Alors nos collègues parisiens l'ont ouverte et tenez-vous bien, vous ne devinez jamais ce qu'ils ont trouvé ! D'un côté je me dis : quand et comment Frédéric est-il allé à Paris ? Et pourquoi n'avons-nous pas trouvé d'empreintes dans cette foutue consigne alors que cet idiot de Frédéric en a semé partout autour du papé ? Franchement je n'en sais rien. Cela peut innocenter votre copain... mais ce n'est pas certain. Qu'en pensez-vous ?

-On joue au Monopoly ? demanda Edwige à Sabine. C'est une question de Monopoly, c'est ça ? Il veut savoir si nous voulons acheter la gare Montparnasse ?

— Je vais le mordre, dit Sabine.

Nabet éclata de rire et continua :

— Donc, vous savez ce que nous avons trouvé (ce disant, il avait l'impression de parler comme Paulin qui tournait toujours autour du pot) ? Des coupures de journaux au sujet d'un meurtre qui a eu lieu à Paris il y a quelques années. Même scénario que le nôtre. Le papé avait sensiblement le même âge. Et encore mieux : une autre clé de consigne ! Notre assassin se prend pour le Petit Poucet. Nous ne savons pas de quelle gare il s'agit, il va falloir les passer toutes. Nous avons affaire à un assassin plein de fantaisie.

— Oui, eh, oh ! dit Sabine en s'énervant. Fantaisie ? Tu parles d'une fantaisie ! Tuer Louis ! Pauvre vieux. Il s'agit peut-être d'un type qui n'aime pas les personnes âgées et qui tue au hasard aux quatre coins de la France. ? Donc tu vas relâcher Frédéric ?

Nabet apprécia le tutoiement et répondit :

— Pas encore. Il est notre seul témoin oculaire et notre fil conducteur pour remonter la filière drogue. C'est malheureux pour lui qu'il se soit trouvé au milieu d'un meurtre. En ce moment, ce sont les douanes qui s'en occupent. Soyez gentille Mademoiselle Edwige, essayez de faire un effort pour nous aider.

— Mademoiselle Ginnet, rectifia Edwige. Nous n'avons pas gardé les cochons ensemble, que je sache. Depuis quand devrais-je aider la police ? Vous me prenez pour une balance ?

— Non, pour une jeune fille amoureuse. C'est pour Monsieur Voltier que je vous sollicite, pas pour la police nationale.

— Chef ? appela un des policiers en passant sa tête dans l'embrasure de la porte. Nous n'avons rien trouvé. Devons-nous saisir l'ordinateur ?

-Saisissez mais en douceur. Je vous tiens responsables du matériel endommagé.

Edwige se précipita dans le bureau et Nabet se leva pour la suivre. Seule Sabine restait rivée les fesses sur sa chaise, protégeant les photos des regards indiscrets. En passant à côté d'elle, Nabet lui caressa les cheveux en disant :

— Dommage que tu m'en veuilles à ce point. Moi je t'aime bien. Tu ne me raccompagnes pas ?

Sabine secoua la tête et détourna le regard. Elle lui en voulait des sentiments contradictoires qu'il avait engendrés chez elle. Elle se mit à penser à Nikolaï pour éviter de se jeter à son cou. Son écrivain l'attendait. Il n'avait sûrement jamais trahi personne, lui. Pas comme ce flic qui croyait pouvoir l'acheter avec des boniments !

Quand Edwige revint, elle était toujours vissée à sa chaise contemplant le placard avec obstination comme si elle attendait d'en voir sortir un extraterrestre avec la tête de Fabrice et ses yeux grains de café.

— Tu as des visions ? lui demanda Edwige.

Sabine se leva et montra sa chaise :

— Je tenais ça au chaud.

— Ah oui, ça. Tu as entendu ce qu'il a dit, le flic ? Un autre vieux a été tué à Paris dans les mêmes conditions. Tu ne crois pas que ce type, sur la photo ?

— Arrête de te faire des films ! Et pourquoi y aurait-il un lien ? Des vieux la France en est pleine.

— Oui, mais quand même. Nous devrions nous renseigner.

— Edwige, tu me gonfls, gronda Sabine au bord de l'exaspération. Arrête de vouloir fouiner dans le passé de Louis, occupe-toi de Freddy.

— Ça me fait peur, cette histoire. Quand je pense qu'il y a un tueur dans notre entourage, peut-être quelqu'un que nous connaissons bien, j'ai vraiment la trouille !

— Tu as la trouille pour rien. C'est un tueur spécialisé dans le meurtre des vieux, et il en est tellement fier qu'il garde les coupures de journaux ! Je ne vois personne ici d'assez malade pour faire une chose pareille ! Pour une fois que nous pouvons nous sentir en sécurité en tant que femmes, profitons-en. Maintenant, si ce sont les copains de Freddy qui ont fait le coup, on ne sait jamais. Tu ne devrais pas rester ici toute seule.

— Tu ne veux pas rester avec moi ?

— Impossible, je rentre me changer et je vais à la mairie.

Edwige hésita un moment puis elle lui demanda :

— Ce Russe, il te plaît ? Ou tu préfères le flic ?

— Ce Russe, c'est mon copain, il est charmant, plein de fric et en plus il m'adore. Quant au flic, je ne sais pas. Comment veux-tu que je puisse

avoir une relation avec un flic ? Tu te rends compte la honte avec les copains ?

— Qu'est-ce que tu t'en fiches de ça ! Regarde-moi avec Freddy. La honte, tu crois que je ne connais pas ? La moitié de Frontignan se fout de ma gueule, l'autre moitié rêve de lui casser la figure ! Je n'ose plus me balader dans les rues. J'ai l'impression que les gens murmurent dans mon dos. Au fait il est comment ce flic, en dehors de son boulot ? Gentil ?

— Oui, dit Sabine en soupirant, il est gentil...

— Choisis bien, Sabine. Choisis bien... Ne te laisse pas avoir par des choses futiles. La notoriété et le fric, c'est bien, mais ça ne fait pas tout...

Sabine rentra chez elle se changer. Elle commençait en avoir sérieusement assez de se saper comme une minette, avec des souliers à talons et ce costume strict prêté par Marie-Claude ! Elle hésita entre remettre son jean et un simple tee shit et cet accoutrement qu'elle trouvait ridicule et inconfortable.

Elle tomba nez à nez avec son grand père qu'elle poussa littéralement dans sa chambre dont elle referma la porte.

— Papi, il faut que nous parlions.

— Parler, maugréa Firmin, toujours parler. Tu n'en as pas assez de parler ?

— Non, je n'en ai pas assez. Papi, tu te fiches de moi. Tu sais des choses sur Louis, n'est-ce pas ?

Puis elle jeta les photos sur le lit :

— Ça, tu connais ?

— Des photos ?

— Oui, des photos. Ne fais pas l'innocent. Je les ai trouvées chez Louis. Ne me dis pas que tu ne les as jamais vues !

Firmin grommela des paroles inintelligibles, mais Sabine ne comptait pas le lâcher tant qu'il n'aurait pas craché le morceau.

— J'ai tout mon temps, lui dit-elle. Je ne partirai pas de ta chambre tant que tu ne m'auras pas dit tout ce que tu sais.

— Ecoute, Sabine, je suis vieux...

— Tu es vieux, mais tu ne perds pas la boule. Ne me prend pas pour une imbécile. Sais-tu qu'il y a dehors, dans la ville, un assassin qui tue les vieux ? Tu veux y passer aussi ?

— Il ne tue pas n'importe quel vieux.

— Ah ! Tu le reconnais ? Qu'est-ce qu'il t'a dit Louis ? Papi ! Je t'en prie, tu dois me le dire. J'ai pris toutes les photos qu'il y avait chez Louis. Regarde ces types. Qui sont-ils ?

— Que veux-tu faire de ces informations ? Les donner à La police ?

— Certainement pas. Il est hors de question que quiconque sache que Louis a fait quelque chose de moche. Si c'est le cas.

— C'est le cas, ma chérie. C'est le cas. Je ne voulais pas que tu saches. Ton admiration pour Louis...

— Mon admiration pour Louis ne changera jamais ! le coupa brusquement Sabine. Mais je dois savoir. Pour protéger sa mémoire. Qui sont ces gens sur la photo, papi ? Dis-le-moi.

Firmin s'assit sur le lit et prit les photos.

— Louis ne me les a jamais faites voir, soupira-t-il. Il en avait trop honte. Toute sa vie il a payé sa faute. Dans sa conscience. Parce que Louis, c'était un gars honnête, entier. Dieu m'est témoin que nous n'étions pas du même bord, lui et moi ! Mais nous nous estimions. Louis, tu pouvais compter sur lui. Jamais absent dans l'adversité.

— Papi ! Je sais tout ça. Dis-moi ce qu'il a fait.

— Le supporteras-tu ?

Sabine gémit :

— Papi !

— Il a violé une femme, dit Firmin dans un souffle comme si cet aveu dit à haute voix pouvait l'étouffer ou lui salir la bouche. Il a violé une femme à Berlin en mille neuf cent quarante-cinq. Il était en vadrouille avec les types qui sont sur la photo. Des Mongols complètement cinglés et un Parisien.

— Celui qui est mort à Paris ? La police a saisi des coupures de journaux dans une consigne de la gare Montparnasse.

— Je ne sais pas s'il est mort. Je ne le connais pas.

— Et la femme ? Qui était la femme ?

— Une Allemande. Une chanteuse, je crois.

— Une Allemande ? Tu es certain ?

— C'est ce que pensais Louis. Ils se sont acharnés sur elle car elle était bêtement restée là à attendre. Attendre quoi ? Je te le demande. Louis m'a dit qu'ils étaient ivres morts. Je me demande comment ils ont fait pour la violer dans cet état. Louis n'avait jamais pu oublier son visage. Il en faisait des cauchemars la nuit. Il disait qu'elle était jeune et belle comme un ange. Elle pleurait, elle suppliait, et il aurait voulu pouvoir la sauver. Mais il y est

passé dessus comme les autres. L'alcool, la haine, la guerre. Putain de guerre ! Louis il a fait les camps de concentrations, il en a vu des femmes violées par les Allemands, puis torturées ! Ce fut sa vengeance. Il s'est dit qu'en violant celle-là il pouvait racheter le mal fait aux autres. Et puis il a porté ce fardeau toute sa vie comme une maladie honteuse. Combien de fois l'ai-je vu pleurer en me le racontant ? Et combien de fois me l'a-t-il raconté ? Des centaines de fois.

— Es-tu sûr qu'elle n'était pas Russe cette femme ?

— Russe ? Et pourquoi Russe ? Tu ne crois pas que Louis aurait violé une Russe ! Qu'ont à voir les Russes dans l'histoire ?

— Rien, c'était seulement une idée. Bon, tu ne dis rien à personne, surtout pas à la police. Personne ne doit le savoir. D'accord ?

— D'accord. Fais attention à toi.

— Moi je ne risque rien, papi. Mais je ne veux pas qu'on salisse Louis pour rien.

Sabine laissa son grand-père dubitatif et rentra dans sa chambre. Elle la ferma à clé et s'assit sur le bord du lit pour réfléchir. Il lui fallait trouver une cachette pour ces maudites photos de manière que sa mère ne les trouvât pas en faisant le ménage. Elle décousit un coin de matelas, les introduisit par la déchirure, les coinça entre les ressorts et les lattes, et recousit le tout avec application. Puis elle se dit qu'il fallait qu'elle vérifie cette idée tordue qui lui était passée par la tête et qui lui rongeaient l'estomac.

Marie-Claude observait Nikolaï depuis un certain temps. Il avait des difficultés à écrire et soufflait comme s'il avait fait un cent mètre en courant.

— Ce type ne vivra pas vieux, dit-elle à son chef venu surveiller la manifestation. Avec ce qu'il picole il est complètement détruit. Il a encore bu comme un trou à midi. Sabine lui manque, on dirait. Il n'arrête pas de la réclamer. A tel point que ça devient ridicule.

— Que s'est-il passé entre eux ?

— Mais rien ! Justement ! C'est lui qui se monte le bourrichon. Il envisage même de l'épouser.

— Merde alors ! Et que dit-elle ?

— Elle n'en sait rien, nous ne l'avons pas encore vue de la journée. En tous cas, si elle est d'accord, elle n'est pas pressée d'accourir près de son bien aimé. A mon avis, elle n'en a rien à foutre du Russe. C'est lui qui fantasma.

— Bon, vous direz à Sabine de mesurer ses ardeurs. Il n'est pas question qu'elle l'envoie promener avec perte et fracas. Je ne veux pas que ce type nous fasse une mauvaise publicité à l'étranger. Tout va bien, à part ça ?

— Tout baigne. Vous avez vu ? Nous avons du monde cet après-midi. L'ambiance est sympa. Mais pour revenir à notre Russe, j'ai l'impression qu'il a des soucis pour écrire.

— Ecoutez, si ça ne gêne personne, hein ? Le principal c'est qu'il signe, qu'il soit content et les visiteurs aussi. Comment ça se passe avec les autres écrivains ?

— Boaf... C'est un peu froid. Jérôme Laval lui fait carrément la gueule depuis le soir de son « café noir » où il a eu des propos un peu excessifs. Jérôme rêve de lui flanquer son poing dans la figure. A part ça...

— Arrangez-vous pour qu'il n'y ait pas d'incident. Je compte sur vous.

Ensuite Sébastien l'abandonna à ses soucis et partit pour une séance de serrage de mains médiatique.

Sur ces entrefaites, Sabine arriva vêtue de son jean et d'un simple tee-shirt rouge. Sous les tentes il faisait une chaleur horrible, il n'y avait pas un pouce d'air. La fatigue aidant, elle eut l'impression qu'elle allait s'évanouir et se retint de repartir en courant. Démissionner, laisser tomber la mairie, les écrivains et surtout Nikolai. Essayer d'oublier cette angoisse qui lui nouait les entrailles. Chasser ces idées noires sournoises, ces intuitions stupides ! Depuis le début de la matinée, elle ruminait une réponse à toutes les questions que la ville entière, la police se posaient. Elle avait beau tourner et retourner le problème, rien ne venait entacher de nullité les solutions qu'elle entrevoyait, peut-être seulement le fruit de son imagination, mais à savoir ? Elle n'osait en parler à personne, surtout pas à Nabet, car ce serait mettre au grand jour la faute de Louis. Louis violeur, Louis son ami, Louis le papé le plus génial qu'elle avait connu, après son grand-père ! Elle ressassait son

idée monstrueuse, s'en voulait d'en avoir eu seulement la pensée. Et un nom martelait son cerveau comme un bout de bois sur une peau de tam-tam : Boum, boum ! Natacha Pavalovla ! Boum ! Natacha, chanteuse Russe à Berlin. Natacha mère d'un enfant sans père. Nikolaï. Impossible, disait sa conscience. Et pourquoi pas ? renchérisait une petite voix au fond d'elle. Pourquoi pas ? Ce qui expliquerait sa présence à Frontignan. La nausée la prit et une furieuse envie de boire un alcool fort.

— Vous rêvez, ma princesse ? Dit une voix dans son dos.

Sabine fit un bond comme si un insecte l'avait piquée. Surpris, Nikolaï s'excusa :

— Je vous ai fait peur ?

— Peur ? non, non ! Pourquoi peur ? Vous allez bien Monsieur Pavalovla ?

— Allons, allons, pas de Monsieur entre nous. Nikolaï. Vous savez en quelle grande estime je vous tiens.

Sabine sentait la panique dominer ses réactions. Une panique incontrôlable qui la faisait trembler et claquer des dents.

— Mon Dieu, mon petit ! Mais vous êtes malade ! dit Nikolaï compatissant. Vous devez avoir de la fièvre. Il faut vous reposer, voyons ! La mort de votre ami vous a bouleversée. Venez avec moi. Je suis en train de signer mes livres. Vous serez ma secrétaire. Cela vous changera les idées.

Sa gentillesse était touchante. Sabine se mordit la lèvre et s'en voulut de ses calomnies. Elle avait beau regarder l'écrivain, elle ne voyait pas comment cet homme pouvait se transformer en monstre destructeur. Et pourtant, il y avait trop de coïncidences. Elle le suivit sans un mot et Nikolaï mit son mutisme sur le compte de la timidité et de la fatigue. Elle s'assit à côté de lui et attendit. Nikolaï prit sa plume, une belle plume à l'ancienne avec un repose plume doré représentant la basilique Saint Isaac de Saint-Petersbourg, dans les moindres détails. La porte centrale, fidèle réplique de l'original, était en marbre blanc et lapis-lazuli, une véritable merveille de miniaturisation. La plume avait la forme d'une main tenant une plume. « Magnifique », se dit Sabine. Nikolaï remarqua l'intérêt qu'elle y portait. Il lui dit tout bas :

— Je vous en fais cadeau.

Sabine lui fit un petit sourire triste.

Elle regardait la plume courir sur le papier. Elle eut soudain un flash : Nikolaï était droitier ! Pour écrire mal, il écrivait mal ! Mais Sabine se sentit envahie d'une joie incontrôlable. Elle éclata de rire et dit à Nikolaï :

— Avec plaisir ! Je la veux bien votre plume.

Mais la petite voix au fond d'elle était tenace. « Il y a des gauchers contrariés », disait-elle vicieuse. A l'époque de l'enfance de Nikolaï, la main gauche était considérée comme la main du diable. La plupart du temps, les pauvres enfants étaient obligés de souffrir pour apprendre à écrire. Sabine se souvint de sa mère qui avait subi des sévices corporels genres main gauche attachée dans le dos pour ne pas s'en servir.

Elle eut envie de hurler.

Nikolaï, lui, était aux anges. Sa petite fée était près de lui, il espérait pouvoir lui offrir son amour le soir même en l'invitant à dîner. Il laisserait tomber les autres écrivains avec lesquels il ne se sentait aucune affinité, et l'amènerait dans le restaurant le plus cher de la ville. Rien qu'à cette idée, il souriait benoîtement, le cœur battant d'impatience. Natacha allait l'aimer, cette petite Française, cela ne pouvait pas être autrement. Ils feraient un mariage extraordinaire, avec célébration dans la basilique. Ensuite un voyage, pourquoi pas dans l'Orient Express ? Il la regardait de profil, un joli profil avec son nez fin qui vibrait comme en proie à un émoi profond. Il s'imaginait être l'objet de cet émoi, se rengorgea, se conforta dans ses décisions matrimoniales.

Emporté par son élan amoureux, il lui dit :

— Vous aimerez la Russie. Vous verrez Saint-Pétersbourg, ses ponts, ses théâtres, ses églises, ses rues. Je serai votre guide.

Sabine resta pétrifiée. Elle réalisa soudain les prétentions de l'écrivain à son égard et s'affola. Ses mains tremblaient sur ses genoux, elle n'arrivait pas à sortir un son. Ses yeux rivés aux mains de Nikolaï allaient de l'une à l'autre, cherchant la faille, le petit grain de poussière qui le dénonceraient. Mais rien ne clochait, du moins en apparence. Elle se faisait des idées ou il était doté d'un sang-froid hors du commun. Dans sa tête, les idées se bouscuaient à la vitesse de la lumière. Le soir de l'assassinat du pape Louis, Nikolaï était dans un tel état d'ébriété qu'il était incapable de marcher seul. Oui, mais il y avait l'alcool jeté dans la plante verte. Et comment aurait pu sortir l'écrivain alors qu'il y avait un veilleur de nuit dans l'hôtel ? Trop d'invéraisemblances. « Sabine, ma fille, se dit-elle, tu es atteinte de

paranoïa aigue, ce type ne ferait pas de mal à une mouche, tu t'es fourrée dans un guêpier dont tu ferais bien de te tirer tout de suite... »

Tandis qu'elle réfléchissait en proie à une agitation angoissée, Nikolai la couvait d'un regard langoureux, négligeant ses admirateurs venus se faire dédicacer les livres.

Il leva soudain les yeux, vit assis face à lui le policier play-boy qu'il exérait et eut envie de le tuer.

Nabet lui sourit, sourit à Sabine et tendit son livre « le temps des assassins » à l'écrivain.

— Vous me le dédicacez ? Vous pouvez mettre « à Fabrice ». Après je vous enlève votre charmante compagne. J'ai besoin d'elle.

Nikolai contenait avec peine sa rage et répondit d'une voix blanche se voulant détachée :

— Mais elle est sensée rester près de moi toute la soirée. C'est mon hôtesse.

— Ah ! s'exclama joyeusement Nabet. Désolée, mais la justice est prioritaire. Cette demoiselle est mon témoin numéro Un. Je vous l'enlève pour l'après-midi, j'ai des questions à lui poser. Ensuite, elle sera libre de revenir vers vous... ou non.

Nikolai blêmit et ne répondit pas.

Sabine se leva, suivit Nabet, trop heureuse de s'échapper.

— Je reviens dans quelques heures, dit-elle à Nikolai. Attendez-moi pour le dîner.

Tout de suite elle regretta ses paroles, plus très sûre d'avoir envie de revenir. Elle se promit d'appeler pour s'excuser au cas où elle ne pourrait pas tenir sa promesse.

Nikolai sembla se satisfaire de ce mensonge.

Il les regarda partir côte à côte, leurs silhouettes disparurent dans la foule. Le monde autour de lui sembla se vêtir de ténèbres. Quand il aurait épousé Sabine, il ferait payer à ce type son arrogance. Peut-être envisagerait-il de contacter son ami Fiodor, le chef de la police de Saint-Pétersbourg pour qu'il se mette en relation avec la police française et qu'elle l'envoie croupir dans un petit commissariat du nord de la France ? Cet homme outrepassait ses droits, c'était évident. Nikolai sourit cruellement en pensant à sa vengeance. Des crampes dans les doigts le faisaient souffrir. Il saisit sa plume de sa main gauche et se mit à signer.

Marie-Claude le vit de loin et nota quelque chose d'étrange dans son comportement sans parvenir à définir ce qui la perturbait.

— Nous pourrions peut-être conclure un armistice ? demanda Fabrice à Sabine. Pas la paix, si tu n'y tiens pas. Mais un petit armistice de rien du tout. J'ai besoin de toi. Pas pour une partie de plaisir, seulement pour reconnaître des objets, si possible. Nous avons retrouvé quelques objets dans les alentours du lieu de crime. Peut-être n'ont-ils rien à voir avec notre affaire ?

— Encore ? Ne me laissera-t-on jamais tranquille ?

— Si, bientôt. Seulement, j'ai l'impression désagréable que tu me caches quelque chose.

— Je ne cache rien. Je suis fatiguée.

— Tu ne seras pas fatiguée pour aller dîner avec ton Russe.

— Merde ! s'énerva Sabine. Le Russe il se casse samedi. Jusque là, je suis contrainte de le chaperonner. Si tu crois que ça m'amuse ? Il est fana de moi, ce con ! Tout ça parce que j'ai été gentille avec lui. Si j'avais su, je l'aurais laissé sur la route de la plage au lieu de me le traîner sur mon scooter ! Trop bonne, trop conne. Et puis lâche-moi avec ce Russe ! Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

— Tu as toujours un langage aussi châtié ?

— Non, d'habitude je suis grossière. Aujourd'hui je me retiens parce que je suis en voiture avec un « prout-prout ».

Nabet ne lui répondit pas et décida de rester muet plutôt que de se faire ramasser chaque fois qu'il disait un mot.

Au bout de dix minutes de silence forcé, Sabine se trémoussa sur son siège en disant :

— Tu fais la gueule ?

De colère, Nabet rata le passage de la seconde en arrivant au carrefour, et sa boîte à vitesse craqua lamentablement. Il ne lui répondit pas et le trajet se termina dans le silence le plus total. Sabine était très mal à l'aise et se rendait compte qu'elle avait cherché la bagarre et l'avait trouvée. Pour le moment, la seule chose importante à ses yeux était de protéger l'honneur et la mémoire de Louis, que personne ne sut jamais son méfait. Elle pensait Nabet assez intelligent pour trouver tout seul, aussi avait-elle bien l'intention de le diriger sur une fausse piste. Donc, il fallait qu'elle détournât ses soupçons de Nikolaï, s'il avait l'idée de le soupçonner, ce qui n'était pas

encore le cas. Elle colla son nez à la vitre, préférant se fixer sur le paysage plutôt que sur le profil de Fabrice.

Au bout de cinq minutes de silence total qui lui pesait, elle demanda :

— Je peux savoir où tu m'amènes ?

— Au commissariat.

Le silence se réinstalla, et Sabine se mit à tripoter les boutons de la radio pour se donner une contenance. Elle lui dit :

— Qu'est-ce que tu écoutes, comme musique ? Des trucs de vieux ?

— Beark, du classique, rajouta-t-elle en découvrant les CD dans le vide-poches.

Nabet freina violemment devant le commissariat. Sabine s'accrocha à la ceinture de sécurité et jura.

— Merde ! Tu pourrais faire attention.

C'est alors que Nabet, n'y tenant plus, explosa.

— Entendons-nous bien :

Je t'amènes voir des objets que nous avons trouvés près des lieux du crime. Tu me dis si tu reconnais quelque chose et je te raccompagne près de ton écrivain. Tout cela ne prendra qu'une petite heure de rien du tout. Puis-je espérer un peu de politesse à défaut de compassion ? J'aimerais bien ne pas passer pour un con devant mes collègues. Ce n'est pas trop te demander j'espère ?

— Excuse-moi, répondit Sabine soudain calmée en posant sa main sur celle de Fabrice crispée sur le volant. Je sais que je suis insupportable, mais je n'en peux plus. Cela fait deux nuits que je ne dors pas. Dès que je somnole, je vois Louis en sang qui m'appelle au secours. Ce n'est plus tenable, je vais finir chez les fous. Désolée. Je ne voulais pas être désagréable. Mais te rends-tu compte de ce que je vis ? Louis assassiné ; Freddy, qui l'a peut-être tué, en prison ; l'autre cinglé d'écrivain qui s' imagine que je suis tombée amoureuse de lui parce que je l'ai porté sur mon scooter ! J'en ai marre. Alors dépêchons-nous de les voir, ces objets et après tu m'offres un verre. D'accord ?

— Je ne te raccompagne pas à ton Russe ? Il va t'attendre.

— Et bé, il attendra. Il n'est pas tout seul, il a Marie-Claude, Jean-Paul et toute la clique.

— Tu lui as promis de revenir dîner avec lui.

— C'était pour m'en débarrasser. Dis donc ? On dirait que tu veux te débarrasser de moi, toi aussi !

— Je ne veux pas me débarrasser de toi et tu le sais très bien. Mais ce type est louche. Enfin, louche, je ne sais pas très bien comment m'expliquer. Il n'est pas net, quoi. Pas dangereux, il ne faut pas faire de la paranoïa aigue, mais pas net. C'est pourquoi j'ai acheté son bouquin. Que penses-tu de lui ?

Sabine réfléchit pour peser ses mots.

— C'est vrai qu'il est bizarre, mais dangereux non. Pourquoi serait-il venu de Russie pour assassiner Louis ? Cela ne tient pas debout. D'ailleurs, il est toujours saoul. Tu le vois trucider quelqu'un alors qu'il ne tient même pas debout ?

— Je sais, je me suis déjà fait ces réflexions. Mais je ne sais pas pourquoi ce type ne me plaît pas. C'est une vraie montagne. Il a l'air doux, mais je dirais plutôt doucereux. Gentil ? Non, complaisant, limite faux-cul. Tu vois ce que je veux dire ? S'il s'énervait, il pourrait tuer quelqu'un d'un seul coup sur la tête.

— Là, franchement tu le noircis. Il est poli, et il en pince pour moi. Es-tu sûr de ne pas être jaloux ?

— Si, je suis jaloux. Mais cela n'a rien à voir. Enfin, espérons que je me trompe. D'ailleurs, pour moi, pour le moment, la thèse de la culpabilité de Frédéric tient toujours. Mais cela semble trop beau. Cet idiot a semé des indices partout, on le suit à la trace. Peut-être essaye-t-il de couvrir quelqu'un ? C'est stupide. Personne ne lui en sera reconnaissant. Le procureur va transmettre l'affaire au juge et il sera inculpé. Cependant, au niveau des preuves, c'est maigre.

Tout en parlant, il lui ouvrit la porte du commissariat et la conduisit dans son bureau.

Assis près de la fenêtre, Paulin l'attendait, visiblement mal à l'aise.

— Je te présente Mademoiselle Mattel. Je voudrais la confronter à Voltier et lui montrer les pièces à convictions. Va me chercher Voltier.

Paulin resta assis en se triturant les mains.

— Y'a un blême, chef, dit-il.

Nabet semblait ne pas comprendre.

— Tu me diras ça après. Va me chercher Voltier, j'ai des questions à lui poser.

— Il n'est pas là, les douanes l'ont relâché.

L'information mit un certain temps à se faire un chemin dans le cerveau de Fabrice.

— Pardon ? dit-il d'une voix blanche. Tu ne te foutrais pas de ma gueule, des fois ?

— Non, chef. Ils l'ont relâché pour faire la chèvre.

— La chèvre ? La chèvre ? ânonna Fabrice. Mon seul suspect ? Ils ont osé ?

— Avec l'accord du procureur, chef, souffla Paulin comme un ballon qui se dégonfle.

Fabrice avait l'impression de faire un mauvais rêve. Il dit en s'arrêtant sur chaque mot.

— Le procureur a autorisé les douanes à relâcher Voltier ? Parce qu'ils le veulent pour faire la chèvre ? J'hallucine...

— Mais qui m'a foutu des abrutis pareils ? rajouta-t-il en hurlant et en abattant son poing sur la table. Qu'est-ce qu'ils ont dans le crâne ces connards ? Je fais quoi moi, maintenant ? Je pars en vacances ?

Il sortit en claquant la porte. Paulin et Sabine l'entendirent tonitruer chez le commissaire. Après dix minutes pendant lesquelles Sabine commençait à regretter de ne pas être restée avec Nikolai, il revint, une bière à la main, un coca dans l'autre et le tendit à Sabine en disant d'un ton amer :

— C'est tout ce qu'il y a à boire ici. J'imagine que tu dois avoir soif ? Maintenant qu'on m'a coupé l'herbe sous les pieds, il ne me reste que des merdes pour essayer de pincer le meurtrier de Louis. Il semblerait que des histoires de drogues soient plus importantes que la vie d'un vieux. Alors on va faire joujou avec les indices.

Il ouvrit le tiroir de son bureau, retira des petits sacs en plastique et referma bruyamment le tiroir. Il jeta les sacs sur la table devant Sabine qui ne savait pas si elle devait les prendre ou seulement les regarder.

— Tu peux prendre les sacs, lui dit Nabet voyant son embarras. Ils ne vont pas t'exploser à la figure. Prends ton temps, c'est capital.

Sabine ne s'était jamais sentie aussi mal de sa vie. Consciente d'entraver l'enquête par sa décision de cacher des preuves, croiser le regard franc de Fabrice devenait une torture. Pourquoi était-elle à ce point convaincue de la culpabilité de Nikolai ? Rien ne venait accréditer cette thèse, sauf les photos trouvées chez Louis et les confidences de son grand-père. Cela semblait invraisemblable. Nikolai enfermé dans son hôtel ne pouvait pas avoir eu la possibilité matérielle de tuer Louis et pourtant il était le seul à posséder un mobile, mobile que, du reste, elle était seule à connaître.

— Ça ne va pas ? lui demanda Fabrice la voyant tripoter les sacs l'esprit ailleurs.

Sabine essaya de se concentrer sur les objets. Elle prit une petite balle d'enfant, la reposa. Ensuite, un vieux briquet qui avait dû séjourner sous la pluie des mois durant, un portefeuille vide, un trousseau de clés avec un porte-clés en peluche, une vieille canette d'Orangina, un paquet de kleenex, une paire de lunettes tordue à laquelle il manquait les verres, une boucle de ceinture, un petit bracelet fantaisie sans grande valeur.

— C'est incroyable le nombre de choses que les gens paument dans la rue, dit-elle d'une voix altérée par l'angoisse.

Nabet nota un léger changement dans sa voix mais fit semblant de ne rien remarquer. D'une main tremblante, Sabine reposa les lunettes, incapable de se souvenir où elle les avait déjà vues. Mais elle était sûre d'une chose : elle les connaissait. Elle essaya de se rappeler la dernière fois où elle avait vu Nikolaï avant le crime, mais elle avait beau se creuser la tête, elle ne le voyait pas avec des lunettes sur le nez. Curieuse mémoire... Toujours défaillante au moment opportun ! Elle aurait fait un très mauvais témoin. La preuve : elle n'aurait pas pu jurer de quelle manière était habillé l'écrivain dimanche soir, même devant un tribunal. Costume avec cravate, pas de cravate, une chemise, un tee-shirt ?

— Tu reconnais quelque chose ? demanda Nabet.

— Non, rien.

— Les lunettes ? insista-t-il. Elles ne te disent rien.

— Rien, affirma Sabine sans hésiter. Rien. Je suis désolée.

— Ce n'est pas grave, soupira Nabet. Je m'en doutais un peu, remarque. Ce sont des vieilleries qui ont séjourné des mois au bord du canal. Sauf ces foutues lunettes ! Elles sont pratiquement neuves. Je pensais que... enfin, laisse tomber. De toutes façons, rajouta-t-il avec amertume, tout le monde s'en fout du papé Louis ! La seule chose qui les intéresse, c'est de coincer les trafiquants de coca. Note que je les comprends. C'est triste la mort de Louis mais Frédéric est au centre d'un trafic infâme qui tue des jeunes qui ont l'avenir devant eux. Ton Louis, il n'avait pas d'avenir. Il aurait vécu quoi ? Cinq ans, peut-être ? Peut-être plus ? Ils s'en foutent, et comme le crime et le trafic doivent être liés, ils agissent en conséquence.

Sabine fondit en larmes. Dans le bureau de Nabet, ses sanglots sonnèrent le glas d'une enquête criminelle enlisée dans la boue de la bêtise humaine. Avec un enquêteur privé de son suspect, un témoin sans

témoignage, trouver le meurtrier de Louis semblait relégué aux calendes grecques. De rage, Nabet renferma les sacs contenant les objets mis sous scellés, prit Sabine par la main et la tira hors de son bureau.

— On se casse, lui dit-il. Plus rien à foutre ici. Je sens que je vais donner ma démission. On me prend pour un cave dans cette boîte.

Ils sortirent sans saluer le pauvre Paulin qui n'avait pas décroché un mot.

Nabet lui dit en sortant :

— Tu m'appelles sur mon portable si on assassine Frédéric. Ces cons sont capables de me le laisser zigouiller sans sourciller ! La chèvre de Monsieur Nabet... Ce serait risible s'il n'y avait pas mort d'homme.

Ils sortirent du commissariat en passant devant le bureau du commissaire. Nabet ne daigna pas lui faire part de ses décisions concernant sa soirée.

— Pauvre con ! marmonna-t-il à l'adresse de son supérieur.

Puis il dit à Sabine :

— Je te raccompagne à Frontignan ? Ton Russe doit t'attendre.

— Non, pas question, dit vivement Sabine affolée à l'idée de revoir l'écrivain. Garde-moi avec toi, tu veux bien ? Je n'en peux plus. Je n'ai pas envie de lui parler. Pas envie d'avoir à repousser ses avances. Pas envie d'avoir à subir son ivrogerie.

— Je croyais que tu l'aimais bien. C'est bizarre comme tu changes d'attitude tout à coup. Que se passe-t-il ?

— Je ne change pas d'attitude. J'ai voulu être sympa avec lui, maintenant il s'accroche. Qu'est-ce que je peux faire ? L'envoyer promener ? Lui dire qu'il m'emmerde ? Tu imagines l'incident diplomatique ?

— Tu prends moins de gants avec moi, me semble-t-il ?

— C'est parce que tu n'es pas russe. Tu me fais visiter ta maison ?

Nabet hésita. Et si Nicole était revenue ? Depuis le temps qu'il attendait son retour ce serait le comble qu'elle fut revenue juste ce jour-là. D'un autre côté, il était bien obligé de s'avouer qu'il n'avait plus envie qu'elle refasse surface.

— Laisse tomber, lui dit Sabine voyant son hésitation. Je ne veux pas m'incruster. Raccompagne-moi chez moi.

— Qu'est-ce que tu bois en apéro ? Je n'ai que du whisky et du gin. Veux-tu que j'achète du Muscat ?

— Du gin, c'est bien. J'ai besoin d'un alcool fort. J'imagine que ton frigo est vide ? Si on s'achetait une pizza ?

— Va pour la pizza. Mais tu vas être déçu, c'est moche chez moi.

— Je m'en fous, je veux seulement voir ton chat. Il s'appelle comment déjà ? Chat, c'est ça ? Je suppose que c'est toi qui l'as baptisé ainsi ? Pas ta femme. Je suis sûre qu'elle a plus d'imagination que ça, ta femme.

— Si tu viens avec moi pour me parler de ma femme, je te parle de Nikolai.

— Eh, oh ! Ça n'a rien à voir. Je n'ai rien fait avec Nikolai, moi. Je n'ai pas couché avec lui, je ne lui ai rien promis, surtout pas de l'épouser.

— Et s'il te le demande ?

— Il ne manquerait que ça ! s'insurgea Sabine.

— Pourquoi ne l'épouserais-tu pas ? Il ne te plaît pas ? Il te fait peur ?

— Peur, non, dit Sabine avec embarras. Pas peur, non.

— Et bien, malgré ce que tu veux me laisser croire, je pense qu'il te fait peur. Du diable si je saisis pourquoi ! Tu ne m'aides pas. Tu me caches des choses.

— Moi ? Pas du tout, mentit Sabine. Que veux-tu que je te cache ?

— Je n'en sais rien, mais je te signale que je suis flic. Je le découvrirai un jour ou l'autre.

Nabet introduisit la clé dans la serrure de la porte de son appartement. Une boule de poils noirs vint se frotter à ses jambes en miaulant, puis s'enfuit dans les escaliers.

— C'était Chat, dit-il en haussant les épaules. Il doit avoir un rendez-vous important pour courir si vite. Je le soupçonne d'avoir un tas d'amoureuses dans le quartier. C'est un chaud. Il découche toutes les nuits. Sers-toi un gin, là à droite, tu as le bar. J'ouvre cette fenêtre, il fait étouffant dans cette baraque.

Sabine se servit un verre de gin et le but d'un trait, pour essayer de chasser les idées de plus en plus noires qui l'obsédaient. Mais même un litre entier de gin ne serait pas parvenu à les éliminer, bien au contraire. Le souvenir de Louis flottant sur le canal et gisant sur la table de la morgue, de son visage émacié privé d'expression, lui donnait la nausée et une angoisse incontrôlable. Louis assassiné, Louis violeur de femme, Louis son papé préféré après son grand-père ! Jamais de sa vie elle n'aurait imaginé défendre

un jour un violeur et aimer cet homme. Elle trouvait à Louis des circonstances atténuantes, les mêmes à Nikolaï si c'était lui l'assassin. Après tout, pourquoi ne pas laisser tranquille le père et le fils potentiel ? L'un reposer tranquille dans l'au-delà, l'autre dans la vie face à face avec sa conscience. Ils avaient assez souffert, assez payé. Au fond du verre de gin, elle voyait le visage de Louis et celui de Nikolaï se superposer. Les yeux, oui c'était les yeux ! C'était ce qui l'avait frappée la première fois où elle avait rencontré Nikolaï. Ce regard qu'elle avait déjà vu quelque part. C'était celui de Louis, les mêmes sourcils surtout. Il avait son regard candide qui pouvait se durcir l'espace de quelques secondes lorsqu'il était contrarié. Bon, Nikolaï n'avait pas la carrure de Louis, loin s'en fallait. Il était géant, Louis de taille moyenne. Oh mon Dieu ! pensa-t-elle confrontée à une évidence : Louis avait violé une femme à Berlin en 1945. La date concordait. Et Nikolaï était sûrement né d'un viol collectif, pas d'un allemand. Mais un seul des violeurs était le père. Pour Sabine, la paternité de Louis ne faisait aucun doute et Nikolaï lui aussi le savait.

— A quoi penses-tu ? lui demanda Nabet en se serrant contre elle sur le canapé.

— Excuse-moi, à Louis. Encore et toujours. Je ne devrais pas, j'ai besoin d'oublier, mais c'est en vain que j'essaye. Son souvenir m'obsède. Fais-moi oublier, Fabrice, prends-moi dans tes bras. Fais-moi l'amour.

Nabet la regarda, décontenancé. Sabine se blottit contre lui. Il lui dit :

— Crois-tu que ce soit bien le moment ? Tu es dans tous tes états. Tu vas faire l'amour en pensant au vieux Louis, merci pour moi. Et en plus, c'est le gin qui te fait cet effet. Si ça se trouve, tu vas m'accuser de viol ensuite.

— Si, c'est le moment. Je t'en prie. Ce n'est pas le gin. Ce n'est pas dans mes habitudes de me jeter à la tête du premier venu. Tu n'es pas n'importe qui. J'ai envie de toi.

Sabine se leva, fit descendre sa jupe et laissa tomber une à une les bretelles de son débardeur. Elle s'assit à moitié nue sur les genoux de Nabet qui, oubliant sa position d'officier de police judiciaire, choisit de se consoler lui aussi de tous ses malheurs dans les bras de son seul témoin. Il entendait encore son chef lui dire : « on vous accuse de partie prix, je comprends maintenant. Votre témoin principal vous fait tourner la tête. Prenez garde Nabet que je ne vous enlève cette affaire si ces accusations venaient à être justifiées ». Au moins, les critiques seraient légitimes, se dit-il en embrassant Sabine, et les douanes se démerderont bien sans moi.

— Tu sais que je n'ai pas le droit d'avoir des rapports avec toi ? lui dit-il en écartant une mèche de cheveux de sa bouche. Cela s'appelle subordination de témoin et mon chef va me dessaisir de l'affaire.

— Et moi alors ? s'écria Sabine feignant l'indignation, la future épouse d'un écrivain russe ? Tu crois que cela ne la fout pas mal ? Si tu veux, nous ne le dirons à personne, ce sera notre secret.

La lumière du soir ne parvenait pas à s'infiltrer par la baie entr'ouverte et au loin brillait la mer. Fabrice et Sabine commençaient leur histoire d'amour par une fin de journée idyllique, et de la jouissance plein la tête. Dans les bras de Fabrice, Sabine se disait que peut-être elle se trompait, que Nikolaï n'avait jamais assassiné son père, que son grand-père se fourvoyait Louis n'avait jamais violé personne. Et d'ailleurs, Nikolaï n'était sûrement pas son fils, elle se faisait des films et des peurs inutiles. Elle voulait oublier les saletés de la vie et des gens et croire que tous les hommes étaient gentils.

Sabine se réveilla dans les bras de Fabrice, il était deux heures du matin. L'amour dans les bras du policier lui laissait un souvenir doux et tranquille, comme un refuge après la tempête. Avec lui, le plaisir avait été total, sans réserve. Mais la lune par la fenêtre l'avait réveillée, et avec elle ses démons avaient refait surface. Elle pensa à Louis seul et froid sur une table de la morgue et la souffrance revint, insidieuse, sournoise, comme un cancer de l'esprit. Le charme était rompu. Fabrice la sentit bouger, l'enlaça prêt à reprendre les ébats où ils les avaient laissés.

— Ramène-moi chez moi, ma mère doit m'attendre et se faire du souci.

— Tu es majeure, non, lui dit Nabet en caressant ses mamelons du bout de la langue. Reste encore un peu.

Sabine l'écarta, se leva et ramassa ses vêtements gisant par terre. Sa voix se fit suppliante.

— Ramène-moi chez moi, s'il te plaît.

Elle avait l'air tellement perdue que Fabrice ne fit plus aucune objection.

— D'accord, on y va, dit-il en la serrant contre lui, mais dis-moi au moins que tu m'aimes un tout petit peu.

— Plus qu'un tout petit peu, avoua Sabine avec un petit sourire triste. Et ça me fait peur. Je ne voulais pas de ça.

— Moi non plus, je ne voulais pas de ça. C'est trop tard, non ?
Demain, encore ?

— Oui, demain. Cette nuit je voudrais finir ma nuit seule. A ton avis, quand va-t-on enterrer Louis ?

— Sa fille arrive de Lyon demain. Mais pour l'enterrement, il faudra attendre un peu.

Sabine le repoussa.

-Vous lui refusez une sépulture ? Il ne peut même pas reposer tranquille ? Quelle sorte d'individus êtes-vous dans la police ? Cela ne vous suffit pas de découper les gens en morceaux ?

— Oh moi, je ne découpe rien, répondit Fabrice blessé. Je cherche seulement la vérité. Et j'ai l'impression désagréable que tu en connais une partie et que tu veux la cacher. Je suis sûr que tu pourrais m'aider. Fais attention, Sabine, ne te mets pas en danger. Tu ne sais pas à qui tu as affaire. Je ne veux pas te perdre, tu m'entends ? Je ne supporterais pas de voir ton corps flotter sur le canal.

Sabine eut un frisson d'appréhension et se blottit dans les bras de Nabet. Ils restèrent un moment, serrés l'un contre l'autre, Fabrice s'enivrait du parfum de ses cheveux. Puis il la repoussa, à contrecœur.

— Allons-y. Je t'appelle demain matin.

Les rues de Frontignan étaient désertes. Sabine ne voulut pas qu'il la conduisît devant chez elle, pour ne pas faire jaser les voisins, au cas, peu probable au demeurant, où l'un d'eux serait dehors à cette heure-là. Il la déposa à cent mètres de chez elle, l'embrassa longuement et la laissa s'éloigner. Elle lui fit un signe de la main, attendit que la voiture eut tourné le coin de la rue, et partit d'un pas tranquille. Elle avait besoin de sentir la nuit, le silence du quartier. Elle était épuisée, épuisée mais heureuse. Amoureuse d'un flic... L'idée la fit sourire. « Un flic marié, mais le plus beau flic du monde » se dit-elle.

Elle entendit un bruit derrière elle, se retourna mais ne vit rien. Elle accéléra le pas, s'arrêta, écouta, puis reprit sa marche. Seulement cinquante mètres la séparaient de sa maison. Des bruits de pas furtifs dans son dos, mais toujours rien quand elle se retournait. « Je vais finir cinglée, j'ai des hallus maintenant » dit-elle tout haut pour conjurer la peur. Elle se mit à courir, ouvrit le portail du jardin, se précipita vers la porte d'entrée. Sa main tremblait en mettant la clé dans la serrure. Elle rentra précipitamment et referma la porte. Dans sa poitrine, son cœur battait la chamade. A l'intérieur de la

maison, porte fermée, elle reprit ses esprits. Avait-elle rêvé ce bruit de pas ? Certainement. Elle n'était plus apte à juger de la réalité des faits. Trop d'émotion. Elle pensa qu'il était temps d'aller voir un médecin. Dans la maison, personne n'avait bougé. Ses parents dormaient à l'étage, et son grand-père prenait des somnifères. Elle rentra dans sa chambre, ferma la porte, s'assit sur son lit. Elle aurait bien pris une douche, mais le bruit de l'eau allait réveiller toute la famille. Elle se déshabilla, s'allongea sur le lit, les yeux rivés au plafond. Elle se dit qu'elle aurait mieux fait de rester chez Fabrice après tout. Un bruit sur la porte fenêtrée la tira de ses songes. Un bruit comme un caillou qu'on jette. Puis un deuxième. C'était peut-être Fabrice qui était revenu. Elle ouvrit la baie vitrée, dehors le silence était total. Sur la terrasse, il y avait bien un caillou. Un caillou auquel était attachée la carte de Fabrice, celle sur laquelle elle avait dessiné des petits cœurs. Incapable de se souvenir où elle l'avait perdue, elle la ramassa, jeta le caillou dans les massifs de fleurs et referma la baie vitrée. Visiblement, la chasse était ouverte et elle était le gibier. Elle fut tentée d'appeler Fabrice sur son portable, mais se ravisa. Elle aurait été obligée de tout lui dire, de dévoiler le secret de Louis, de lui montrer les photos, et ça non, elle ne le pouvait pas. D'autant plus qu'il n'y avait certainement aucun rapport. Frédéric avait été remis en liberté, ses amis — si on pouvait donner ce nom-là à des associés dans un trafic de drogue — devaient la guetter. Qu'avait-elle vu sur le canal qui la mit en danger ? Impossible de savoir. Elle se coucha après avoir vérifié que la porte était barricadée, et s'endormit, épuisée, à la lueur de l'aube.

Le téléphone sonna chez Fabrice à huit heures du matin. Il n'avait pas beaucoup dormi et fut tenté de ne pas répondre. Mais il espérait un appel de Sabine, bien qu'à une heure pareille ce fut peu probable. La voix de Paulin dans l'écouteur le mit de mauvaise humeur pour la journée.

— Chef, chef, dit Paulin affolé. Chef, c'est Frédéric ! Il est à l'hôpital. La police municipale de Frontignan l'a trouvé en faisant sa ronde à six heures du matin. Il a été tabassé.

L'information était tellement hallucinante que Fabrice se demanda s'il était bien réveillé.

— Tu veux dire que les douanes ne l'ont pas surveillé ? hurla-t-il dans l'oreille de son adjoint.

— Et bé non, chef. Ils l'attendaient planqués au bord du canal. Ils pensaient coffrer tout le monde mais, bernique, personne n'est venu. Ils y sont restés jusqu'à cinq heures. Fabrice, on l'a trouvé près de chez lui, en face de l'école Anatole France. Il a été battu comme un pouffre⁸. Pas battu à mort, mais salement amoché. Et tenez-vous bien, la seule phrase qu'il est capable de prononcer c'est « c'est moi, c'est moi ». Impossible d'en tirer autre chose. Il a l'air terrorisé.

— Les enfoirés ! rugit Fabrice. Je savais qu'ils allaient me bousiller mon enquête ! Et s'il était mort, hein ? Bande d'abrutis ! Attends-moi, j'arrive. Où es-tu ?

— A l'hosto, chef. Devant la chambre de Voltier.

Une demi-heure plus tard, Fabrice rentra comme un fou dans la chambre de Frédéric. Le médecin au chevet du blessé le rappela à l'ordre en lui demandant d'être plus discret.

— Et pas plus de cinq minutes, précisa-t-il.

— Quelles sont ses blessures ? demanda Fabrice au patricien.

— Contusions diverses sur les membres supérieurs, le dos et surtout sur les jambes. On dirait des coups de bâton. Heureusement, son ou ses agresseurs n'étaient pas dotés d'une force herculéenne, ou ce n'était qu'un avertissement. J'opterais bien pour cette hypothèse, sans vouloir empiéter sur vos prérogatives. D'où son acharnement à s'accuser.

— Je vais voir ça, répondit Nabet dans une moue. C'est mon boulot de chercher la vérité. Remettez-le-moi en état, je jugerai pour le reste. Voulez-vous nous laisser seuls ?

— Seulement cinq minutes, pas une de plus.

Le médecin sorti, Fabrice tira une chaise près du lit et s'adressa à Frédéric.

— Je sais que tu m'entends...

— C'est moi, c'est moi qui l'ai tué...

— C'est ça, et moi je suis le Père Noël. Tu me prends pour un con ? Tu n'as tué personne. Je vais te dire, moi, comment je vois les choses : tes copains ont tué Louis et t'ont passé à tabac pour te ficher la frousse. Alors toi, imbécile que tu es, tu te crois malin, tu t'accuses ! Mais nous te protégerons ! Merde ! T'as peur de crever ? Tu préfères aller en tôle ?

Frédéric persista :

⁸ poulpe

— Je l'ai tué. C'est tout.

— Tu ne l'as pas tué et je le prouverai, et toi tu seras accusé d'entrave à la justice. Tu l'aurais tué avec quoi, Louis ?

— Un couteau de cuisine.

— Et qu'en as-tu fait de ton couteau, tête de lard ?

— Jeté au canal.

— Bon, nous verrons bien. Il doit y être resté au fond du canal, non ? Tu n'as pas plongé pour aller le chercher ? Alors nous le trouverons. Sur ce, je te laisse, le toubib rapplique. Mais si tu crois que je vais te lâcher la grappe, tu te fourras le doigt dans l'œil. Réfléchis bien. Si les douanes te cuisinent, tu te marreras moins. A plus.

En sortant, il rencontra le médecin et une infirmière qui lui jetèrent un regard peu amène. Fabrice ne s'en formalisa pas, les salua et entraîna son coéquipier vers la sortie.

— On reprend l'affaire à zéro, lui dit-il en montant dans la voiture. Tu m'épluches le passé de Louis, en long en large et en travers. Va voir les vieux sur la place de la mairie, moi j'ai un autre vieux à voir qui ne me semble pas clair. Cette affaire c'est un puzzle, genre puzzle pour enfants tu vois ? Des cubes avec une morceau d'image sur chaque face, et tu dois faire concorder les faces pour avoir l'image complète. Certaines personnes m'ont fauché des pièces, j'en mettrais ma main au feu. A commencer par Sabine. Au fait, j'ai couché avec elle, si ça t'intéresse. Si le chef le sait, il est capable de me retirer l'affaire. Mais tu vois, je m'en fous. C'est con ce que je vais te dire, à toi qui m'a vu complètement paumé au départ de Nicole. Je suis amoureux. Cela ne m'était pas arrivé à ce point depuis l'âge de quinze ans. Mais il rajouta, plus pour lui-même pour que pour Paulin :

— Amoureux mais pas aveugle ! Elle ne me dit pas toute la vérité. Qui veut-elle protéger ? Cet écrivain prétentieux ? Et pourquoi ? Tu me mets Martin sur lui. Qu'il appelle Interpol et qu'il se renseigne sur son compte. Je veux savoir ce qu'il a fait, où il a voyagé ces cinq dernières années.

— Vous charriez, chef ! Vous ne soupçonnez quand même pas ce Russe ? Quel mobile aurait-il ?

— Aucune idée. A priori, aucun. Il n'avait pas non plus la possibilité de sortir de l'hôtel le soir du meurtre. C'est un alibi en béton. Et pourtant... Tu me connais, je suis comme les chiens de chasse, j'ai un flair hors du commun. Vérifie s'il n'a pas un rapport avec Frédéric. Lequel ? Il est alcoolique, ce type, pas drogué. Mais sait-on jamais ? Je ne peux quand même pas faire

perquisitionner dans sans chambre ! Pour le coup, le procureur me mettrait à la retraite... A trente ans... Je patauge, Jean-Claude, je patauge, c'est stupide. Tout le monde patauge dans cette affaire, même les douanes.

Paulin attendait patiemment que son chef eut fini son monologue. Garé en double file, une fois de plus, devant le commissariat, Nabet se moquait pas mal de la file de voitures qui klaxonnait derrière lui. C'était le même rituel chaque jour. Il sortit son gyrophare, le mit sur le toit et actionna la sirène. Indifférent à ce qui se passait sur le quai, il continua :

— Et puis, autre chose encore ! Qu'on fasse draguer le canal. Voltier prétend y avoir jeté le couteau de cuisine avec lequel il a tué Louis. Note que c'est pure routine par acquis de conscience. Je te parie un repas au resto qu'il n'y a rien dans le canal. Encore une chose : envoie un planton de chez nous surveiller la chambre de Voltier, on ne sait jamais. Si tu as du nouveau, téléphone-moi. Je vais cuisiner le papi de ma dulcinée, je ne crois pas qu'elle trouve la plaisanterie à son goût. IL y a des moments, je te jure, où j'irais plutôt m'occuper de régler la circulation, gérer les sorties d'écoles, mettre des PV, tout ça, quoi, des choses tranquilles, au lieu d'emmerder des innocents. Qu'en penses-tu ?

— Ce que j'en pense ? Vous voulez le savoir ? Je crois que vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites, chef, répondit Paulin en refermant la portière. Vous l'avez dit vous-même, vous êtes comme les chiens de chasse, et les chiens de chasse aiment la chasse.

Nabet le vit éclater de rire en s'engouffrant dans le commissariat.

— Maintenant, tu as vraiment l'air d'un con, se dit-il en enclenchant la première et en faisant un bras d'honneur à un automobiliste qui le doublait en râlant. En route pour Frontignan.

Sabine rêvait qu'elle était blottie dans les bras de Fabrice et qu'il embrassait ses cheveux. Elle pouvait sentir la douceur de ses lèvres dans son cou. Du fond de son sommeil, elle entendait sa voix. Un brouhaha la réveilla. C'était bien la voix de Nabet, douce et tranquille, mais aussi celle de son grand-père qui grondait des grossièretés, et sa mère glapissait comme à l'accoutumée. Elle mit un moment à réaliser qu'elle ne rêvait plus. Elle se leva, enfila un grand tee-shirt et sortit de sa chambre.

Son grand-père l'apostropha :

— Ma chérie, dit à ce malotru de me foutre la paix. Je n'ai rien à lui dire sur Louis. Dis-lui, toi, que je ne le fréquentais pas. Nous n'étions pas du même bord, Monsieur ! Lui un rouge ! Mon copain ? Vous charriez ? Et puis, foutez-lui la paix, à Louis ! Qui vous donne le droit d'emmerder les vieux ? Si on vous presse le nez, il en sort encore du lait. Vous croyez que nous n'en avons pas assez bavé pendant la guerre ?

— Papa, calme-toi, c'est mauvais pour ton cœur, tentait de le raisonner Danièle. Ce monsieur te pose une simple question, ne te met pas en colère.

— Une simple question ? Tu parles ! Il croit que j'ai tué Louis.

— Mais pas du tout, répondit Fabrice d'une voix posée. Pas du tout. Je crois que vous pouvez m'aider à retrouver son assassin.

— Pardi ! Je vais faire votre boulot ! Et puis quoi encore ? Vous me filerez votre salaire à la fin du mois ? Louis, vous feriez mieux de le faire enterrer. Vous n'avez pas honte ? Trois jours qu'il est mort ! Espèce de violeur de morts !

— Papa ! s'écria Danièle. Quand même ! Tu parles à un policier.

— J'aime pas les flics, bougonna Firmin. Qu'il aille au diable.

— Il va devoir te mettre en garde à vue.

Firmin éclata d'un rire tonitruant et tendit ses mains à Nabet.

— En garde à vue ! Et bé, allons-y.

Sabine était appuyée au chambrant de la porte et appréciait la scène à sa juste valeur. Son grand-père était un vrai comédien. A ce stade de sa prestation théâtrale, il allait jouer l'attaque cardiaque, c'était réglé comme une montre. Elle plaignait Fabrice qui ne connaissait pas la filouterie du papé.

— Oh mon Dieu ! dit Firmin en portant la main à sa poitrine.

« Et voilà — se dit Sabine en riant dans son for intérieur -, il n'a pas perdu la main papi »

— Papa ! cria Danièle qui se laissait toujours avoir par le cinéma de son père. Sabine, appelle le docteur, vite !

— Laissez-moi, dit Firmin d'une voix de crécelle. Laissez le toubib tranquille. Laissez-moi mourir.

— Mais appelez le Samu ! s'énerma Nabet plein de culpabilité. Sabine, qu'est-ce que tu attends ?

Il sortit son portable, Sabine ne lui prit des mains.

— Attends, je lui donne ses cachetons, il va aller mieux.

Firmin lui fit un clin d'œil dans le dos du policier et Sabine eut toutes les peines du monde à retenir le fou rire qu'elle sentait monter comme la mer un jour d'équinoxe.

— Es-tu sûre que ça suffira ? demanda Nabet. Je m'en voudrais d'avoir été la cause de... enfin, tu vois ce que je veux dire.

— Ça suffira. Je vais le coucher, il va se reposer. Avec ses cachets, il va aller mieux.

Sabine aida son grand-père à se lever, le soutint lorsqu'il fit semblant de tomber et le raccompagna dans sa chambre. Avant de fermer la porte, elle dit à sa mère :

— Tu lui offres un café maman ? Je suis sûre qu'il n'a même pas déjeuné. Il a dû avoir une nuit difficile, avec tous ces problèmes. Hein ?

Puis elle ferma la porte, évitant de croiser le regard noir profond, plein de candeur, de Fabrice. Son grand-père et elle pouffèrent de rire une fois la porte fermée.

— Franchement papi, tu exagères. Le pauvre, il fait ce qu'il peut pour trouver l'assassin de Louis.

— Et quoi ? Qu'est-ce que tu veux ? Qu'il sache que Louis a violé une femme ? Que veux-tu que je lui dise ?

— Rien, ne lui dit rien. Au fait ? Comment le trouves-tu ?

— Qui ? Ce petit flic play-boy ? Pourquoi mon opinion t'intéresse-t-il à son sujet ?

— Oh, papi ! Arrête, tu le sais bien.

— Ouais. Et c'était avec lui que tu étais hier soir, que tu es rentrée à trois heures du matin ?

— Alors là ! Tu m'épates ! Comment as-tu fait pour m'entendre ? Tu ne dors pas avec tes cachets ?

— Je n'ai pas pris mes cachets hier soir, avoua Firmin. Je suis sorti.

— Pardon ? Tu es sorti ? Tu fais le mur comme les ados ?

— Je ne fais pas le mur. Je suis sorti par la porte. Personne ne m'a entendu. Ton père ronfle comme une turbine et ta mère met des boules dans les oreilles. Je pourrais inviter une nana dans ma chambre, ils n'y verraient que du feu.

— Ça alors ! Et où es-tu allé ?

— Ah ! Secret d'état, ma bibiche.

— C'est comme tu veux, papi. Mais ne recommence pas à jouer au poker ! Sinon maman va te tuer !

— Laisse tomber ta mère. Pourquoi es-tu ressortie sur la terrasse ? J'ai entendu un bruit de caillou qu'on jette.

— Ce n'était rien, dit Sabine pour ne pas affoler son grand-père, seulement le vent. Couche-toi, papi, au moins tant que Fabrice est là. Il ne va pas te lâcher ce gars-là, c'est une vraie sangsue.

— Et dans le lit ? C'est une sangsue ?

Sabine ne daigna pas répondre et sortit. Puis elle alla prendre sa douche, s'habilla et rejoignit Fabrice. Elle le trouva attablé dans la cuisine avec sa mère. Danièle avait sorti le beurre et la confiture et le policier déjeunait tranquillement, comme s'il était chez lui. Discrète, Danièle quitta la cuisine.

— Il va mieux ? demanda Fabrice ? Quand pourrai-je l'interroger ?

— Je lui ai donné un calmant, il dort. Tu l'interrogeras demain.

— Demain ? Mais c'est impossible ! Il s'est passé des choses pendant la nuit. Frédéric a été retrouvé roué de coups devant l'école Anatole France. Maintenant, il dit qu'il a tué Louis. Je reprends l'affaire à zéro.

— Ah ? Et tu t'imagines peut-être que c'est mon grand-père ?

— Non, mais je suis sûr qu'il sait des choses.

— Peuh ! Tout le monde sait quelque chose. Il s'agit de savoir quel rapport avec la mort de Louis ? Et si Freddy s'est fait tabasser, il l'a bien cherché non ? Et s'il s'est dénoncé, je ne vois pas où est le problème ? Ton enquête est bouclée, non ?

— Non, mon enquête n'est pas bouclée. C'est de plus en plus confus, au contraire. Frédéric est mort de trouille. Mais de qui a-t-il peur ? Qui l'a menacé ? Qui l'a battu ? Apparemment, plusieurs personnes, il a des ecchymoses partout. Il prétend avoir jeté le couteau de cuisine au canal. Quel couteau de cuisine ? J'ai appelé le médecin légiste avant de venir. En aucun cas il ne peut s'agir d'un couteau de cuisine. D'après le médecin, c'est une vraie arme qui a servi à tuer Louis. Un genre de dague. Avec l'ordinateur, il a pu rentrer les caractéristiques de la plaie et voilà les infos qu'il a recueillies : d'après les particularités de la lame et après nombreuses recherches, ce serait une dague utilisée au Moyen Age l'objet le plus approchant, une dague qui vient d'Italie et qui servait dans les combats pour trouver le défaut des armures et achever le blessé qui demandait grâce, d'où son nom. C'est un objet de collection, la lame est fine, robuste, de 25 centimètres de long environ. Je ne me souviens plus le nom que le toubib a employé, mais peu importe, le problème n'est pas là. Nous sommes loin du vulgaire couteau de

cuisine. Je ne vois pas où Voltier aurait pu avoir trouvé une telle arme. Quant à ses fournisseurs de drogue, je ne les imagine pas utilisant une telle arme pour faire taire leur victime. Ils ont des moyens plus rapides et plus simples à leur disposition. Alors je me suis dit : Voltier se fout de ta gueule, pourquoi pas Sabine ?

— C'est de notre relation dont tu parles ?

— Non, de ça, je suis tranquille. C'est de ce que tu aurais à me dire sur Louis et que tu ne me dis pas, ainsi que ton grand-père.

— Tu es parano, mon pauvre. Tu vois le mal partout.

— Je ne suis pas parano, mais je vais devoir mettre en garde à vue tous les vieux de Frontignan pour leur arracher les vers du nez.

Sabine éclata de rire.

— Et bé ! On n'a pas fini de rigoler ! Tu vas devoir coffrer même les boulistes, Louis était toujours fourré au terrain de boules ; le patron du « Look » le bistrot où les vieux ont établi leur quartier, je suis certaine que Louis lui a laissé une ardoise ; pourquoi pas sa fille tant que tu y es ? Tu as vérifié son alibi à celle-là ? J'ai lu des romans policiers où l'assassin se déplace sans être vu, soit il vient à l'avance et il se planque, soit il retourne chez lui, ni vu, ni connu. Tu devrais lire plus souvent des romans policiers, ça t'aiderait dans ta profession.

— Si je n'étais pas chez toi, je te violerais au milieu de la cuisine, répondit Nabet pour tout commentaire.

Sabine rougit, et pour se donner une contenance se mit à débarrasser la table.

Nabet se leva l'enlaça et l'embrassa dans le cou. A ce moment, Firmin, croyant Fabrice parti, rentra dans la cuisine en riant.

— Il est parti le...

— Le quoi ? demanda Fabrice en abandonnant Sabine. C'est un complot familial ? Vous me semblez bien en forme pour un mourant ?

Firmin ricana et dit à sa petite fille :

— Il est sympa ton amoureux. Plein d'humour, tout ça. Il me plaît bien.

Nabet sentait la moutarde lui monter au nez. Il sortit un calepin et un stylo, tira une chaise et s'assit.

— Alors, papi ? dit-il d'une voix douceuse. On s'amuse à embêter le pauvre flic ? Avec la complicité de sa petite fille ? Asseyez-vous ! Nom, prénom, date de naissance.

Firmin semblait s'amuser follement.

— Firmin Galichet, né le 8 juillet mille neuf cent vingt et un. C'est mon anniversaire dans trois jours. Vous penserez à moi ? Au cas où vous voudriez me faire un cadeau ? Je fume des roulées. Pour le tabac ; je vous laisse le choix. J'aime tout.

Nabet tenta de garder son calme. Il se leva, fit le tour de la table, se rassit.

— Où étiez-vous la nuit de dimanche à lundi ?

— Ah, ah ! Vous aimeriez bien savoir si je découche hein ? Non, je n'ai pas de copine. Depuis que Louise est morte, je n'ai pas eu de rapport sexuel. Quoique, cela faisait un moment que nous n'en avions plus Louise et moi. Mais quand nous étions jeunes ! Alors là, je peux vous dire que ça y allait, la mamé et moi. Et même qu'elle aimait ça Louise, sur la table de la cuisine, dans les fourrés près de chez nous. Nous habitions en dehors de Frontignan, à cette époque il n'y avait pas de passage, alors on y allait ! Elle était belle la mamé ! Comme Sabine. Même toutes nues, tiens, elles se ressemblent.

— Papi, c'est bon, l'interrompt Sabine.

— Et bien quoi ? Il le sait que tu es jolie à poil, non ?

Nabet se leva, découragé.

— Bon, je vois que vous avez envie de vous payer ma tête. Dommage. Moi ce que je fais, c'est pour Louis. Vous ne voulez pas qu'on le venge Louis ?

— T'occupe pas de Louis, lui dit Firmin. Le bon dieu l'a pris en charge, il n'a pas besoin de toi.

— Le bon dieu, le bon dieu, encore faut-il y croire. Moi je m'occupe de la justice ici-bas, ce n'est déjà pas si mal.

— Ah ! Homme de peu de foi ! lui dit Firmin en le menaçant avec son index. La justice ! La justice de Dieu, voilà ce qui importe, pas la justice des hommes. Crains la justice de Dieu, hérétique !

— Bon, papa, ça suffit, dit Danièle en rentrant dans la cuisine. Tu nous fatigues. Fiche la paix à Monsieur Nabet.

Fabrice comprit que c'était peine perdue de vouloir tirer quelque chose de ce vieil entêté. Il ne parvenait pas à savoir s'il se fichait carrément de lui ou s'il était complètement siphonné. Il se dit que c'était dur de vieillir.

— Bon, soupira-t-il, bon. Je m'en vais. Si vous vous souvenez de quelque chose, appelez-moi.

— Mais oui, répondit Firmin. La petite a ton portable.

Nabet serra les dents et tendit la main à Danièle.

Sabine prit son sac et le suivit.

— Je viens avec toi, tu me laisseras à la mairie. Il faut que j'aille bosser sinon je vais me faire tuer.

— Ne t'inquiète pas, je m'occuperai de ton cadavre.

Sabine le regarda éberluée.

— Tu blagues ou tu es sérieux ?

— Devine ? Toi et ton grand-père, vous étiez sérieux ou vous me preniez pour un cave ? Il s'agit d'un crime ! Pas d'un jeu ! Il se rend compte ton grand-père que tu peux y passer toi aussi ? Explique-lui, il rigolera moins. Figure-toi qu'il y a un malade dans cette ville qui s'amuse à trucider les gens. Pas au hasard. Qu'on ne me parle pas d'un serial killer ! Les serials killers ne s'attaquent pas aux vieux. Ils ne tabassent pas les suspects non plus. Rien ne tient debout dans cette histoire. Et j'ai peur pour toi.

Sabine lui prit la main. Le papé les regarda partir la larme à l'œil. Comme elle ressemblait à sa grand-mère cette petite ! Cela le ramenait soixante ans en arrière lorsqu'ils se promenaient dans les rues de Frontignan, qu'ils se cherchaient sous les arcades de la place du monument aux morts, qu'ils se cachaient aux regards des parents pour s'embrasser avec fougue. La guerre n'était pas encore venue perturber leur existence. Ils se contentaient de faire des projets, de compter le nombre d'enfants qu'ils auraient en se disant que la vie ensemble serait douce. Douce, la vie, elle ne l'avait pas toujours été, mais Louise et lui s'étaient aimés sans jamais faillir. Il souhaita que sa petite fille aimât son flic comme Louise avait su l'aimer lui. Il préféra ne pas penser à Louis ni à la lettre de celui-ci cachée dans un tiroir de son secrétaire. C'est à sa fille qu'il était chargé de la remettre, pas à un flic. Mais la lui remettrait-il le moment venu ? Ce serait selon... La mémoire de Louis n'avait pas besoin d'être ternie inutilement.

CHAPITRE IV

Nabet déposa Sabine devant l'esplanade et tenta de trouver une place pour se garer. C'était jour de marché et l'affluence était telle qu'il était impossible à dix heures du matin de trouver une place de parking. Ne voulant pas se faire remarquer, il choisit de faire comme le commun des mortels, c'est à dire tourner en rond au moins trois fois avant de pouvoir stationner. Il se gara à la gare de marchandise sur un monticule en terre, mit la première et s'apprêta à rejoindre Paulin qui devait se trouver au « Look », le bistrot de la mairie pour tenter de faire parler les copains de Louis. Il le trouva attablé devant une bière, entouré de Marcel, Philippe, Marius et Maurice. La conversation tournait autour de l'augmentation du prix des boissons depuis le passage à l'euro, et de la supériorité de la bière à la pression sur celle en bouteille. Nabet les salua, prit une chaise et s'assit face à eux. Il se commanda une bière pression, manière de se mettre les vieux dans la poche.

— Ah, vous aussi ? lui dit Maurice en appréciant son choix. C'est pour la mousse, hein ?

— C'est pour la mousse avoua Nabet.

Puis la conversation retomba. Il y avait un monde fou attablé au bistrot, les chaises se touchaient et la serveuse avait du mal à circuler. Chacun pouvait entendre la conversation de son voisin et entrer dans son intimité. Derrière Fabrice, une jeune femme pleurait en silence devant un homme gêné de ces manifestations en public. D'après les bribes de conversation, Nabet comprit qu'il voulait la plaquer et ce n'était pas du tout du goût de sa compagne. Cela lui rappela des souvenirs douloureux, vite remplacés par ceux du corps de Sabine blotti dans ses bras. Il fut tenté de se mêler de la conversation pour dire à la jeune dame, au demeurant très jolie, que l'amour ça allait et ça venait et que, jolie comme elle était, elle remplacerait vite son navet de copain. Mais il ne le fit pas. Cela ne le regardait pas. A droite, c'était des copines qui se mariaient follement en racontant leurs ébats amoureux. Décidément, c'était très instructif de hanter les bistrots ! On pouvait y prendre la température de la ville, voir vivre les hommes et les femmes en toute sérénité, en dehors des crimes et des affaires moches des commissariats. Fabrice sirotait sa bière avec délectation, mais le regard de Paulin fixé sur lui le rappela à l'ordre.

— Messieurs, dit-il d'un ton solennel en reposant son verre, vous vous doutez bien que je ne suis pas venu vous voir uniquement pour goûter cette bière, très bonne entre parenthèse, ni pour taper la conversation avec vous, même si vous m'êtes très sympathiques. Non, des impératifs plus importants m'ont conduit jusqu'ici. Mon collègue a dû vous raconter ce qui s'est passé cette nuit. Le petit Voltier, le copain d'Edwige — votre petite fille, Monsieur Marius, c'est ça ? — a été passé à tabac devant l'école. Je sais, cela vous réjouit, mais j'ai des questions à vous poser à propos de Louis. Je suis certain que les deux affaires sont liées. Voltier s'accuse, mais je sais que ce n'est pas lui le meurtrier, cela ne peut pas être lui. Mais il fréquente une bande de voyous que je serais heureux de coffrer, incessamment sous peu, avant qu'ils ne fassent d'autres victimes. Donc, je vous demande, comme un service, ce que vous pouvez m'apprendre sur Louis susceptible de m'aider. Vous aurait-il dit ce qu'il avait vu sur le canal ? Quelque chose d'important, d'assez étrange pour qu'il en parle ?

Les trois vieux se regardèrent et honnêtement répondirent par la négative. Louis n'avait jamais parlé ni du canal, ni d'un quelconque trafic de drogues ou de quoi que ce fut d'autre.

— Et dans sa vie, continua Nabet, rien de particulier ? Pas de secret ?

— Des secrets ? Dans la vie de Louis ? s'exclama Marcel. Et quel secret ? Louis n'a jamais trafiqué quoi que ce soit, il était clair, droit, con mais droit.

De sa canne, il martela le plancher en bois du bistrot et toutes les têtes se tournèrent vers eux.

— Donc, vous n'avez rien à m'apprendre ? Même pas sur Voltier ? Vous ne l'aimez pas ce type. Il tape Edwige, il se drogue, si vous saviez des choses, vous me le diriez ?!

— Cela va de soi, répondit Philippe, pour sûr. Cela ne fait aucun doute.

— Très bien, soupira Nabet, Messieurs, je vais vous abandonner. La tournée est pour moi. Paulin, tu rentres avec moi.

— On vous voit aux boules, cet après-midi ? lui demanda Philippe. Grand tournoi à partir de quatorze heures. C'est entre nous, c'est l'association qui paye le coup à boire.

— Et pourquoi pas ? répondit Nabet. A cet après-midi peut-être, Messieurs.

Les trois vieux remercièrent le policier qui s'éclipsa avec son adjoint.

— C'est dommage, ce type est sympa, dit Marius. Dommage qu'il soit flic.

— Bah, il en faut, rétorqua Philippe. Il faut bien protéger les honnêtes gens.

Puis ils se regardèrent tous les quatre, se firent un sourire entendu, et de contentement, s'affalèrent sur leur chaise et recommandèrent une bière.

— Après celle-là, je passe au pastis, dit Marcel, la bière ça me fait des ballonnements...

— Tu n'as pas tapé assez fort, imbécile, lui dit Marius. Tu aurais dû lui casser une jambe. Manière de lui apprendre la vie.

Marcel haussa les épaules et répondit :

— C'était exprès, une première sommation. Pour qu'il sache que nous ne sommes pas des rabougris comme il nous l'a déjà dit. J'ai pas envie d'aller en tôle à quatre-vingt balais. Putain d'Adèle ! Je ne savais pas que j'avais encore autant de force, moi. Ça m'a rajeuni de vingt ans. Firmin était au top de sa forme, hein ?

— Pour sûr ! Louis doit bien se marrer, là-haut, rajouta Philippe. Je suis persuadé qu'il regrette de ne plus être ici. Il aurait certainement aimé ça. L'action, c'était son truc, pas les parlottes.

— Parle pas de Louis, dit Marius en épongeant une larme.

Le souvenir de leur vieux copain vint ternir leur bonne humeur. Ils commandèrent le premier pastis pour noyer leur chagrin et boire à sa mémoire.

Lorsque Sabine eut quitté Nabet, elle se sentit soudain très seule, malgré l'afflux de population autour de l'esplanade. Une bande de gamins jouaient dans la fontaine. Sabine resta un moment à les regarder s'asperger. L'eau sortait des branches du faux arbre et retombait en cascade sur les rochers plats, entassés comme si un tremblement de terre les avait jetés là au hasard. Curieuse construction. L'hiver, elle la trouvait très laide, mais l'été, sous le soleil, avec toutes ces gerbes d'eau scintillantes sous la lumière, elle changeait d'opinion. C'était féérique, et les enfants s'y régalaient. Au passage, l'un d'eux l'aspergea et ce rafraîchissement lui fit du bien. Elle lui sourit et, déstabilisé par sa gentillesse, le gosse s'éclipsa. Il s'attendait à des

remontrances, ce qui, d'ordinaire, devait l'amuser profondément. Que c'était bon à dix ans d'embêter les passants ! Sabine regretta ses dix ans. Elle aurait bien plongé avec eux. Un policier municipal s'approcha pour les faire déguerpir, vit Sabine et la salua. Le train-train journalier recommençait, comme si de rien n'était, comme si Louis n'était pas mort. Louis, encore et toujours Louis. Jamais plus elle ne pourrait avoir l'esprit tranquille. Louis la ramena à Nikolai et l'angoisse la reprit. Elle s'arrêta au milieu de la place et réfléchit. Il était temps de passer à l'action. Nikolai était-il oui ou non l'assassin de Louis ? Elle devait en être sûre, avoir des preuves. Et ces preuves, elle allait les chercher. Elle respira profondément, prit son courage à deux mains et rejoignit les écrivains. Sous la tente, il régnait une ambiance festive. La foule, venue pour le marché, faisait une halte culturelle et il y avait un monde fou autour de Nikolai. Il semblait heureux, distribuait des poignées de mains, des sourires et n'avait pas encore commencé à boire. Elle l'entendit dire à une vieille dame :

— Vous n'y voyez pas bien ? Tenez, prenez mes lunettes.

Cette réflexion la rassura. Si Nikolai avait ses lunettes, il ne pouvait pas les avoir tombées sur les lieux du crime. La vieille dame les prit et dit :

— J'ai les mêmes, je les ai achetées à la pharmacie. Mais les vôtres sont toutes neuves. Cela ne tient pas bien longtemps, ce genre-là. A cause des branches qui se plient. Je casse tout le temps les miennes en les mettant dans l'étui.

La vieille dame lui rendit ses lunettes en lui disant :

— Je le prend celui-ci, j'aime bien le résumé. Vous me le dédicacez ? Mettez « à Irène » cela suffira.

Puis elle rajouta :

— Vous êtes gaucher ? Comme moi.

— Non, dit Nikolai. Je suis droitier, mais je me suis fait mal au poignet.

— Et bé, continua la vieille dame qui semblait ne pas vouloir partir, vous écrivez bien avec votre main gauche, pour un droitier. Peut-être êtes-vous ambidextre ?

— C'est ça, admit Nikolai impatient de se débarrasser d'elle. J'écris des deux mains.

Sabine s'approcha. Le regard de Nikolai eut quelque chose de trouble, mais son sourire et sa voix démentirent la contrariété exprimée par ses

yeux. Il se leva en criant presque son nom, prit une chaise et la fit asseoir en disant à la cantonade :

— Voilà enfin mon rayon de soleil. Je le demandais si vous viendriez. J'espère que vous avez passé une bonne nuit ? Rien de tel qu'une longue nuit de sommeil pour se remettre en forme. N'est-ce pas que vous avez bien dormi, mon petit cœur ?

Le malaise reprit Sabine, si fort qu'elle ne put répondre que par un hochement de tête.

— J'espère que ce policier ne vous a pas molestée hier soir. Vous devriez en parler au maire. S'il outrepassa ses fonctions, c'est à lui d'en référer à ses supérieurs.

— Non, c'est bon, dit Sabine d'une toute petite voix, je sais me défendre toute seule.

Nikolaï posa sa main sur la sienne.

— Vous me semblez bien pâlotte, lui dit-il d'un air inquiet. Vous n'êtes pas malade, au moins ? Vous deviez prendre des vitamines, toutes ces émotions vous ont fatiguée. On dirait que vous n'avez pas dormi de la nuit.

Sabine eut envie de s'enfuir en courant, mais elle resta de marbre et essaya de faire bonne figure.

— J'ai dormi, merci. Mais vous-même ? Je vous ai entendu dire que vous vous étiez blessé au poignet ? Vous êtes tombé ? Nous avons une assurance, vous savez. Je vais en parler à Jean-Paul, il fera venir le médecin.

— Pas question du médecin ! dit Nikolaï d'une voix où transpirait la colère.

Puis il se radoucit car ses admirateurs massés autour de lui le regardèrent avec désapprobation.

— Pas besoin du médecin, ce n'est pas si grave. Si cela ne vous ennuie pas, je continue mes signatures. Je ne veux pas que mes lecteurs me prennent pour un goujat. Je me dois à eux.

— Faites donc, dit Sabine en tripotant ses lunettes. Dites-donc, ce ne sont pas celles-ci que vous aviez dimanche, non ?

— Ah si, dit Nikolaï, je les ai achetées à Paris.

Sabine reposa les verres loupes et essaya de se rappeler le repas au restaurant, le dimanche midi. Mentalement, elle vit Nikolaï la menacer de sa fourchette en disant :

— L'histoire est déjà écrite. Avec du sang ! Vous m'entendez ? Avec du sang !

Il tenait la fourchette avec sa main droite.

— Ouf, pensa-t-elle, je deviens folle. Il faut que je me calme. Oui, il a brandi sa fourchette de la main droite, mais de l'autre main, il tenait sa tasse de café. Donc, il est gaucher. Il buvait son café en tenant sa tasse de sa main gauche, c'est pour cela qu'il a pris la fourchette avec la droite. Logique.

— Vous semblez inquiète ? Lui demanda l'écrivain. Vous avez peur que ce policier revienne vous harceler ? Je lui dirais son fait, à ce malotru. Il vous laissera tranquille.

— Non ! Vous ne lui direz rien. Ne vous occupez pas de mes affaires ! cria Sabine hors d'elle. Je ne vous ai rien demandé.

Puis elle se ravisa et reprit :

— Excusez-moi, je ne sais plus ce que je dis. La fatigue, sans doute.

— Venez, je vous offre un café, dit Nikolai affectueusement en la prenant par le bras et plantant là les curieux attirés par les cris et ceux qui attendaient leur dédicace. Ou autre chose, si vous voulez. Il faut vous détendre.

— C'est à cause de Louis, reprit Sabine prête à aller jusqu'au bout de ses investigations. J'ai trouvé des photos dans son appartement. Il était avec des Mongols et un Européen. Des Mongols ? Que pouvait faire Louis avec ces gens. C'est délirant, non ? C'était en quarante-cinq, à la fin de la guerre. Au fait, il y a des Mongols dans votre pays, non ?

— Il y en a. Qu'avez-vous fait des photos ?

— Je les ai prises chez moi et je les ai cachées. Je ne veux pas que la police les voie. Je les ai planquées à l'intérieur de mon matelas, personne ne les trouvera jamais.

— Vous devriez les montrer à la police.

— Oh non ! Pas à la police ! Louis a fait quelque chose de mal dans sa vie, je ne veux pas que la police le sache.

Puis elle rajouta en riant, sans lui laisser le temps de répondre ou de poser d'autres questions :

— Arrêtons de parler de Louis, voulez-vous ? Parlez-moi de vous ? Vous aimez Frontignan ? Vous ne préférez pas Paris ? Il paraît que vous avez fait un malheur il y a cinq ans à Paris et que vous y aviez une amoureuse. C'est vrai ?

— Il ne faut pas croire ce que racontent les journaux. Je n'ai jamais eu d'amoureuse à Paris. Je n'ai jamais aimé personne, sauf vous.

Sabine se mit à rire.

— D'amitié, j'espère.

— Non, d'amour. Mademoiselle Sabine, voulez-vous m'épouser ?

Sous le coup de la surprise, Sabine balbutia :

— Pardon ? Vous n'y pensez pas ! Vous épouser ? Mais il n'en est pas question ! Mais enfin, qu'est-ce qui a pu vous faire croire que... Oh, ça alors ! Vous épouser ! Mais vous avez l'âge de mon père ! Et puis, je ne vous aime pas. Du moins pas d'amour. Je vous aime bien, mais de là à vous épouser ! Mon Dieu, je ne veux pas vous faire de peine. Pardonnez-moi, non, je ne peux pas vous épouser.

— Je vous ferais une vie facile, vous n'auriez plus à travailler, vous auriez le monde à vos pieds.

— Je ne veux pas du monde à mes pieds. Je veux aimer, me sentir vibrer, quoi. C'est bon d'être amoureuse ! A vingt ans, on n'épouse pas pour l'argent.

— Mais je vous offre ma personne, pas de l'argent. L'argent irait avec.

Sabine ne put se retenir de rire et le regretta aussitôt.

— Excusez-moi, je ne voulais pas vous blesser. Restons amis, voulez-vous ?

— C'est ça, dit Nikolai d'une voix blanche. Restons amis.

Sabine l'embrassa sur la joue et lui dit :

— Au fait, les lunettes que vous aviez dimanche, ce n'était pas les mêmes. Les vôtres, c'étaient de vraies lunettes de vue, pas des loupes. Je me souviens m'en être fait la réflexion parce que le verre était très épais. Je vous laisse, il faut que je m'occupe de l'intendance et des autres écrivains. La mairie ne m'a pas embauchée rien que pour vous hélas !

Puis elle rajouta en lui faisant un petit signe de la main et en se tapotant le nez.

— Faites attention pour les lunettes ! Ne racontez pas n'importe quoi à n'importe qui. Je suis la seule à connaître ce détail, mais sait-on jamais ?

Elle s'éclipsa, comme un petit papillon quitte une fleur après lui avoir bu son suc. Nikolai se sentit vide, privé de substance. Toute son énergie était partie, envolée avec le petit papillon éphémère. Autour de lui, plus rien n'avait de sens. Sabine l'avait éconduit. Il ne voyait plus que cette évidence : elle ne l'aimait pas. Qu'allait-il dire à Natacha ? Toute ceci était la faute de sa mère. Cette vieille sorcière lui avait jeté un sort et l'avait privé d'amour toute sa vie et ce jusqu'à la fin des temps. Les femmes se moquaient de lui. Lui qui les

avait tant aimées ! Pour rien. Pour n'être à jamais qu'un vilain petit canard, à soixante ans comme à dix. La haine le faisait trembler, et sa vue se brouilla. Il fallait que les femmes payent un jour. Et elles payeraient, même si une seule devait régler l'addition du mal fait par toutes les autres.

— Bon, tu te mignes, le petit jeune ? demanda Philippe à son coéquipier aux boules. Tu ne vas pas passer toute l'après-midi à chercher le sens du vent, non ?

— Tais-toi, lui répondit Etienne, tu me gênes. Tu me déconcentres.

Etienne n'avait que soixante-dix ans, autant dire que, pour Philippe, il était encore à l'adolescence. Tous les après-midis, sauf les jours de pluie, les hommes se retrouvaient sur le terrain de boules, presque devant chez Louis. Ce jour-là, il y avait une compétition. L'association avait pesé le pour le contre, à savoir si la compétition devait être suspendue, ou non, jusqu'à l'enterrement de Louis. Mais le pour avait penché dans la balance et les papés étaient tous là, en mémoire de leur copain, les gains du concours étant destinés, après vote à l'unanimité, à lui acheter une énorme gerbe. L'ambiance n'était pas à la rigolade. Du terrain de boules, on apercevait l'appartement de Louis et celui de Frédéric. De temps en temps, Marcel en montrait silencieusement la direction avec sa canne, en signe d'impuissance. Lui, il était assis sur le banc car il ne jouait plus aux boules à cause de son problème de hanche, à côté d'Yvan la casquette posée de travers sur son front, la même casquette de flanelle beige hiver comme été, et de Serge le plus grand de la bande, complètement voûté et maigre comme un coucou.

— Dépêche-toi, Etienne, tu me fatigues, reprit Philippe.

Etienne lança la boule, la plaça à dix centimètres du cochonnet, pas loin de celle de Paul, le benjamin du terrain de boules.

— Cela valait la peine d'attendre, non ? dit Etienne.

— Mouais, admit Philippe. Pour une fois, tu t'en tires bien.

L'arrivée d'un petit nouveau dispensa Etienne de répondre. Fabrice fit une entrée remarquée sur le terrain de jeu.

— Voilà la poulaille qui rapplique, dit tout bas Philippe à Etienne. C'est le flic chargé de l'enquête sur la mort de Louis. Même pas capable de terminer son affaire. Un jeunot. Il a encore besoin de prendre de la bouteille.

— Putain il est beau gosse, constata Etienne.

— Ouais, je crois que la petite fille de Firmin en pince pour lui.

— La petite fille de Firmin, celle qui a des fesses... ? rétorqua Etienne qui ne perdait pas une occasion de lorgner les belles choses des dames.

— Ferme-la, ce flic il n'a pas d'humour.

— Pas d'humour ? Et en plus il est incapable de trouver un assassin !

— Pas trouvé ? Pour sûr que oui, il l'a trouvé ! Tu n'es pas au courant des nouvelles ? C'est Frédéric ! Il s'est même accusé ! Alors il pourrait la boucler son enquête ! Et bé, non ! Je t'en fiche des cracs de Sète ! Monsieur tergiverse, Monsieur n'est pas sûr de sa culpabilité ! Des aveux, ça ne lui suffit pas, il lui faut des preuves ! A mon avis, c'est du parti pris. Il préférerait que ce soit l'un d'entre nous.

— Quand même, quel intérêt aurait-il ?

— T'as vu sa tête ? Ils sont du même pays tous les deux. La mère de Frédéric vient d'Algérie, et le flic, il est typé lui aussi... Tu comprends qu'il ne va pas mettre en tôle un compatriote !

L'arrivée de Nabet interrompit la conversation. Etienne allait s'insurger contre cette marque flagrante de racisme, ce n'était pas la première fois qu'ils se disputaient à ce propos, mais pas devant un étranger. Ici, on lavait son linge sale en famille, en quelques sortes.

— Bonjour Messieurs, dit Nabet en regardant la boule d'Etienne. Joli coup.

— Ah ! Tu vois Philippe ! Monsieur est connaisseur. Vous jouez ?

— Pas le droit. Je suis en service.

Philippe dit perfidement en faisant cogner ses boules l'une contre l'autre :

— Et en service, vous avez le droit de boire des bières avec des suspects ?

— Tout juste, répondit Nabet sans se démonter. Puisque vous soulevez le problème, j'aurais bien aimé vous poser quelques questions.

— Des questions ? Des questions ? Faut voir. Cela dépend le genre de question. Si vous voulez apprendre à jouer aux boules, je suis votre homme.

— Pas besoin, fit Nabet en haussant les épaules. Je joue à Sète et j'ai déjà gagné quelques fois. Mais si vous voulez, quand cette affaire sera terminée, je me ferai un plaisir de me mesurer avec vous.

— Mouais, faudra voir, dit Philippe en prenant son mètre pour mesurer l'espace entre le cochonnet et les boules. Putain ! Etienne ! Tu aurais pu la lancer trois centimètres plus près. A toi, Joseph.

Le dénommé Joseph se dandina jusqu'à la ligne de départ en traînant son ventre volumineux. Il semblait souffrir le martyr de devoir se déplacer, et Nabet se demanda quelque intérêt il pouvait trouver à venir souffler piteusement sur le terrain de boules à deux heures de l'après-midi, en plein soleil d'été. Il eut mal pour lui. Les hommes qui le regardaient retinrent leur respiration. Joseph se baissa, ses lunettes tombèrent sur ses pieds. Il les ramassa, prit le temps de les essuyer et se remit en place.

— Tu accouches ? lui demanda Etienne énervé.

— Le terrain est vraiment moche, expliqua Paul à Nabet. Avant, c'était bien, il y avait du gravier, le terrain était léger, mais maintenant, avec toutes ces voitures qui vont et viennent aux heures d'école, le terrain s'est tassé.

Philippe dit à Joseph :

— Magne-toi, on s'impatiente.

Joseph tira, la boule d'Etienne valdingua à cinquante centimètres.

Nabet crut qu'il allait assister à un crime en direct, un beau flag, le plus beau de sa vie. Etienne se saisit de l'autre boule restée dans sa main et menaça Joseph.

— Tu as de la chance qu'il y ait un flic ! Je t'aurais arrangé le portrait.

— Allons Messieurs, allons, calmez-vous, dit le policier. Il y a plus grave que de perdre aux boules. Regardez Louis. Il serait heureux d'être là avec vous. Mais un salopard en a décidé autrement. Moi je suis là pour le trouver. Quant à Frédéric, je me demande ce qui a pu se passer. Pour aller en ville, doit-il traverser obligatoirement le terrain de boules ou peut-il le contourner ? Qui connaît ses habitudes ? Quelqu'un qui a dû le suivre, ou le pister. D'après le médecin, le passage à tabac de Frédéric serait l'œuvre de plusieurs personnes inexpérimentées. D'autre part, toujours d'après ses dires, ceux qui l'ont tabassé n'auraient pas voulu le tuer, seulement l'affoler. Et, à notre stade de l'enquête, c'est tellement nébuleux que si ces gens-là étaient les assassins de Louis, ils n'auraient eu qu'à le supprimer et personne n'aurait jamais pu remonter jusqu'à eux. J'avoue ne pas comprendre. Qui pouvait bien en vouloir à ce mec pour profiter honteusement de la situation ? J'aimerais bien le savoir, cela ferait avancer mon enquête.

— Allez savoir, dit Paul. Il fréquente une bande de jeunes aussi paumés que lui. Peut-être leur doit-il de l'argent ? Ils ne l'ont pas tué car ils espèrent récupérer leur fric, mais ils l'ont menacé et il a la frousse.

— Et ce serait la raison pour laquelle il s'est accusé de la mort de Louis ? Il se serait mis sous protection de la police, en quelques sortes ? Cela se tient.

— Bien sûr que cela se tient ! s'énerma Philippe.

— Oui, soupira Nabet. Mais je fais mon boulot, et je souhaiterais savoir où vous étiez tous la nuit dernière ?

Un grand silence suivit sa déclaration. Nabet leur laissa le temps de digérer sa question.

— Au pieu, lui dit Philippe. Je prends mes somnifères à vingt et une heures, ensuite je vais me coucher. Avec les conneries qu'ils passent à la télé, je ne vais pas veiller. Je regarde les infos, et après au lit.

— Moi aussi, rajouta Marcel. Hier soir, j'avais mal à la jambe, je ne pouvais pas marcher. J'ai même téléphoné au toubib à vingt heures. Il m'a conseillé de prendre un cachet supplémentaire.

— Evidemment, dit Nabet sans écouter les réponses des autres, vous vivez seuls, personne ne peut témoigner.

— Evidemment, répéta Philippe.

Nabet commençait à perdre patience. Les vieux se fichaient de lui, c'était clair comme de l'eau de roche. Quel était leur rôle dans cette affaire, il ne pouvait le dire. Mais une chose était évidente : ils étaient concernés, il en aurait mis sa tête à couper. Tout le monde lui cachait quelque chose, à commencer par Sabine et son grand père.

Il abandonna l'idée de cuisiner les grands-pères, démarche qui ne l'aurait amené à rien, et pensa à Sabine. A Sabine pas comme témoin mais comme femme, rien qu'une femme. L'envie d'elle le prit tellement fort qu'il décida sur le champ de la rejoindre, de l'enlever aux écrivains, et d'aller faire l'amour chez lui devant la baie vitrée, dans sa salle à manger inondée de lumière. Il ne pensa plus qu'à ça, et surprit les joueurs de boules en disant :

— Bon, très bien. Si vous ne pouvez rien m'apprendre, je m'en vais. J'ai du travail.

En le voyant s'éloigner, Marcel s'approcha de Philippe et lui dit :

— Cela ne me dit rien qui vaille. Ce type, c'est une fouine, il ne nous lâchera pas comme ça.

— La ferme, imbécile, lui dit celui-ci, et laisse-nous jouer. A toi, Paul, et tache de lancer comme il faut ce coup-ci.

Dans son for intérieur, Philippe avait beau jouer les durs, il n'était pas tranquille ni fier de lui. Sur ces vieux jours, il était devenu acariâtre, lui qui était si doux dans le passé, et colérique.

— Que c'est con de vieillir ! dit-il tout haut.

Personne ne lui répondit, et la partie de boule continua sans grande passion. L'ombre de Louis planait sur la place. Il leur semblait que tous les morts du cimetière voisin ricanaient en les appelant.

Philippe se mit à pleurer sur son ami assassiné, sur son âge, sur ses copains rescapés du carnage des ans, qui, comme lui, essayaient de survivre, de prolonger leur étincelle de vie, la seule chose précieuse qu'il leur restait. De rage, il prit sa boule, la lança et la grosse dame ronde et argentée vint se poser juste à côté du cochonnet, comme une mère protège son enfant.

— Et voilà le travail, dit-il en essuyant une larme. En mémoire de Louis.

Depuis le repas, Nikolaï avait une attitude singulière. Il semblait malade et Jean-Paul se faisait du souci. Il avait abandonné ses lecteurs qui s'étaient rabattus sur les autres écrivains moins grincheux, et tournait en rond. Il s'approcha de lui, voyant bien qu'entre lui et Sabine le courant ne passait plus. Jean-Paul était surtout inquiet du bon déroulement de la manifestation plutôt que de l'humeur de ses collaborateurs, qui, comme il le disait souvent « devaient laisser leurs états d'âme au vestiaire ». Mais le chagrin provoqué par la mort de Louis était plus qu'un état d'âme et il ne pouvait pas se permettre de s'en prendre à la jeune fille sous peine de soulever un tollé général.

— Vous êtes souffrant ? demanda-t-il à Nikolaï.

— Seulement inquiet, répondit l'écrivain. C'est ma mère. Je l'appelle depuis trois jours, elle ne répond pas.

— Ah, fit Jean-Paul. Il pensa « ce n'est que ça » et regretta un peu son manque de pitié. Mais son seul souci était que tout se passât bien. On ne peut pas, se dit-il épouser la misère des autres. Il faisait partie de ces gens qui croient que le malheur est contagieux et qu'il faut s'en tenir à l'écart sous peine de l'attraper comme la tuberculose ou le choléra. Donc, si la maman de Monsieur Pavalovla était souffrante ce n'était ni la faute de la mairie, ni de sa compétence. Il rajouta :

— Avez-vous contacté quelqu'un sur place ?

— Non, avoua Nikolaï. Je m'étais disputé avec elle, j'imagine qu'elle refuse de répondre au téléphone. Je ne vais pas déranger son infirmière pour ça.

— Alors tout va bien ! dit Jean-Paul. J'appelle Sabine, elle va s'occuper de vous, cela lui changera les idées. La mort de son vieux copain l'a beaucoup affectée.

Il héla la jeune fille :

— Sabine, viens par ici. Tu t'occupes de Monsieur Pavalovla ? Il a des soucis. Vois ce que tu peux faire pour lui.

Jean-Paul parti, Sabine et Nikolaï se retrouvèrent seuls. Un silence gêné s'installa entre eux. Ils s'assirent au bord de la fontaine, Sabine posa ses chaussures et fit tremper ses pieds dans l'eau.

— Vous pouvez en faire autant, dit-elle, cela vous fera du bien. Il fait une chaleur infernale cet après-midi.

Constatant son mutisme, elle rajouta :

— Vous avez des soucis de quel ordre ?

— C'est ma mère, dit-il, elle ne me répond pas au téléphone. Elle est seule et je m'inquiète.

— Je comprends, elle est loin. Mais vous allez bientôt rentrer ? Vous pourrez vous occuper d'elle.

— Je le fais depuis près de soixante ans. J'aurais préféré m'occuper de vous.

Sabine posa gentiment sa main sur la sienne et lui déclara :

— Soyez raisonnable. Nous en avons déjà parlé. Vous m'oublierez, n'est-ce pas ? Des femmes vous devez en avoir eu des tas dans votre vie. Moi ou une autre, quelle différence cela fait-il ?

Nikolaï lui sourit d'un sourire forcé.

— Vous avez raison, jeune fille. Quelle différence... Je vous laisse à votre pays. Ne le quittez jamais, jamais. D'ailleurs, vous ne le quitterez pas, j'en suis sûr... Au fait ? Avez-vous des nouvelles pour votre ami Louis ?

— Des nouvelles ? Au sujet de son assassin vous voulez dire ? Il semblerait que ce soit Frédéric, son voisin du dessus. Il s'est accusé, mais je n'en crois rien. Il ne peut pas avoir fait ça.

— Et pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce que c'est quelqu'un d'autre, pardi ! Et je sais qui c'est, ajouta-t-elle en soutenant son regard.

— Vous le savez ? Hé bien, dites-le à la police ! dit Nikolaï d'un air provocateur.

— Non, je ne le dirai pas. Du moins pas aujourd'hui. Je n'ai pas encore fini mon enquête et je peux me tromper. J'espère me tromper, et je me trompe sûrement.

— Parce que vous menez une enquête ? Vous jouez avec le feu. Elle éclata de rire.

— Non, je ne joue pas. Je cherche à savoir la réalité de mes sentiments envers cette personne.

— Parce que vous l'aimez bien ?

— Oui, je l'aime bien.

Nikolaï sembla se satisfaire de cette réponse. Sabine rajouta :

— Vous me pardonnez ?

— Je vous pardonne. Je pardonne toujours. La miséricorde, c'est ma seule arme.

— Vous êtes gentil. La mienne d'arme, c'est le rire. Chacun se défend comme il peut, n'est-ce pas ?

— C'est ça, répliqua Nikolaï, chacun fait ce qu'il peut dans la vie. Nous ne sommes pas tous égaux.

— Non, dit Sabine, nous ne le sommes pas. Déjà, au niveau familial, certains sont plus avantagés que d'autres. Certains ont leurs parents, d'autres non. Il paraît que l'absence de l'un des deux parents peut avoir des conséquences dramatiques sur l'avenir. C'est pour cela, voyez-vous, que je me pose des questions au sujet de l'assassin de Louis. A cause de ces photos, et à cause de ce que Louis a fait. Je ne peux pas m'empêcher de faire certains rapprochements. Mais peut-être que je me leurre.

Elle avait jeté ce défi comme une bouteille à la mer. Elle se dit que, si c'était lui le coupable, il saurait qu'elle comprenait sa détresse. C'était comme un cadeau de rupture qu'elle lui faisait, une manière de dire « je sais que c'est vous, mais je ne le dirai pas. Je vous offre mon silence parce que vous m'aimez, parce que vous avez trop souffert ». Elle ne pouvait pas mettre des mots sur ce qu'elle ressentait. Elle ne pouvait pas le lui dire, cela aurait rompu le charme. Elle souhaitait seulement qu'il comprît.

Elle attendit une réaction, mais Fabrice choisit ce moment pour faire irruption. Il était indécis quant à la manière à employer pour enlever Sabine à son amoureux transi. Il choisit de frapper fort.

— Mademoiselle Mattel ?

Sabine sursauta, le regard de Nikolaï se voila.

— Mademoiselle Mattel, veuillez me suivre. Vous êtes placée en garde à vue à partir de ce moment. Vous avez le droit de vous taire et de choisir un avocat.

Sabine resta clouée sur place. Qu'est-ce qu'il lui prenait tout à coup ? La surprise lui ôta la parole mais Nikolaï n'était pas d'humeur à supporter l'intervention de ce policier de malheur qui était la cause de ses déboires amoureux. Il le haïssait tellement que la haine transpirait dans ses yeux au point que Nabet s'en rendit compte et lui dit :

— Désolé Monsieur, je fais mon devoir, seulement mon devoir.

— J'ai des appuis, rétorqua Nikolaï acide.

— Sachez Monsieur, qu'ici la justice ne s'achète pas. Laissez-moi faire mon travail. Mademoiselle Mattel, veuillez me suivre s'il vous plaît.

Sabine ne répondit pas, prit son sac, et fit un signe à Nikolaï.

— Je serai là ce soir pour le repas.

— Peut-être, fit Nabet en enfonçant le clou un peu plus profondément dans le cœur du Russe. Cela dépendra de votre coopération. En attendant je vous amène.

Nikolaï les regarda partir. Dans sa tête, tout se mélangeait. Le mutisme de sa mère, la trahison de Sabine, tous ses échecs passés, ce flic français qui se payait sa tête. Que lui avait-elle demandé cette petite Française délurée qui jouait avec lui comme un toutou avec sa balle ? Miséricorde ? Pour qui ? Pas de miséricorde possible sans vengeance. C'était sa devise. Surtout lorsqu'il s'agissait d'une histoire d'amour.

Sabine suivit Fabrice sans un mot jusqu'à la voiture. Elle s'assit, claqua la portière et demanda mécontente :

— Vas-tu m'expliquer ?

— Je t'aime, dit Fabrice. Je t'enlève, comme dans les films. Garde à vue chez moi pour un temps illimité. Tu peux appeler ton avocat.

— Tu es complètement maboul, dit-elle en riant.

— Je crois que oui. Cela te dérange ?

— Non, mais je suis en service, tu pourrais au moins attendre la fin de mon boulot.

— Ce boulot n'a jamais de fin. Tu ne crois pas que j'aillais te laisser entre les sales pattes de cet écrivain ?

— Mais tu es jaloux ! Ma parole !

— Pas jaloux. Je ne l'aime pas.

— Parce que tu crois qu'il est coupable ?

— Non, malheureusement, il n'est pas coupable. J'ai dérangé les services d'Interpol pour rien. Figure-toi que le service des douanes a trouvé de la drogue dans un bateau de plaisance et des empreintes partout, celles de Frédéric en particulier. Les types sont en garde à vue. Il y a des chances pour que ce soit l'un d'eux l'assassin. Louis ne serait pas mort s'il était resté chez lui ce soir-là. Une transaction devait avoir lieu sur la vieille péniche. Nous avons cuisiné Frédéric à ce sujet, il a avoué le trafic de cocaïne. Maintenant, il nie tout rapport avec le meurtre de Louis. Il dit que le rendez-vous était fixé à deux heures du matin et ses copains étaient en retard. Et tu ne sais pas la meilleure ? Là, heureusement que tu es assise ! Devine qui l'aurait tabassé ? On croit rêver.

— Qui ? Cria presque Sabine.

— Les vieux. Y compris ton grand-père. Ils auraient exigé de lui qu'il s'accuse sous peine de le laisser raide la prochaine fois.

— C'est une blague ? Tu n'en crois pas un mot, j'espère ? Tu les as vus, les vieux ? Ils sont pratiquement tous impotents ! Quant à mon grand-père, il prend des somnifères et il y a mes parents...

— C'est pour cela que je ne les ai pas arrêtés. Quoi que... Chacun pris individuellement est incapable d'un tel acte. Mais imagine qu'ils s'y soient mis à plusieurs ? Frédéric n'est pas bien costaud et s'il était drogué, il n'a peut-être pas pu se défendre, ce qui expliquerait la facilité pour des personnes âgées à en venir à bout. Mais il y a aussi cette bande de trafiquants que mes collègues des douanes ont arrêtée. Je pense qu'ils vont les faire avouer. Ce qui laisse à penser que mon enquête est pratiquement bouclée, malgré certaines incohérences. En particulier cette dague... Pour ça, nous verrons plus tard. Pour le moment, l'important c'est nous.

Fabrice gara la voiture devant chez lui, récupéra Chat qui attendait devant l'entrée de l'immeuble et referma la porte de son appartement sur ses amours.

— Je te mets en garde à vue pour un temps illimité, dit-il à Sabine en l'embrassant. Ton écrivain se passera bien de toi.

— Seulement jusqu'à deux heures du matin, répondit Sabine en faisant glisser ses vêtements. C'est l'heure du couvre-feu chez mes parents. Tant que j'habite chez eux, il faut que je le respecte. Ma mère est intransigeante sur les horaires, sinon elle ne dort pas.

— Hé bé, fit Nabet en la caressant, tu es une petite fille obéissante. Jusqu'à deux heures du matin... Cela nous laisse du temps, et j'ai tout mon temps pour toi.

Chat, dégoûté par ces ébats auxquels il n'était pas convié, prit le parti de se sauver par la fenêtre.

A sept heures du soir, Nikolai attendait toujours sa « petite fée », comme il se plaisait à dire à qui voulait l'entendre. Les autres écrivains commençaient à avoir du mal à le supporter. Son arrogance avait pris des proportions que le personnel de la mairie avait du mal à contenir. Jean-Paul était inquiet craignant que l'animosité latente ne tournât à l'altercation. Le maire, quant à lui, avait d'autres problèmes que les états d'âmes des écrivains. Le procureur venait de lui annoncer la mise en examen de Frédéric, la garde à vue était terminée. Après plusieurs heures passées avec le service des douanes qui l'avait interrogé, Frédéric avait avoué son crime, alors qu'il s'était rétracté quelques heures plus tôt. Demain, à la Une des journaux, le nom de Frédéric Voltier allait s'afficher en gros caractères et la ville serait dans les feux des médias. Le maire se serait bien passé d'une telle publicité. Aucun élu d'une quelconque mairie ne pouvait être satisfait de faire parler de sa commune dans de telles conditions ! Il était maussade, préoccupé par le conseil municipal extraordinaire de la fin de la semaine, où l'opposition n'allait pas manquer de remettre sur le tapis les problèmes d'insécurité et de délinquance. L'enterrement de Louis était prévu pour le samedi matin, et il devait préparer un discours, ce qui ne l'enchantait guère car il serait obligé de parler aussi de Frédéric, l'enfant de la commune devenu un assassin. Douloureux dilemme. Il écoutait d'une oreille distraite les doléances de Jean-Paul.

Un apéritif avait été prévu avec les écrivains, les différents membres d'associations culturelles, et le public. Il y avait foule sur l'esplanade, les affaires de meurtres attirant toujours les charognards de toutes espèces. Sabine était absente et tout le monde commençait à se demander quelles étaient les raisons invoquées par la police pour la garder, à moins qu'elle n'ait joué un rôle dans l'assassinat de Louis. Le maire se dit que ce serait le comble ! Sabine ! Sabine complice de Frédéric ! Seul Nikolai connaissait les vraies raisons mais se garda bien de les divulguer. Derrière le buffet, la

pauvre Edwige souffrait le martyre. Les gens lui parlaient comme à une malade, on la plaignait, on la choyait, c'était un vrai calvaire. Elle aurait pu rester chez elle, tout le monde aurait compris et elle n'en aurait pas perdu son boulot pour autant. Elle était venue par défit, pour leur montrer que l'inculpation de Frédéric n'avait pas entamé la confiance qu'elle avait en lui. Parce qu'elle était certaine qu'il n'était pas coupable. Il se dit qu'ils étaient au moins deux à le savoir : l'assassin et elle. Mais malheureusement, elle n'avait aucune idée de l'identité de l'assassin. Elle s'affairait derrière le buffet, indifférente, du moins en apparence, aux regards posés sur elle. Elle posa son portable sur la table de service au cas où Sabine l'appellerait, et se mit à remplir les verres devant elle.

Nikolaï délaissa ses admirateurs qui le harcelaient de questions, s'approcha d'elle et lui dit :

— Vous êtes l'amie de ce monsieur qui est accusé n'est-ce pas ? Et l'amie de Sabine aussi ? Ne vous en faites pas, tout peut s'arranger, il ne faut pas perdre espoir. Ces gens sont méchants. Sabine ne peut pas avoir fait une chose pareille. Nous sommes pratiquement fiancés elle et moi, le saviez-vous ?

De stupeur, Edwige laissa tomber le verre qu'elle avait à la main et le dévisagea. Il avait l'air sincère. Le fracas du verre tombant sur le sol attira tous les regards vers eux.

— Vous plaisantez ? parvint-elle à articuler malgré la boule dans la gorge qui l'empêchait de parler.

— Non, je ne plaisante pas. Mais chut ! C'est un secret pour le moment.

Il prit son verre et retourna à ses fans.

Edwige se sentait seule, abandonnée de tous. Sabine fiancée avec ce dingue ! Ce n'était pas possible ! Mais pourquoi lui aurait-il annoncé ça si ce n'était pas vrai ? Pourquoi Sabine ne lui avait-elle rien dit ? Pourquoi Frédéric s'était-il accusé de ce meurtre ? Tant de questions qui se bousculaient dans sa tête sans trouver de réponse ! Des questions qui tournaient à l'obsession. Elle prit un plateau de petits fours et quitta la table pour circuler entre les groupes. Ainsi, elle pourrait entendre ce qui se disait et mesurer la méchanceté des gens. Elle ne fut pas déçue. La bêtise humaine n'ayant pas de limite, elle entendit certaines personnes émettre l'hypothèse d'une relation sexuelle entre Frédéric et Sabine, et même la présidente de

l'association pour la défense de la langue française prétendre que Sabine se droguait elle aussi. N'y tenant plus elle explosa :

— Espèce de vieille pie ! Vous n'avez pas honte ? Sabine n'a rien fait ! Elle ne se drogue pas ! Je vous interdis de déblatérer sur elle !

Jean-Paul s'approcha, la prit par le bras et l'entraîna à l'écart en lui disant :

— Arrêtez de vous donner en spectacle. Ils sont trop contents de vous faire de la peine. Surtout elle, c'est une garce, elle ne peut pas voir Sabine.

— Mais je ne peux pas laisser dire une chose pareille ! De quel droit salit-elle mon amie, cette langue de vipère ?

— Vous ne pouvez pas empêcher les gens de calomnier dans une affaire pareille. C'est tellement tentant ! Ne leur laissez pas, en plus, la satisfaction de vous blesser. Si vous voulez rentrer chez vous, je vous raccompagne.

— Je crois que c'est préférable, sinon je vais finir par arracher les yeux à quelqu'un.

Edwige s'approcha de la table pour récupérer son portable, il n'y était plus.

— Et en plus, je me suis fait voler mon portable ! dit-elle à Jean-Paul d'une voix éteinte. C'est écoeurant. Il y a des gens qui n'ont honte de rien.

Jean-Paul lui sourit gentiment.

— Venez, la mairie vous en achètera un autre, nous ferons une déclaration de vol demain.

Il la prit par la main et l'attira loin de la foule.

— Je vous raccompagne en voiture, vous avez l'air épuisé.

En les voyant partir, les médisants s'imaginèrent les pires choses à leur sujet. Quant au maire, sachant depuis longtemps que Jean-Paul était amoureux de la jeune-fille, il espéra que, dans cette sinistre affaire, il y en eut au moins deux pour lesquels elle finît bien.

Un policier de la mairie s'approcha de lui en disant :

— Un coup dur, Monsieur le maire. Un appel de l'ambassade de Russie. Madame Natacha Pavalovla est décédée. On l'a trouvée morte dans son appartement. Elle était morte depuis deux jours...

Le maire, accablé, s'apprêta à annoncer à Nikolai l'abominable nouvelle. De loin il le vit se pavaner, riant, buvant, apparemment sans souci.

Il se dit que les contraintes liées à sa fonction étaient parfois plus que lourdes à porter...

Sabine se retourna dans le lit, en se demandant où elle était. Près d'elle, un bras passé autour de son cou, Fabrice dormait. Elle l'observa un moment. Les yeux fermés, il avait l'air plus jeune qu'il ne l'était. Il souriait en dormant et elle se demanda à quoi il pouvait bien rêver. Où allait la mener cette histoire ? Il était marié. Et si sa femme revenait, que ferait-il ? Il l'abandonnerait elle, l'illégitime, en lui assurant qu'ils avaient vécu une belle histoire mais qu'ils devaient en rester là ? N'était-ce pas toujours ainsi que les histoires avec un homme marié finissaient ? Elle avait pris le risque en toute connaissance de cause, n'empêche que l'idée de le perdre lui fit mal. Elle eut envie de pleurer, retira le bras de Fabrice et voulut se lever. Un bras vigoureux la ramena dans le lit.

— Où comptais-tu te sauver ? Tu es à pieds.

— Il faut que tu me ramènes.

— Oh zut ! Ne peux-tu pas faire une entorse au règlement pour une fois ?

— Non. Si ma mère me met à la porte, je serai à la rue.

— Jamais vu une mère mettre sa fille à la porte pour cette raison-là.

Ce n'est qu'un prétexte. Que se passe-t-il ? Tu n'es pas bien chez moi ?

— Là n'est pas la question. Il faut que je rentre. Et puis si ta femme revient...

— Qu'est-ce que c'est cette connerie ? Pourquoi veux-tu que ma femme revienne à deux heures du matin, spécialement aujourd'hui ?

— Je ne sais pas, on ne sait jamais. C'est chez elle ici.

— Non, c'est chez moi. Le fait d'être ma femme ne lui donne pas le droit de me prendre pour sa chose. Si elle revient, je la fous dehors, ce n'est pas plus compliqué que ça. Cela fait un mois qu'elle est partie avec le serveur du bistrot où elle allait prendre son café en sortant du boulot. Aux dernières nouvelles, ils bossent tous les deux à Paris dans un snack. Tu vois, aucun danger de ce côté-là.

— Je veux rentrer quand même, insista Sabine.

Fabrice était en colère, n'ayant qu'une envie : faire l'amour encore et encore, jusqu'à la fin de la nuit. Il se leva d'un bond, saisit son pantalon et s'habilla.

— Je ne comprendrai jamais rien aux femmes, moi. Me faire prendre la bagnole à deux heures du matin alors que nous sommes si bien au pieu, je n'en vois pas l'urgence ! Ah si ! Madame ta mère est à cheval sur les horaires ! Merde alors !

— Fabrice...

— Dépêche-toi, je te raccompagne et je reviens me coucher.

— Fabrice, je t'aime, fit Sabine d'une toute petite voix.

— Je n'en doute pas, dit-il d'un ton sec. C'est pour cela que tu te tires de chez moi à cette vitesse.

Il la laissa devant chez elle sans avoir seulement prononcé un mot de tout le voyage.

Sabine lui fit un signe en rentrant dans la maison, auquel il ne répondit pas. En tournant le coin de la rue, il eut des remords mais son orgueil l'empêcha de revenir s'excuser. Il rentra chez lui en colère contre lui-même, contre Sabine, contre le monde entier.

Sabine commençait à peine à se déshabiller lorsque son portable sonna. Elle le prit, vit qu'elle avait un message écrit. Le numéro du portable d'Edwige s'afficha. Il y avait écrit : « Rejoins-moi tout de suite devant l'école, j'ai des choses importantes à te dire au sujet de Frédéric, il faut que tu m'aides ». C'était bourré de fautes d'orthographe, ce qui n'était pas dans les habitudes d'Edwige. Sabine se dit que son amie devait être sous le coup d'une vive émotion pour écrire aussi mal.

Elle soupira, répondit à Edwige qu'elle arrivait sur le champ et sortit en faisant bien attention de ne pas faire de bruit. Dans la maison, tout le monde dormait, y compris son grand-père qui ronflait en sifflant.

Nabet entendit son téléphone portable sonner, loin, très loin de lui, comme s'il était dans une autre dimension. Il ne daigna pas répondre, tout en se demandant quel était l'emmerdeur qui osait le déranger à l'aurore. Il regarda son réveil qui affichait ironiquement sept heures trente. Effectivement, dehors il faisait jour et le soleil du matin inondait la salle à manger. Il mit son traversin sur ses oreilles, bien décidé à ne pas obéir à ce

dictateur. Deux fois, trois fois, la sonnerie ne s'arrêtait pas. L'importun au bout du fil n'avait visiblement pas l'intention de le laisser tranquille. Le téléphone fixe sonna aussi dans la salle à manger. Nabet sauta du lit, faillit glisser sur un de ses tee-shirts gisant au pied du lit. Il poussa un juron, se rattrapa à la commode et se rua sur le téléphone qui, bien entendu choisit de se taire juste au moment où il prenait le combiné. Ce fut encore au tour du portable de s'énerver. Fabrice le prit et hurla :

— Vous avez vu l'heure qu'il est ?

Le timbre au bout du fil lui coupa la voix. C'était le commissaire en personne.

— Nabet, venez dans mon bureau, j'ai de mauvaises nouvelles.

Fabrice pensa sur le champ que son supérieur parlait de sa carrière, qu'il avait eu vent de ses amours avec son témoin. Il l'avait déjà prévenu.

— Je sais chef, j'ai joué au con, répondit-il sachant très bien qu'il n'y avait rien à dire pour sa défense.

— Vous jouez à ce que vous voulez, mon vieux, répondit le commissaire d'une voix douce qui ne présageait rien de bon. Les accrocs faits à votre conscience professionnelle ne regardent que vous. Moi, vous savez, tant que vous faites bien votre boulot ! C'est de Sabine Mattel dont je veux vous parler. Ecoutez, Fabrice (Fabrice s'étonna de ce soudain emploi du prénom à son égard) il est arrivé un accident. Un accident fâcheux. Enfin, Mademoiselle Mattel s'est fait agresser cette nuit. La police municipale de Frontignan l'a trouvée au même endroit que Voltier, c'est à dire devant l'école.

Nabet sentit la salle à manger se dérober sous ses pieds. Il attendit, la suite des explications, persuadé que le pire était à venir.

— Hélas, continua la voix du commissaire sur le même ton de commisération, la jeune fille n'a pas été seulement battue comme Voltier, elle a été poignardée dans le dos, comme le vieux. Pour tout vous dire, elle est dans le coma. On l'a transportée au CHU de Montpellier par hélicoptère. Vous reprenez l'enquête, mon vieux, les douanes sont déchargées du dossier, c'est devenu du droit commun. Donc c'est de votre ressort. Paulin vous attend au commissariat.

— Et bien, qu'il attende ! hurla Fabrice.

Puis il raccrocha, tomba assis sur le canapé, le téléphone à la main, complètement perdu. Sabine poignardée. Il répéta à haute voix cette phrase, elle sonnait comme un glas. Il regarda le plafond, essaya de penser à autre chose, à Sabine nue dans ses bras, à sa colère injustifiée de la veille au soir,

mais peu à peu le poison s'insinuait, le remord remplaçait la colère, le chagrin le possédait tout entier. Il se mit à hurler, à hurler, indifférent aux voisins du dessous qui, voulant faire la grasse matinée, tapèrent au plafond. Il leur hurla des insanités, puis cogna dans le mur, si fort que ses poings se mirent à saigner, mais la souffrance était toujours là, comme une petite souris vicieuse tapie dans un coin de son cœur. Il cria désespérément, puis se mit à pleurer. Sabine dans le coma, Sabine morte, Sabine absente pour toujours. Jamais depuis le départ de sa femme il n'avait eu aussi mal et encore, à ce moment-là, il ignorait ce qu'était la douleur. Il courut aux toilettes, vomit dans la cuvette puis passa à la salle de bain prendre une douche. Il s'habilla et sortit. La fureur lui tenait lieu de tuteur, sans elle il n'aurait jamais pu mettre un pied devant l'autre.

Il se gara devant le commissariat comme d'habitude, c'est çà dire en double file, rentra comme un fou, ne dit bonjour à personne et se précipita vers la cellule dans laquelle Frédéric était encore à attendre une mise en examen qui ne viendrait pas. Son supérieur lui cria :

— Nabet ! Je vous interdis ! N'en faites pas une affaire personnelle !

Nabet ne l'écouta pas, ouvrit la cellule, tira Frédéric par le bras.

— Toi, tu viens avec moi, on va parler tous les deux.

— Eh ! Vous n'avez pas le droit ! Ne me touchez pas !

Un des policiers de service tenta de s'interposer, Fabrice le bouscula, tira Frédéric affolé dans son bureau et ferma la porte à clé. Paulin était assis devant l'ordinateur et fit mine de se lever.

— Toi, tu restes assis ! lui dit Nabet, et tu écris.

Il poussa Frédéric qui tomba, les fesses sur la chaise, et s'assis au bord du bureau.

— Nom prénom, tout çà on s'en fout. Tu es au courant de ce qui s'est passé cette nuit ? Tu vas me dire peut-être que tu as prêté ton arme à un copain ? Abruti ! Tu n'as pas tué Louis ! Pourquoi t'es-tu accusé ? Sabine va mourir par ta faute (ce qui n'était pas exact, Nabet le savait, mais il était prêt à tous les mensonges). Si tu avais dit la vérité ! Maintenant, parle !

Frédéric se mit à pleurer parce qu'il aimait beaucoup Sabine, parce qu'il était en manque de cocaïne, ce qui le remplissait de désespoir quand il n'était pas agressif.

— Va lui chercher une bière, dit Fabrice à Paulin. Il en a besoin.

— Maintenant, je t'écoute. Et n'oublie rien, je ne suis pas d'humeur à plaisanter. Que sais-tu de Louis ? Et ne me raconte pas encore cette histoire bidon de guerre d'Algérie !

— Louis c'était un salopard !

Frédéric n'eut pas le temps de réaliser ce qui lui arrivait. Fabrice lui administra une claque magistrale et reprit :

— Dit encore une seule saloperie sur ce vieux...

— Et alors ? ricana Frédéric. C'est parce que Sabine vous a dit que c'était un ange que vous l'avez cru ? Le vieux, il avait violé une allemande et il se permettait de faire la leçon aux autres !

Fabrice prit l'information comme une gifle. Il essaya de se contenir pour demander :

— Comment sais-tu cela toi ?

— J'écoute aux portes. Je l'ai entendu en parler avec un autre vieux.

— Tu te fous de moi ? Si c'est le cas, tu vas le sentir passer. Et tes agresseurs ? Aurais-tu quelque chose à me dire à leur sujet ? Tes potes ou non ?

— Non, pas mes potes. Tes copains des douanes sont des ânes, mais ils ont fait leur boulot, eux, ils ont mis la main sur un trafic. Vous, alors là ! Vous n'avez pas assuré un cachou !

Fabrice vit rouge. Il n'avait qu'une envie c'était d'aller voir Sabine, et perdait son temps avec cet abruti qui se jouait de ses nerfs. Il serra les dents et blêmit. Paulin, de retour avec la bière, réalisa l'état de son chef et s'en inquiéta. Il attrapa Frédéric par le col et dit, d'un ton calme, prenant le temps de détacher chaque mot :

— Maintenant ça suffit. Tu réalises ce qui se passe ? Elle va crever ta copine ! Tu veux que le salaud qui l'a démolie ne soit pas inquiété ? Crache le morceau, imbécile ! Au point où tu en es, de toutes façons, tu iras en tôle !

Frédéric regarda le bout de ses chaussures en pensant à Sabine. Il interrogea Fabrice d'une voix plus ferme :

— Qu'est-ce qu'elle a Sabine ? C'est grave ?

— C'est grave ? explosa Fabrice. Elle est mourante !

— Vous, vous ne seriez pas amoureux d'elle ? demanda Frédéric étonné par tant de passion.

— Ta gueule ! lui cria Paulin voyant son chef se décomposer. Occupe-toi de tes affaires ! Dis-nous qui t'a tabassé et « no comment » !

— Je vous l'avais déjà dit mais vous avez refusé de me croire. Ce sont les papés ! Même que le Marcel m'a tapé sur les jambes à coups de canne ! Ils m'ont fait promettre de ne rien dire et m'ont obligé à avouer que c'était moi le coupable. Faut vous dire que ce jour-là, le jour du crime, je n'étais pas net. La seule chose dont je me souvenais c'était d'avoir trouvé Louis qui baignait dans le canal. Les vieux m'ont dit qu'ils m'avaient vu le tuer et que si je ne me dénonçais pas ils me mettraient en morceaux, qu'ils m'enverraient à l'hosto pour le reste de mes jours. Ils m'ont dit « si tu te dénonces, on te procurera un avocat ». J'ai eu la pétoche. C'est qu'ils ne plaisantaient pas ! Je n'imaginais pas qu'ils pouvaient avoir autant de forces. Ils m'ont jeté au sol, je n'ai pas pu me défendre. Et le grand-père de Sabine ! Il n'a l'air de rien comme ça ! Mais quand il est en colère, c'est un fou.

— C'est pas possible, dit Paulin. Les vieux n'ont pas poignardé Sabine !

— On l'a poignardée ? Sabine ? Mais avec quoi ?

Oubliant la condition de Frédéric, Paulin répondit :

— Avec une espèce de dague qui s'appelle, aux dernières nouvelles, une miséricorde. L'assassin a eu le culot — par provocation à moins qu'il n'ait pas eu le temps de la retirer — de la laisser dans le dos de Sabine. Heureusement, finalement, car selon l'avis du légiste, cela lui a sauvé la vie.

— Elle n'est pas morte alors ?

— Non, elle n'est pas morte ! cria Fabrice en abattant son poing sur la table. Ils vont voir, les papés, de quel bois je me chauffe ! Tu me convoques tout ce petit monde illico, Jean-Claude. Ici, pas chez eux. Ah ils se croient malins les ancêtres de flanquer la frousse à un paumé ! Cela va leur coûter cher !

— C'est moi le paumé ? Vous pourriez au moins être poli, dit Frédéric avec inconscience.

— Toi, fais-toi oublier ! Je peux te faire inculper pour fausses déclarations, insulte à un représentant de la loi, et j'en passe. Cela ne te suffit pas, trafic de drogue ?

— Allez vous faire voir, répondit Frédéric. Ramenez-moi dans ma cellule.

A ce moment-là, le commissaire cogna à la porte vitrée.

— Vous tombez bien, commissaire, lui dit Fabrice. Monsieur a d'intéressantes révélations à vous faire. Ecoutez-le, moi je convoque les vieux

rigolos de Frontignan. Et même, tiens, Paulin, tu appelles la police municipale de Frontignan pour qu'elle nous les livre à domicile.

Du couloir du commissariat, Fabrice pouvait voir, par les baies vitrées, ce qui se passait dans son bureau. Paulin avait fait asseoir les vieux en ligne, le plus âgé vers la fenêtre, c'est-à-dire Philippe, ensuite Marcel, Marius, Maurice, et pour terminer la brochette, Firmin. Ils n'en menaient pas large, Fabrice voyait, de loin, la moustache de Firmin frémir sous le coup de l'émotion. Il eut mal au cœur d'être obligé de le molester, spécialement lui qui devait souffrir suffisamment avec l'accident de sa petite fille, mais n'avait pas le choix. Il soupçonnait à présent un complot du silence qui pouvait avoir coûté la vie à Sabine, et ça, il ne pouvait pas l'accepter.

Il ouvrit la porte, et sans dire un mot alla s'asseoir à son bureau.

— Messieurs, quel âge avez-vous ? demanda-t-il d'une voix neutre.

Philippe commença à décliner son identité, Fabrice le coupa net :

— Non, non ! Ce que je veux savoir c'est si vous avez quinze ans ? Pour jouer aux cons comme vous le faites, il faut que vous soyez encore à l'adolescence !

Un grand silence gêné suivit sa déclaration. Firmin sortit un grand mouchoir à carreaux de sa poche et se moucha bruyamment. Pour masquer ses sanglots, il n'avait que ce subterfuge, mais personne ne fut dupe. Fabrice aurait bien voulu s'unir à lui et se laisser aller à l'émotion qui l'étreignait. Mais, laissant de côté ses sentiments, il enfonça le clou en s'adressant à lui en premier :

— Monsieur Firmin, vous n'allez pas tomber en syncope aujourd'hui, comme l'autre jour ? Parce que votre petite fille n'est plus là pour rentrer dans votre jeu. Et vous savez pourquoi elle n'est plus là ? Parce qu'elle agonise à l'hôpital !

Tous les dos des vieux amis s'affaissèrent.

— Et vous savez pourquoi elle agonise à l'hôpital ? Parce que la police n'a pas pu la protéger par manque d'informations. Quand on s'amuse sur le dos des flics, on n'a que ce qu'on mérite !

Firmin se mit à pleurer et plongea la main dans son autre poche pour en sortir une enveloppe cachetée, avec un sceau de cire au verso. Il la tendit à Fabrice et se moucha en faisant un bruit de trompette.

— C'est une lettre de Louis, dit-il d'une voix cassée. Sabine m'avait fait promettre de ne jamais la donner. Elle ne voulait pas qu'on sache...

— Qu'on sache quoi ? explosa Nabet.
Il fit sauter le cachet de cire et commença à lire :

« Je soussigné Louis Timonier, certifie que toutes les révélations faites dans ce courrier ont été réalisées de plein gré, sans menace ni contrainte.

En 1945, à ma sortie du camp de concentration je suis parti en Russie avec un groupe de militaires russes et un Français qui était avec moi dans le camp. Nous sommes passés par Berlin où nous nous sommes rendus coupables de ce que j'appelle maintenant un crime, ni plus ni moins. Notre état permanent d'ébriété n'excuse en rien notre acte de barbarie. Quand nous sommes arrivés à Berlin, c'était la débâcle totale, entre les Américains d'un côté, les Russes de l'autre. Je vous passe tous les actes de pillages auxquels j'ai assisté, les exécutions sommaires, les vengeances de toutes catégories. Mais c'est ce crime et seulement celui-là qui torture ma conscience depuis plus de cinquante ans.

Je m'accuse d'avoir violé une femme à Berlin, en même temps que les militaires avec lesquels j'étais en virée. Nous sommes passés sur son corps tous les cinq chacun à notre tour. J'étais le dernier. Je me rendais compte de la bestialité de mon acte, et je crois qu'elle espérait de moi un secours. Mais j'ai eu peur de passer pour un minable ou un collabo. Alors j'ai fait comme les autres. Jamais je n'oublierai ses yeux ni le regard terrorisé et suppliant rivé sur moi. Si un salaud faisait la même chose à ma fille je le tuerais. Je ne demande pas d'indulgence pour mon acte, je le juge injustifiable, mais j'ai honte, toute ma vie j'ai eu honte, et je demande pardon à cette femme et à l'enfant qui est né de cette union multiple.

Cette femme, ce n'était pas une Allemande, mais une Russe, une cantatrice de Leningrad. Depuis, je l'ai aperçue quelques fois à la télévision avec son fils. J'ai cherché sur son visage des traces de paternité, mais je ne suis pas physionomiste. Cet enfant, il pourrait être mon fils comme ne pas l'être, c'est ma plus grande punition.

J'ai demandé à mon vieil ami Firmin de divulguer ces révélations à ma mort.

Pardon, pardon, je demande pardon à tout le monde.

Louis

Nabet tomba assis sur sa chaise, bras ballants. Il s'attendait à tout sauf à cette confiance. Il interrogea d'une voix radoucie :

— Lesquels d'entre vous étaient au courant, à part Firmin ?

— Je me doutais bien de quelque chose, soupira Philippe, mais là, les bras m'en tombent. Une cantatrice Russe ? Vous croyez que c'est la mère de Nikolai ?

— Mais ça ne fait aucun doute ! grinça Fabrice, et Sabine le savait. Pourquoi a-t-elle voulu protéger ce type ?

— J'ai entendu dire qu'il voulait l'épouser, dit Marcel. Peut-être était-elle d'accord ?

— Abruti ! s'énerva Firmin. Elle voulait protéger la mémoire de Louis. A tout prix.

— Et elle a joué avec le feu ? Pour vous, c'est ce Russe l'assassin ?

— Ce Russe a un alibi pour le soir du meurtre de Louis et sûrement un autre en béton pour l'agression de Sabine (Fabrice n'osa pas employer le mot meurtre, pas encore en tous cas) A part d'être le Père Noël et de sortir par la cheminée ou par le trou de la serrure, je ne vois pas de quelle manière il aurait pu quitter l'hôtel. Rajoutez à ça qu'il était tellement ivre que l'employé de mairie a dû le coucher lui-même ! Je ne vous cache pas que ça m'aurait arrangé que ce soit lui, un parce que je ne peux pas le voir, rapport à Sabine, deux parce que mon enquête serait bouclée. Après tout, il était peut-être seulement venu voir à quoi ressemblait ce père hypothétique.

— Pouvons-nous rentrer chez nous ? demanda Marius. Parce que ma femme...

— Votre femme on s'en fout ! cria Nabet en se levant comme s'il avait été piqué par une aiguille. J'ai des questions à vous poser. Paulin, fais rentrer l'autre abruti.

— Paulin introduisit Frédéric dans le bureau, et le fit asseoir de l'autre côté de la pièce face aux vieux.

— Vous le reconnaissez ? demanda Nabet. Il vous accuse de l'avoir tabassé. J'attends vos explications.

— C'est vrai, nous l'avons un peu bousculé. Mais pas tué ? Hein, ni blessé ? Enfin, pas trop, avoua Marcel.

-Ah ça ! Et vous ? Avec votre canne ? Vous donnez l'illusion d'un pauvre handicapé et vous massacrez un type avec votre canne !

La tête du général De Gaule regardait Fabrice de ses yeux blancs d'ivoire, d'un air de reproche.

— Vous avez tapé ce monsieur avec votre canne ! Dans les jambes, c'est ça ?

— C'est ça, dit Marcel conciliant. Avec la tête du général.

— Bon, essaya de conclure Marius. Nous nous excusons. Nous l'avons molesté, d'accord. Mais ne croyez-vous pas qu'il y a plus urgent pour le moment ?

— Il y a plus urgent en effet, reconnut Fabrice. Mais après, je m'occupe de vous. Si Monsieur Voltier porte plainte...

— Je ne porte pas plainte, dit Frédéric, occupez-vous de Sabine, s'il vous plaît.

— Tu vois, petit, dis Marius, je t'ai peut-être mésestimé. Nous te procurerons un avocat. Chose promise, chose due.

— Dites, les vieux ? Où vous croyez-vous ? C'est vous qui avez la direction de l'affaire ?

— Si Frédéric ne porte pas plainte, conclut Firmin, nous pouvons partir. Pas de charges retenues contre nous.

— Cassez-vous tous ! marmonna Fabrice entre les dents. Cassez-vous avant que je ne m'énerve. Paulin, demande à Martin de les raccompagner. Toi, tu viens avec moi.

— Si vous allez voir Sabine, dit Firmin...

— J'irai voir Sabine quand j'aurai cuisiné le Russe. Quand même, cette histoire me chiffonne, j'ai des choses à tirer au clair. Ensuite, j'irai la voir, promis. Et je passerai vous prendre avant. C'est ça ?

Firmin était trop ému pour le remercier. Il reprit son grand mouchoir à carreaux et souffla dedans. Marcel, appuyé sur sa canne, ressemblait à un vieil héron déplumé. Seule, la tête du général De Gaulle, coiffée par sa main, restait digne.

Jean-Paul ne savait plus quoi faire pour calmer Nikolaiï. Depuis la veille, il pleurait sur sa maman disparue. Il avait demandé que son départ pût être avancée de quarante-huit heures par l'intermédiaire du consulat. Il avait bu plus que de raison, réclamait Sabine et disait à qui voulait l'entendre qu'il avait l'intention de l'épouser. Jean-Paul voyait le festival partir à vau l'eau, malgré l'affluence de visiteurs souvent plus intéressés par les actualités que par la littérature.

Nabet tomba en pleine manifestation de désespoir de la part de son rival. Nikolaï gémissait et ses lamentations résonnaient dans tout l'hôtel. Les autres écrivains avaient déserté la salle à manger, écœurés par ses jérémiades. Nabet n'avait pas l'intention de le ménager. Qu'il pleurât sa mère ou Sabine ne le touchait pas. Décidément, se dit-il, ce type est un crétin. Il s'approcha de lui et lui demanda :

— Monsieur Nikolaï ? Puis-je vous poser quelques questions ?

Nikolaï se mit à sangloter, Fabrice tira une chaise et s'assit en face de lui.

— Monsieur Nikolaï, où étiez-vous cette nuit ?

— Dans mon lit, brama Nikolaï. Ma mère est morte, Monsieur. Savez-vous ce que cela veut dire ? N'avez-vous jamais été dans le malheur, Monsieur ? Votre question me meurtrit.

— Désolé, Monsieur, dit Fabrice en contenant sa colère. Je vous présente mes condoléances pour Madame votre mère. Mais vous savez que Mademoiselle Mattel a été agressée ? Je dois vous poser des questions.

— Vous m'accusez ? s'insurgea Nikolaï.

— Non, Monsieur, je ne vous accuse pas. J'enquête. Que pouvez-vous me dire qui puisse m'aider ? D'après vos dires, Sabine avait l'intention de vous épouser ? Vous devez savoir où elle était hier soir, dans ce cas ?

— Je l'ignore, Monsieur. En garde à vue dans vos locaux, je présume.

Fabrice fit signe au serveur, se commanda un café.

— Très serré s'il vous plaît. Donc, vous ne savez pas où elle était ? Elle ne vous a pas appelé ?

— Personne ne m'a appelé, pleurnicha Nikolaï. Ma mère est morte, vous comprenez ? J'ai beau aimé Sabine, hier soir je pleurais ma mère. Deux jours, Monsieur, deux jours entiers elle est restée dans son appartement. C'est la femme de ménage qui l'a trouvée. Morte depuis deux jours ! Vous rendez-vous compte ?

Oui, Nabet se rendait compte. En d'autres circonstances, il aurait pu compatir, mais pas présentement. Au contraire, il avait envie de lui faire du mal, gratuitement, peut-être pour apaiser sa propre douleur, si cela était possible. Mais cela ne l'était pas. Il imaginait Sabine dans les bras de ce géant imbuvable, puis la voyait mourante sur son lit. Pourquoi était-il là à torturer ce type qui ne lui avait rien fait ? Seulement par dépit, par jalousie ? Par jalousie

de quoi ? Il repensa à sa nuit avec elle. Pourquoi avait-elle voulu partir si vite ? Pour rejoindre l'écrivain ?

— Monsieur Nabet ?

Fabrice leva la tête.

— Je suis le maire, lieutenant. Puis-je vous demander ce que vous voulez à Monsieur Pavalovla ?

— Ce que je veux à Monsieur Pavalovla ? Lui poser des questions. Mais j'ai fini.

Il se leva, salua le maire, ne regarda même pas l'écrivain et dit :

— Il peut partir. Je n'ai plus rien à lui dire. Quand a-t-il son avion ?

— Ce soir à vingt et une heures.

— Je voudrais revoir Sabine, supplia l'écrivain.

— Elle est dans le coma, Sabine. Nous ne sommes pas certains de la sauver. Si elle s'en sort, elle vous contactera, puisque vous devez l'épouser. Si elle décède, nous vous avertirons pour les funérailles.

Nikolaï considéra Nabet de son regard rougi par le chagrin. Fabrice soutint son regard. Ce duel n'échappa pas au maire qui respira en pensant que l'écrivain serait bientôt parti et que cela ferait un problème en moins. Mais il restait Sabine dans le coma, et ça, le maire, comme tous les autres Frontignonais, commençait à se demander ce que faisait la police ? Il raccompagna le policier jusqu'à la porte de l'hôtel et demanda :

— En tant que premier magistrat de la ville et ami de la famille je souhaiterais savoir où en est l'enquête sur l'agression de Mademoiselle Mattel ? J'imagine que Monsieur Voltier est innocenté à présent ?

— Blanc comme neige, dit Nabet, comme la neige qu'il deale. Il n'a tué personne mais les douanes ne vont pas le lâcher de sitôt. Autre chose : concernant ses agresseurs, vous irez interviewer les papés qui squattent le banc devant la mairie, ils auront sûrement des choses passionnantes à vous dire. Quant au meurtrier, nous n'avons aucune idée de son identité. Hélas, il ne peut s'agir que d'un Frontignonais ou en tous cas quelqu'un qui réside ici. Nous sommes obligés d'écarter la thèse du rôdeur.

— C'est bien regrettable, soupira le maire. Vous me tiendrez au courant, n'est-ce pas ? J'aime bien la petite Sabine. Elle n'en fait toujours qu'à sa tête, même dans le boulot, mais elle est attachante. C'est dégueulasse ce qui lui est arrivé. Tout comme pour Louis d'ailleurs.

— J'aurai peut-être besoin d'interroger certains de ses collègues. Pour ne pas avoir à les convoquer au commissariat, m'autorisez-vous à venir à la mairie ?

— Je vous ferai préparer un endroit tranquille. J'ai une salle de réunion disponible.

Puis il rajouta :

— J'aimerais bien que la série noire s'arrête. Je suis déjà harcelé par l'opposition, ce sera bientôt le conseil municipal tout entier que j'aurai sur le dos.

— Je fais ce que je peux, croyez-moi, dit Nabet qui se fichait pas mal des déboires du maire. Je vous tiendrai au courant.

Ils se quittèrent sur une poignée de mains. En le voyant partir, le dos voûté et la mine déconfite, le maire commença à se poser des questions quant à ses compétences pour résoudre cette affaire.

Dans le couloir de l'hôpital, Firmin trottnait derrière Fabrice et Paulin, en se demandant s'il avait bien fait de divulguer le secret de Louis puisque, apparemment, le Russe était innocent. Il se disait à présent qu'il aurait mieux fait de garder pour lui des révélations qui ne réjouissaient personne. Contraint de remettre la lettre à sa fille, il n'arrivait pas à chasser de son esprit le visage désespéré de celle-ci en la lisant. Il se dit que d'avoir rajouté la révélation de cette infamie à la peine était une ineptie. Lui, s'il avait eu à choisir, aurait purement et simplement brûlé la lettre.

Un infirmier les intercepta à la porte de la chambre où gisait Sabine.

— Elle est sortie du coma, mais elle n'est pas consciente. Surtout, ne la harcelez pas. Rien que cinq minutes, pas une de plus, n'est-ce pas lieutenant ?

Firmin émit un râle se voulant être un cri de joie déformé par l'émotion. Il s'assit près du lit de sa petite fille et posa sa main tremblante sur celle de la jeune fille. Incapable de lui dire un seul mot, il se mit à pleurer. Fabrice, bouleversé regardait Sabine avec tellement d'amour que Paulin ne manqua pas de le remarquer et comprit pourquoi son chef détestait tant l'écrivain. Sabine, les traits reposés, avait un visage d'enfant.

Fabrice s'approcha d'elle, caressa ses joues, murmura « je t'aime », et s'assit sur la première chaise se trouvant à sa portée. Que pouvait-il faire pour elle ? Il n'était que flic, pas médecin. Trouver son assassin semblait la priorité, mais c'était lui rendre la vie qu'il aurait voulu pouvoir faire. Il murmura :

— Je trouverai le salaud qui a fait ça, je te le jure.

Puis le silence retomba, troublé seulement par le bruit des appareils de survie près du lit. L'électrocardiogramme oscillait doucement Firmin était hypnotisé par les lignes lumineuses qui dansaient régulièrement devant ses yeux.

— Nikolai, Nikolai...

Ce fut le premier mot de Sabine du fond de son inconscient.

Nabet sursauta au nom de l'écrivain.

— Au secours, je t'aime, rajouta Sabine, avant de retomber dans le silence.

— Et merde, dit Firmin que l'idée d'avoir un vieux de soixante ans comme petit fils n'enchantait pas du tout. Qu'est-ce qu'elle lui trouve à cet idiot ?

— Il a du fric, bégaya Fabrice la gorge nouée. Après tout, c'est son droit. Bien sûr, je comprends. Moi, avec ma paye de flic, hein ? Pourtant, je ne la croyais pas comme ça. Hier soir, enfin cette nuit, il me semblait pourtant... Enfin, oublions.

Firmin eut pitié de lui et se mit à le tutoyer.

— Te bile pas, petit. Attend qu'elle se réveille. Elle fait peut-être un rêve...

— C'est ça, elle rêve qu'elle est dans les bras du Russe et je ne dois pas me biler ! Vous savez, j'en ai vu d'autres, je m'en remettrai. Je ne dois pas savoir m'y prendre avec les femmes.

Firmin s'accrocha à son bras pour quitter la chambre. Il lui plaisait bien ce flic, pour une fois. Dans sa tête d'homme raisonnable, il se disait qu'il était impossible que Sabine préférât le Russe à ce jeune homme brun aux yeux rêveurs. D'ailleurs, Firmin se dit qu'il n'avait pas une tête de flic, comme si ceux-ci avaient des têtes spéciales adaptées à leur fonction.

— Ce n'est pas que j'ai quelque chose contre la littérature, dit-il tout haut, mais fichtre ! Cet écrivain ne me convient pas comme petit fils. Je vous avoue que s'il y avait un vote, vous seriez mon favori.

— Je vous raccompagne ? lui demanda Nabet pour tout commentaire.

Dans le couloir, ils tombèrent nez à nez avec le médecin et un interne qui faisaient les visites.

— Vous êtes de la famille de la demoiselle ? demanda-t-il à Firmin. Oui ? Nous allons devoir l'opérer. L'arme a considérablement abîmé le poumon. Maintenant qu'elle est sortie du coma, il faut intervenir d'urgence. Je ne vous cache pas que c'est une opération délicate.

Firmin crut s'évanouir. Fabrice sentit son corps s'affaisser sur son bras.

— L'ablation du poumon peut être nécessaire, continua le médecin. Cela dépendra de son degré de dégradation. En plus, il y a eu infection, à cause de cette saleté d'arme souillée. Vous comprendrez que nous ne puissions pas prendre de risque. Je la prends dans une demi-heure. Nous vous tiendrons informés au fur et à mesure. J'ai vu dans son dossier, rajouta-t-il qu'elle était de rhésus sanguin A négatif. Si quelqu'un de la famille a le même sang qu'elle...

— Moi, dit Firmin, moi. Je suis à votre disposition.

— Votre constitution...

— Ma constitution, on s'en tape ! cria Firmin sous ses moustaches tremblantes. Si cela doit être elle ou moi, le choix est vite fait. Ma carcasse ne vaut pas grand-chose.

Essoufflé, il s'arrêta dans un petit hall qui faisait office de salle d'attente, s'assit et déclara :

— Je ne bougerai pas d'ici, prenez-moi tout le sang que vous voudrez. Fabrice, tu vas avertir ma famille.

— Est-ce prudent ? demanda Fabrice au médecin.

— Prudent ? Vous plaisantez ? Non, ce n'est pas prudent, mais le temps presse. Je n'ai que lui sous la main. Nous faisons les examens d'usage, et en avant. A moins que vous ne m'amenez un donneur plus costaud avant.

— Casse-toi petit, dit Firmin à Fabrice pour ne pas se laisser dominer par l'émotion. Ne me regarde pas comme ça, casse-toi. Trouve le monstre qui a fait ça avant qu'il n'y ait d'autre victime.

Fabrice partit sans dire un mot. Au bout du couloir, il se retourna, vit deux infirmières s'approcher de Firmin. De loin le papé lui fit un signe disant qu'il les trouvait à son goût et les suivit docilement.

Pour lui et Sabine, le compte à rebours était commencé. Nabet sentit le poids du monde se poser sur ses épaules.

Fabrice assis les pieds sur son bureau finissait le quatrième gobelet de café qui alla rejoindre les trois autres vides gisant devant lui. Il était dix-neuf heures trente. Il dit à Paulin :

— Bon, reprenons. J'ai interrogé plusieurs personnes à la mairie, je te livre en vrac ce que j'ai retenu d'intéressant, en tous cas d'insolite, comme infos. Si on peut appeler ça des infos...

Il énuméra en lisant ses notes :

— Un : Le soir de la réception à la mairie, c'est à dire le soir du meurtre de Louis, quelqu'un d'indélicat a vidé son verre dans la grande plante verte de l'entrée. On peut dire plusieurs verres car, d'après l'employé municipal chargé de l'entretien, la plante est à moitié crevée. Autant te dire qu'il est scandalisé. Quel est l'intérêt de vider ses verres en cachette si ce n'est pour faire croire qu'on picole ? Chose qui, du reste, n'a aucun sens et est peut-être sans rapport avec notre affaire. Dans ce genre de manifestation, il y a toujours des imbéciles qui croient qu'il faut avoir l'air d'aimer l'alcool pour être reconnu. Il y en a toujours qui n'osent pas dire qu'ils ne boivent que du jus de fruit...

Deux : Tout le monde savait que Sabine n'accompagnait pas Louis ce soir-là, c'était plus facile pour l'assassin d'opérer en l'absence de l'un des deux compères. Avait-il à ce moment-là programmé de les tuer tous les deux ? D'abord Louis, ensuite Sabine ? Ou Sabine était-elle en possession de quelque chose qu'il cherchait ? Quoi ? On se le demande.

— Attendez ! l'interrompt Paulin. J'ai du nouveau moi aussi. Nous avons perquisitionné chez Louis, oui une fois de plus mais à fond cette fois-ci, et nous avons trouvé enfouie au fond d'un tiroir, une lettre, une reconnaissance de dettes d'un dénommé Etienne Maurissot. Tenez-vous bien ! Louis lui avait prêté la coquette somme de vingt briques il y a quinze ans. Peut-être ne pouvait-il pas les rendre et Louis l'avait menacé de lui envoyer l'huissier ?

— Tu me trouves ce type. Interroge les autres vieux ils ont dû en entendre parler. Je continue à te livrer les résultats de mon interrogatoire. Frédéric devait lui aussi de l'argent à pas mal de personnes, de l'argent sale

s'entend, peut-être même devait-il de la marchandise ? Il va falloir le lui demander. La mort de Louis était-elle une erreur ? L'assassin se serait-il trompé de personne ? Un peu tiré par les cheveux, j'en conviens... Ensuite, pendant la réception le soir de l'agression de Sabine, Edwige, son ami s'est fait voler son portable. Nous avons peu de chances de le retrouver mais sait-on jamais ? Tu m'envoie dare-dare une équipe fouiller les alentours de l'école. Nous aurions dû commencer par là.

Paulin se saisit du téléphone et donna des instructions. Puis il se tourna vers son chef.

Fabrice continuait sa litanie :

— Ce que je ne comprends pas, c'est l'intérêt pour l'assassin d'avoir laissé l'arme dans la plaie. Ce n'est pas n'importe quelle arme, c'est un objet de collection de grande valeur, une authentique miséricorde, pas une reproduction. On ne se défait pas d'un tel bijou, au risque de se faire identifier. Je l'ai vue, je peux te dire que c'est une arme magnifique qui ne vaut pas quarante sous. Alors, soit l'assassin a été dérangé et n'a pas eu le temps de la retirer, soit il n'en avait plus besoin, soit il y a une raison que je ne m'explique pas. Un peu comme un défi. L'assassin se foutait de nous, cela voudrait dire « même avec ça vous ne serez pas capables de me trouver ».

Fabrice fut interrompu par un policier des services informatiques :

— Des réponses d'Interpol, chef.

— Ah, fit Fabrice, merci. Je vais me faire remonter les bretelles pour avoir dérangé les collègues pour rien. Voyons toujours.

Il s'agissait du compte-rendu d'une enquête faite par la police russe dont la traduction en français avait retardé l'envoi ; d'un autre rapport, de la police française sur la mort d'un homme à Paris, celui-là même dont on avait trouvé les coupures de journaux dans la consigne.

— Tout le monde est fiché, remarqua Nabet, nous sommes des numéros. Tu tires un numéro, et hop ! L'ordinateur te sort un compte rendu. Ça fait froid dans le dos. Et quand on est célèbre, alors ! En tous cas, les collègues d'Interpol on fait du bon boulot. Ecoute ça : en 2000, à Moscou, un homme a été assassiné par arme blanche de même type que celle qui a tué Louis. Un homme d'environ quatre-vingt ans, de type mongol. Il avait travaillé au ministère de l'agriculture pendant plus de quarante ans. En 2002 : même assassinat près de Petrograd, un autre vieux, de type mongol également, un ancien ouvrier de la métallurgie. Toujours la même arme. Et le rapport souligne que les meurtres en Russie et celui de Paris ont trop de points

communs pour ne pas être liés. Le rapport dit aussi que le mort de Paris avait été prisonnier dans un camp de concentration pendant la guerre. Comme Louis, hein ?

Fabrice se leva d'un bond, envoya valdinguer sa chaise et sortit comme un fou de son bureau.

— Appelez-moi l'aéroport de Fréjorgues, vociféra-t-il au policier de service. Vite ! Qu'ils empêchent le Russe de partir. Qu'ils invoquent n'importe quoi ! Il ne faut pas qu'il quitte Montpellier.

Puis il rajouta :

— Bordel ! Il ne me reste qu'une question à laquelle je ne peux pas répondre. Ce putain d'alibi ! Le Russe a un alibi béton pour ses soirées des meurtres. C'est impossible ! Où est la faille ? Ce n'est pas un ectoplasme, ce type ! Il ne peut pas être passé à travers les murs. Tout concorde il n'y a que cette impossibilité, pour lui, de sortir de l'hôtel. Allons perquisitionner dans cet hôtel, c'est par là que nous aurions dû commencer au lieu de nous focaliser sur Voltier.

— C'est sûrement lui qui a jeté ses verres dans la plante, remarqua Paulin, il était donc moins saoul que ce qu'on imaginait. Il a donc joué la comédie de l'ivrogne qui ne peut pas tenir debout.

A l'hôtel, Fabrice mit sa carte de police sous le nez du patron qui faisait des difficultés pour les laisser rentrer.

— J'ai des questions à vous poser, et ne m'énervez pas, je suis patient, mais quand je m'énerve ça fait mal. Parlez-moi du Russe...

— Un homme charmant, susurra l'hôtelier, avec de bonnes manières.

— Un assassin, oui ! Comment aurait-il pu sortir de votre hôtel la nuit sans que vous ne vous en rendiez compte ?

— Impossible, il faut un code pour la porte principale et je ne le lui avais pas donné, il ne me l'a pas demandé.

— Il y a une autre porte ?

— Oui, mais nous n'avons pas la clé.

— Pas la clé ? Comment, pas la clé ? Vous l'avez perdue ? Depuis quand ?

— Depuis quand ? Je n'en sais rien moi, depuis quand ! Je pensais que la femme de ménage l'avait emportée par mégarde quand elle m'a plaqué. Deux jours avant l'arrivée des écrivains ! Rendez-vous compte ! Je le

lui ai demandé quand elle est venue chercher sa paye. Elle affirme n'avoir rien pris.

— Où était-elle cette clé ?

— Pendue dans le hall d'entrée, au tableau général. Là, regardez. Il y a une étiquette sous chaque clé. Elle restait toujours là.

Quand le Russe est arrivé, elle y était ?

— Mais j'en sais rien !

Fabrice respira un grand coup pour reprendre son sang-froid qu'il était en train de perdre. Il avait une furieuse envie de mettre son poing dans la figure du bonhomme qu'il avait en face de lui. Ses manières précieuses lui tapaient sur les nerfs. Il était chauve et la lumière du hall se reflétait sur son crâne luisant. Fabrice le soupçonna de le faire briller avec un produit spécial. Il faillit le lui demander mais se retint, l'heure n'étant pas aux plaisanteries douteuses. Il pensait à Sabine qui, à ce moment même, était sur la table d'opération et se battait contre la mort, à Firmin, qui lui bravait la mort pour sauver sa petite fille. Un gâchis qu'il aurait pu éviter s'il ne s'était pas trompé de suspect.

— Admettons, dit-il à l'hôtelier, que la clé ait bien été suspendue au clou le soir de son arrivée. Pendant la nuit, aurait-il eu la possibilité de la prendre ?

— Je présume que oui. A partir de minuit il n'y a plus personne à l'accueil. Il vous aurait fallu demander aux visiteurs de cette nuit-là s'ils avaient entendu du bruit. Mais ils sont tous partis.

— J'en ai assez entendu, dit Fabrice à Paulin. On file à l'aéroport. Tu me mets la sirène sur le toit. Pas question de nous laisser emmerder par les embouteillages.

Nikolaï avait été placé en garde à vue par la police de l'aéroport dans un petit local tranquille mais où la climatisation était en panne. Lui, qui n'aimait pas la chaleur, macérait dans cette atmosphère confinée et étouffante sans pouvoir se plaindre. Il était prostré, les mains jointes comme s'il priait. Natacha était morte. Morte trop tôt, sans avoir pu savourer sa victoire. Toute sa vie, elle n'avait vécu que dans le désir de vengeance, enseignant à son fils l'art subtil de la mystification. Faire croire. Faire croire que tu es heureux, que tu es sympathique, que tu es idiot, pour mieux frapper. « Tu seras un homme,

mon fils », cette phrase déformée, détournée de sa vraie valeur, elle la lui avait répétée, rabâchée, pour qu'il se la mette bien dans la tête. Et maintenant qu'il lui avait bien prouvé qu'il était cet homme, le seul de sa vie à l'avoir suivie jusqu'au bout, elle l'abandonnait. Il était seul, submergé par un chagrin qui n'aurait jamais de fin. Il avait rêvé de ce retour en Russie, triomphant, délivré de ses démons. Il l'aurait prise dans ses bras, soulevée de terre, elle était si légère, et aurait posé sur son front un vrai baiser filial. « Maman, se lamentait-il, maman ». Natacha gisait à présent dans une morgue froide, délivrée, elle, de ses obsessions.

Fabrice entra sans frapper. Nikolai ne fit même pas mine de se lever. Avachi sur sa chaise, il essayait encore de braver son rival.

— Je veux un avocat, dit-il, je veux quelqu'un de l'ambassade.

— Prévenez l'ambassade, dit Fabrice au directeur de l'aéroport qui le suivait comme son ombre. Que quelqu'un vienne immédiatement. Ils ne vont pas être déçus les types de l'ambassade !

Puis il se retourna vers Nikolai et dit froidement :

— Nom, prénom, etc.

Nikolai déclina son identité.

— Je vous énumère les charges retenues contre vous : assassinats avec préméditation. Vous avez quelque chose à rajouter ?

— Sabine, dit Nikolai, je veux voir Sabine.

— Tu ne peux pas la voir, mon vieux, elle est sur la table d'opération. Si elle meurt, je te fais la peau. Tu vois, je suis flic, normalement je ne devrais pas te dire ça. Mais je m'en fous, là ce n'est pas le flic qui parle. Bon, reprenons : où étais-tu dans la nuit de dimanche à lundi ?

— Dans mon lit, j'étais ivre.

— Objection : tu n'étais pas ivre, tu avais jeté une bonne partie de tes verres dans la plante verte du hall. C'était de la vodka, et d'après la petite Edwige, tu ne bois que de la vodka, sinon du whisky. Tout ce cirque, c'était pour ne pas être complètement saoul, pour ne pas perdre tes facultés. Je pense que tu tiens très bien l'alcool, mais pas au point de pouvoir tuer quelqu'un ivre mort. Donc, tu as fait semblant de boire.

— Vous divaguez, dit Nikolai et je ne vous permets pas de me tutoyer.

— Ta permission, tu sais ce que j'en fais ? Reprenons. Ce soir-là, tu as simulé l'ivresse totale pour sortir sans être repéré. C'était malin. La clé sur le tableau de l'entrée ? La femme de chambre a été accusée et toi, ivre et

complètement azimuté, tu étais dans ta chambre, incapable de faire un pas. Parfait, l'alibi. Joli coup. C'est à cause de cet alibi que je ne me suis pas occupé de ton cas. Mais comme je ne suis pas aussi con que j'en ai l'air, j'ai contacté les services d'Interpol. Intéressant, ce qu'ils m'ont appris. Alors, je résume, pour le type, là, qui écrit le rapport, parce que toi, tu es déjà au courant : En 2000, à Moscou, tu bousilles un type qui, apparemment n'a aucun rapport avec toi, un Mongol. Personne ne peut rien prouver, pas d'empreinte, pas de mobile. Même topo en 2002, à Petrograd. A Paris, il y a cinq ans, un autre crime a lieu alors que tu t'étais rendu dans la capitale française pour un salon du livre. Au bord du canal, près du lieu du meurtre de Louis, nous avons trouvé une clé. Il nous a fallu vingt-quatre heures pour découvrir que c'était celle d'une consigne de la gare Montparnasse, dans laquelle nous avons trouvé des coupures de journaux et une autre clé. Cette clé, j'ai demandé à mes collègues de Paris de l'envoyer à Interpol pour vérification. Tiens-toi bien : c'était celle d'une consigne de gare à Saint-Pétersbourg. Incroyable, non ? Et tu connais la suite, dans la consigne, une autre clé qui ouvrait une consigne à Petrograd. Drôle de comportement. Cela ressemble à un rituel, non ? Comme des poupées russes, tout s'emboîte. Attend la suite. Louis, tu sais Louis, le papé qui est mort, il a laissé une lettre par laquelle il s'accuse d'avoir violé une femme, une Russe, à sa sortie de camp de concentration, avec d'autres types dont un Français et des Mongols. Incroyable, non ? Il demande pardon. C'est moche, ce qu'il a fait, inqualifiable. J'aurais pu te pardonner, comprendre que la paix de ton esprit et celle de ta mère passaient par l'élimination de ces salopards. Mais pas Sabine. Pas Sabine, non.

Un hurlement interrompit son monologue. Nikolai, les traits déformés par une colère effrayante, s'était dressé, debout devant lui et menaçait de l'étrangler. Il l'avait saisi à la gorge et ses doigts puissants se refermaient sur le cou du policier sans que celui-ci ne pût se défendre. Il ressemblait à un poulet entre les mains du fermier. Il fallut l'intervention de plusieurs policiers pour le ceinturer, et dompter sa force herculéenne décuplée par la fureur. On lui passa les menottes, et deux policiers le maintinrent assis.

— Nous reprenons, dit Fabrice en se raclant la gorge et en se frottant le cou. Vous avez donc éliminé tous les hommes, en tous cas ceux que vous avez retrouvés, qui ont violé votre mère. Vous vous doutez bien que l'un d'entre eux était votre père biologique. Peut-être Louis, n'est-ce pas ? Et

Sabine savait. Seulement, Sabine vous aimait bien. Pas d'amour comme vous l'auriez souhaité. Mais elle vous aimait bien. Alors...

La sonnerie de son portable retentit. Nabet prit la communication, écouta, raccrocha.

— Voilà, nous avons retrouvé le portable de la petite Edwige, celui qui lui a été volé le soir de l'agression de Sabine. Le dernier appel, sur ce portable, c'est un SMS, un message écrit envoyé à Sabine, lui demandant de se rendre devant l'école car Edwige avait des révélations à lui faire. Sabine ne s'est pas méfiée. Elle aurait dû. Edwige ne fait jamais de fautes d'orthographe, et là le message en est plein. D'accord, les SMS, en principe, ce ne sont pas des modèles de littérature, mais des genres de télégrammes en abrégé. Là, c'était un texte en entier, bourré de fautes d'orthographe, comme si c'était un enfant ou un illettré qui avait écrit, ou un étranger. Au fait, Monsieur Pavalovla, où sont vos lunettes ? Perdues ? Je me suis renseigné en téléphonant à votre secrétaire... Cela vous épate ? Vous êtes myope, Monsieur Pavalovla, et gaucher. Pourquoi avoir fait croire que vous écriviez de la main droite ? Vous ne vous êtes jamais blessé, Monsieur Pavalovla, ce n'est pas vrai.

Nikolaï se tassait à chaque accusation. Soudain, il se mit à pleurer, son grand corps dégingandé, secoué de sanglots, et se mit à parler, dans un silence troublé seulement par le timbre feutré des hauts parleurs à l'extérieur disant : « l'avion pour Paris va décoller. Les voyageurs pour Barcelone sont priés de se rendre en salle d'embarquement, l'avion en provenance de Rome aura un quart d'heure de retard... Veuillez ne pas oublier de bagages dans les halls sous peine de destruction immédiate... »

— Natacha, gémit Nikolaï, Natacha. C'est pour elle que j'ai fait ça. Elle n'a toujours vu en moi qu'un petit garçon fragile, un encombrement mis sur son passage par la vie. Qu'est-ce que j'étais, moi ? A côté de ses amants ? Une épine dans sa carrière. Elle ne m'avait pas voulu, elle avait tellement haï celui qui m'avait engendré ! Lequel ? Lequel ? criait-elle parfois en me regardant. Regarde-moi, Nikolaï, que je vois la tête du salaud qui a fait ça ! Puis elle me rejetait en disant qu'elle ne voyait rien, que je ne ressemblais à personne. Alors je pleurais et elle me prenait dans ses bras pour me consoler en disant : « tu me vengeras un jour, Nikolaï, n'est-ce pas ? ». J'ai vécu toute ma vie avec cette haine qui ne m'appartenait pas. Le premier homme que j'ai tué, c'était le Français, à Paris. Natacha était euphorique. Elle disait que j'étais le seul homme de sa vie auquel elle pouvait faire confiance.

Je n'étais pas l'homme de sa vie, moi, j'étais son fils ! Jamais elle ne m'a vu comme tel. Jamais...

Nikolaï se mit à pleurer mais Fabrice n'avait pas l'intention de le lâcher.

— Et Sabine ? Qu'avait-elle à voir dans l'histoire ?

— Sabine, elle m'a trahi. Comme les copines de ma mère qui riaient de moi. A qui ressemble-t-il ? disaient-elles. Natacha répondait : « à mon père, il était aussi robuste que lui ». Et ça, c'était pire que tout, car je savais qu'elle n'aimait pas son père. Il la battait. Alors Sabine, quand elle a ri, qu'elle m'a dit qu'elle m'aimait bien, cela sonnait si faux ! C'était vous qu'elle allait rejoindre, je le savais. J'ai trouvé votre carte de visite pleine de petits cœurs dessinés. Elle ne m'aurait jamais épousé. J'ai tué tous mes pères. J'étais tellement vide, j'avais tellement besoin d'elle...

— Pourquoi avoir employé cette arme ? demanda Fabrice d'une voix radoucie.

— C'est une miséricorde. Avec elle, j'avais l'impression de pardonner à chaque fois. La haine, le pardon et l'arme qui achève les blessés. Parce que ces hommes que je tuais, ils souffraient de leur forfaiture ! On ne peut pas vivre avec ça sur la conscience, n'est-ce pas ? Toutes ces vies gâchées... La Miséricorde, au Moyen Age, c'était une arme qui permettait de trouver le défaut des armures et achever les blessés pour les empêcher de souffrir. Vous comprenez ?

— Heu... fit Nabet pris au dépourvu. C'est un peu compliqué, mais j'essaye. Pourquoi ne la nettoyez-vous pas cette arme ? Vous jouiez avec le feu. Vous avez eu de la chance que personne ne la trouve.

— Non, cria Nikolaï, il ne fallait pas la nettoyer ! Leur sang était mêlé, comme ils avaient mêlé leur sperme dans le ventre de ma mère.

— C'était une sorte de sacrifice, quoi, dit Nabet, un rituel ? C'est ça ?

— Oui, dit Nikolaï, les yeux exorbités et la bouche tordue par un rictus. Un rituel.

Fabrice se demanda comment il était possible que personne ne se fut jamais rendu compte que ce type était fou. Comme faisait-il pour donner l'illusion d'être sain d'esprit en écrivant des best-sellers qui tenaient la route alors que son cerveau battait la campagne ?

— Et Sabine ? demanda-t-il en ayant une pensée inquiète pour la jeune fille.

— Sabine ? Elle n'aurait pas dû. Elle savait, elle pouvait me perdre. Il fallait que je la tue, elle ne pouvait pas remplacer Natacha. J'ai longtemps pleuré sur son corps. Qui ai-je tué ? Natacha ou Sabine ? Mes deux amours. Elles sont mortes toutes les deux.

— Sabine n'est pas morte, dit gentiment Nabet qui avait l'impression de vivre un cauchemar. On l'a retrouvée à temps. Pourquoi avoir laissé l'arme ?

— C'était mon cadeau, dit Nikolaiï. Je lui ai confié mon plus beau bijou. Elle ne voulait pas d'une bague de fiançailles, pourtant je lui en avais achetée une. Tenez, la voilà.

Nikolaiï sortit une bague de sa poche, un triple anneau avec trois diamants.

— La miséricorde vaut plus cher. C'est une arme qui me vient de ma famille, une vraie. J'ai une magnifique collection, vous savez.

— Je n'en doute pas, soupira Fabrice. Monsieur Pavalovla, je vous accuse du meurtre de Louis Timonier et de tentative de meurtre sur la personne de Mademoiselle Mattel. Je préviens votre ambassade. La suite ne me concerne pas. Adieu, Monsieur Pavalovla.

Sans jeter un regard sur lui, Fabrice abandonna Nikolaiï aux policiers de l'aéroport et quitta la salle surchauffée dans laquelle il marinait depuis plus d'une heure. Le malaise qui l'avait étreint tout le long de la confrontation persistait. Paulin l'attendait. Le voyant tout blanc, il lui demanda :

— Chef, ça va ? J'ai des nouvelles de l'hôpital, l'opération s'est bien déroulée. Finalement, ils n'ont pas enlevé le poumon et il n'y a pas d'infection... Mademoiselle Mattel est en réanimation.

Fabrice ferma les yeux, il avait l'impression qu'il allait se trouver mal, mais il se ressaisit :

— Et le vieux ?

— Il semblerait qu'il ait résisté, dit Paulin en souriant. Coriace, le type !

— Alors, on va le voir ensuite je prends une cuite chez moi. J'ai une bouteille de gin toute neuve. Tu n'as rien à redire ?

— Moi, chef ? Non, rien à redire. C'est vous le chef, chef.

Fabrice ouvrit la porte de la chambre où avait été transféré Firmin. Le papé semblait dormir. Fabrice rentra sans bruit.

— Approche-toi, gamin, ne fais pas le sioux, dit une voix venant de dessous les draps. Je fais semblant de dormir pour qu'on me foute la paix. Alors ? Quelle nouvelle ?

— Sabine est hors de danger.

— Ça je le sais. Je te parle de ton enquête. Elle avance ?

— Elle est bouclée, dit Fabrice en approchant une chaise. Le Russe a avoué.

— Le Russe ? Depuis le début je m'en doutais, petit, que c'était le Russe. Sabine aussi, d'ailleurs. Cette petite c'est une tête de lard. Elle a caché des photos dans son matelas. Si tu as besoin d'autres preuves, tu les trouveras là. C'est une manie chez elle. Déjà toute petite elle planquait ses trésors dans le matelas. J'étais le seul à le savoir. Astucieuse, la gamine. Elle ouvrait la fermeture éclair qui entoure le matelas, et à l'aide d'un cutter, elle avait fendu la mousse. Bien malin qui aurait trouvé des papiers là-dedans.

— Pas futé, tout ça. Firmin, je ne suis pas content de vous sur ce coup-là. Pour le reste, chapeau !

— Et alors, tu croyais qu'à quatre-vingts ans j'étais bon pour le rebus ? Fiche le camp avant que je te botte le cul, et laisse-moi dormir.

Comme Fabrice se levait pour partir, Firmin lui dit :

— Merci, petit. Content de t'avoir rencontré. N'oublie pas que tu es le bienvenu à la maison. Si la petite se rétablit...

— Elle se rétablira. Je viendrai la voir demain. Pour le moment, toutes les visites sont interdites, surtout aux flics.

— Salut, le flic, lui dit Firmin avant de replonger sous ses draps.

En atteignant le pallier pour rentrer chez lui, Nabet se rendit compte qu'il y avait de la lumière dans son appartement et se dit qu'il était parti en oubliant d'éteindre, le matin. Peu important. Chat n'était pas là à l'attendre et il le regretta. La compagnie de l'animal l'aurait bien aidé à reprendre contact avec la vie de tous les jours. Il était exténué et ne songeait plus qu'à se remplir un verre de gin, puis un autre et à aller se coucher ensuite. Ivre, tant pis. Il songea que c'était con de boire tout seul mais à la guerre comme à la guerre... Il introduisit la clé dans la serrure et jura :

— Merde ! J'ai aussi oublié de fermer.

Il poussa la porte, de l'eau coulait dans la salle de bain. Mu par un soupçon angoissant, il ouvrit la porte : Nicole chantonnait sous la douche.

En le voyant, elle arrêta l'eau, sortit toute nue et se jeta dans ses bras.

— Tu m'as manqué, dit-elle. Je te demande pardon, je ne recommencerai plus jamais.

Fabrice essaya de garder son sang-froid, vit le visage de Sabine s'interposer entre Nicole et lui. Il la repoussa doucement.

— J'ai préparé le repas, dit-elle, un petit ragôût dont tu me diras des nouvelles. Tu dois avoir faim. Cette affaire — j'ai lu les journaux — a dû t'épuiser.

Fabrice ne l'écoutait pas jacasser et faire les éloges de sa façon de mener les enquêtes, alors qu'un mois plus tôt elle le traitait « d'incapable majeur », expression qui revenait marteler son esprit déjà très fatigué. Il rentra dans la chambre, vit la valise pas encore défaits posée sur le lit. Il la prit, ouvrit la porte de la maison et la posa sur le palier.

— Nicole, viens voir.

— Oui ? susurra sa femme. Tu as une surprise pour moi ?

— De taille, dit Nabet en lui montrant la porte. Ouste, dehors.

Nicole semblait ne pas comprendre.

— Que ? Quoi ?

— Dehors ! J'ai dit dehors !

Puis il lui tendit sa robe, un petit bout de tissu fleuri à bretelles.

— Vite, enfile-moi ça et va-t'en.

— Mais ce n'est pas possible ? Après cinq ans de mariage...

— Dépêche-toi, Nicole, j'ai sommeil. Appelle un taxi si la valise est trop lourde pour la porter jusque chez ta mère. Et laisse-moi dormir.

— Tu préfères que je rentre demain ? C'est ça ? Tu as besoin de réfléchir ?

— Tu ne rentres pas demain. Tu peux retourner à Paris, ou au diable, je m'en fous.

A ce moment, le chat se faufila entre les jambes de Nicole. Fabrice l'attrapa au passage et lui dit :

— Et bien chat, c'est à cette heure-ci que tu rentres, vieux frère ? Allez viens, il y a du ragôût à la cuisine, on va partager.

Sur ses mots, il ferma la porte sur Nicole nue sur le pallier, se remplit un verre de gin, donna du lait à Chat et dit :

— Demain nous irons voir Sabine. Tu viendras avec moi.

Puis il saisit la bouteille et s'affala sur le canapé en allumant la télé. Chat sauta sur ses genoux — c'était la première fois — et se mit à ronronner en faisant un bruit de vieux moteur.

Du même auteur

Policiers :

Le sang de la miséricorde

Sous les pavés la plage est rouge

Panique sur les quais

L'Ombre des prédateurs

Quel qu'en soit le prix

Femmes hors contrôle

Thriller humour

Les pieds dans le plat

Nouvelles

Les caprices du vent (humour noir)

En nos sombres jardins éditions Spinelle

Aventure

Le preta de l'île singulière

Le preta de l'île singulière tome 1 : les noces sacrilèges

Le preta de l'île singulière tome 2 : la dernière danse

L'été de la Dame en blanc

Un mur de trop t1 le pouvoir des mots t2 Ainsi il y eut un soir, et il y eut un matin

Trous noirs à l'abbaye Saint Félix de Monceau

Pour enfants :

L'île à l'envers

Le voyage fantastique du chroniqueur du roi

Le fantôme de la tour rouge

Poésie

Des Peaux aiment

Témoignage :

Comme un parfum de soufre

Réédition 2020
ISBN 978-2-918997-94-8
<http://www.livrenvol.com>